Alexandrie : une communauté linguistique ? ou la question du grec alexandrin

Jean-Luc Fournet

▶ **To cite this version:**

Jean-Luc Fournet. Alexandrie : une communauté linguistique ? ou la question du grec alexandrin. Institut Français d'Archéologie Orientale, Etudes Alexandrines 17, 2009, 978-2-7247-0497-6. hal-01597809

HAL Id: hal-01597809
https://hal.science/hal-01597809

Submitted on 29 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Alexandrie :
une communauté linguistique ?
ou
la question du grec alexandrin

Études alexandrines 17 – 2009

Directeur de la collection : Jean-Yves Empereur

Alexandrie : une communauté linguistique ? ou la question du grec alexandrin

Jean-Luc Fournet

École pratique des hautes études

INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

© INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE, LE CAIRE, 2009
ISBN 978-2-7247-0497-6 ISSN 1110-6441

PRÉFACE

L'étude que Jean-Luc Fournet a présentée au cours des troisièmes journées d'études sur *Alexandrie médiévale* mérite un traitement particulier. En effet, il est apparu immédiatement que nous bénéficiions d'une communication qui sortait de l'ordinaire, par son objet et par son ampleur. En écoutant les propos de Jean-Luc Fournet, nous voyions se dessiner un ensemble de traits particuliers propres au grec des Alexandrins, principalement dans le domaine du lexique. Puisant dans des sources rarement citées et souvent non traduites dans une langue moderne, cette étude, riche et variée, parfois remplie d'humour, nous livre un manuel nouveau sur la façon dont les Alexandrins parlaient entre eux. Il convenait donc de ne pas l'enfermer dans les actes d'un colloque, mais de la publier à part, à côté des actes de notre réunion (*Alexandrie médiévale* 3). Grâce à la compétence de Patrick Tillard, directeur de l'imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale, c'est maintenant chose faite. Nous le remercions, de même que Laure Pantalacci, directrice de ce même institut, qui accueille l'ensemble de la série des *Études alexandrines*.

Christian Décobert, Jean-Yves Empereur
Éditeurs de la série *Alexandrie médiévale*

AVANT-PROPOS

Puisque ces Troisièmes Journées sur Alexandrie médiévale sont axées, entre autres, sur la notion de communauté, je me propose ici d'aborder le problème, non d'un point de vue religieux, social ou politique, mais linguistique. Alexandrie, ville hellénophone par excellence pendant plus d'un millénaire, a-t-elle développé des traits de langue suffisamment spécifiques pour qu'on puisse parler d'un « grec alexandrin » ? Le problème se pose devant la masse de remarques livrées par les auteurs anciens eux-mêmes. Deux d'entre eux ont même composé des traités intitulés *Du dialecte des Alexandrins* (Περὶ τῆς Ἀλεξανδρέων διαλέκτου) : l'un est Démétrios d'Adramyttion (Mysie), dit Ixiôn, grammairien professant à Alexandrie sans doute au milieu du IIe s. av. J.-C. et appartenant à l'école d'Aristarque de Samothrace [1] ; le second est Eirênaios dit Pacatus, grammairien alexandrin, ayant vécu au Ier s. apr. J.-C. [2]. Leurs œuvres sont maintenant perdues, mais on voit que le problème s'était posé très tôt aux Anciens. Un particularisme linguistique alexandrin semble s'affirmer surtout à travers une foule de remarques ponctuelles que l'on glane chez de nombreux auteurs d'époques impériale et byzantine, reprises dans les compilations lexicographiques tardives (Hésychius, Photius, *La Souda*, etc.). La plupart du temps, ce sont des remarques lapidaires telles que οἱ Ἀλεξανδρεῖς καλοῦσιν … « Les

J'ai une pensée toute particulière pour C.J. Ruijgh qui, quelques jours avant sa disparition, a bien voulu relire ce travail et le faire bénéficier de sa grande érudition (les notes signalent les suggestions qu'il m'a faites).
Les abréviations sont données à la fin de cette étude. Les chiffres en gras renvoient à la partie « recensement des faits » (p. 13-64).

[1] *RE* IV 1901, *s. n.* Demetrios 101, col. 2845-2847 (Cohn); *Der Kleine Pauly* I 1964, *s. n.* Demetrios 22 (H. Gärtner); *Der Neue Pauly* III 1997, *s. n.* Demetrios 35, col. 438-439 (F. Montanari). Le *Περὶ τῆς Ἀλεξανδρέων διαλέκτου* de Démétrios est connu par Athénée, IX 393 b.

[2] R. Reitzenstein, *Geschichte der griechischen Etymologica*, Leipzig, 1897, p. 383; *RE* V 1905, *s. n.* Eirenaios 7, col. 2120-2124 (Cohn); *Der Kleine Pauly* II 1967, *s. n.* Eirenaios 1 (H. Gärtner); *Der Neue Pauly* III 1997, *s. n.* Eirenaios 1, col. 918-919 (S. Fornaro). Le *Περὶ τῆς Ἀλεξανδρέων διαλέκτου* d'Eirênaios (en 7 livres) est connu par *La Souda*, ει 190, π 29 (où l'on apprend que ce traité avait comme autre titre *Περὶ Ἑλληνισμοῦ*), Orion, 168, 13 et *Et. Mag.* 696, 7-8.

Alexandrins appellent telle chose de telle façon » ou τὸ παρ᾽ Ἀλεξανδρεῦσι καλούμενον … « ce que les Alexandrins appellent … », parfois renforcées par les adverbes ἰδίως, ἐπιχωρίως ou le participe ἐπιχωριάζοντες qui insistent sur la dimension vernaculaire de ces termes. Il arrive que les auteurs emploient des expressions plus fortes qui laissent à penser que l'on a affaire à une véritable langue alexandrine. Ainsi :

– Hérodien (IIe s.) : ἐν μόνῃ τῇ τῶν Ἀλεξανδρέων δημώδει συνηθείᾳ « dans la seule langue courante populaire des Alexandrins » [cf. **2**] ou κατὰ τὴν Ἀλεξανδρέων συνήθειαν « selon la langue courante des Alexandrins » [cf. **8**], où συνήθεια désigne une habitude linguistique, d'où le sens de « langue de tous les jours » ;

– Olympiodore (VIe s.) : τῇ ἐπιχωρίῳ φωνῇ « dans la langue locale » [cf. **51**] ;

– Anastase le Sinaïte (VIIe s.) : τῇ Ἀλεξανδρέων ἰδιωτικῇ διαλέκτῳ ἐπιχωριάζων « s'exprimant dans le dialecte particulier des Alexandrins », expression très redondante dans sa volonté de caractériser une langue propre aux Alexandrins.

Il y a donc chez les auteurs anciens (qui vont du IIe s. av. J.-C., avec Démétrios Ixiôn, au XIIIe/XIVe s., avec Manuel Moschopoulos [cf. **59**] et qui sont le plus souvent des Alexandrins d'origine, d'adoption ou de passage, comme Hérodien ou Olympiodore cités à l'instant, mais aussi des auteurs appartenant à d'autres provinces de l'Empire) une conscience d'un particularisme du parler alexandrin, sans qu'il soit toujours facile de le caractériser : a-t-on affaire à un dialecte à part entière ? à des faits morphologiques ou lexicaux isolés ? quel registre de langue est concerné ?

ÉTAT DE LA QUESTION

Curieusement, le problème a été très peu traité. On doit à Friedrich Wilhelm Sturz d'avoir le premier abordé la question dans son *De dialecto Macedonica et Alexandrina liber*, Leipzig 1808, qui reste, malgré sa date, l'étude la plus documentée du phénomène : il recense pour la première fois les faits de langue signalés par les auteurs grecs et offre ainsi la liste la plus fournie, quoique encombrée de mots abusivement jugés alexandrins. Mais cet ouvrage pèche naturellement par sa date : les études sur l'évolution de la langue grecque et surtout de la *koinê* étaient encore au berceau ; la papyrologie et à un moindre égard l'épigraphie ne pouvaient être alors utilisées, ce qui pour le sujet est rédhibitoire. Bref, c'est un livre utile pour son catalogue, encore qu'incomplet, mais totalement dépassé pour le classement et l'interprétation des faits.

L'autre étude sur le sujet est plus récente ; elle est due à Natalio Fernández Marcos, « ¿ Rasgos dialectales en la KOINH tardía de Alejandría ? », *Emerita* 39, 1971, p. 33-45 : elle part du postulat que les différences dialectales du grec moderne doivent remonter à une époque beaucoup plus ancienne où la κοινή n'était pas si unifiée qu'elle le paraît. Aussi le grec parlé à Alexandrie aurait-il été l'amorce d'une de ces différenciations auxquelles la conquête arabe a mis fin. Sans pouvoir établir les preuves d'une véritable différenciation dialectale, l'auteur voit dans un parler alexandrin un mélange de κοινή, d'anciens traits dialectaux, d'influences sémitiques, latines et surtout égyptiennes (en l'occurrence coptes). Son étude ne se veut pas exhaustive, mais s'appuie sur le seul Sophrone (VIIe s.). Il en tire un certain nombre de faits qu'il juge alexandrins, classés en trois parties :

– mots que Sophrone présente comme alexandrins et qui doivent donc l'être vraiment (p. 40-41) ;

– mots rares ou hapax qui ont de fortes chances de cacher une origine alexandrine (p. 41-42) ;

– latinismes, d'usage particulièrement courant à Alexandrie (p. 42-43).

Cette étude a cependant deux défauts patents : 1) l'auteur inclut dans sa liste 1 des mots que Sophrone ne dit pas explicitement être alexandrins (ἄθηρα, κνήδιον, μνηματίτης, ἀρμάριον) ; 2) il ne confronte pas ces données aux sources littéraires et papyrologiques : il aurait vu sinon que, par exemple, le mot ἄθηρα, quoique certainement d'origine égyptienne, est fréquemment attesté dans les papyrus de l'ensemble de l'Égypte – ce qui en soi n'est pas contraignant –, mais surtout qu'il est connu en grec depuis le Ve s. av. J.-C.[3], soit bien avant la fondation d'Alexandrie ; il ne peut donc s'agir d'un alexandrinisme. Il aurait vu aussi que les latinismes qu'il cite dans sa liste 3 (par exemple, νοτάριος, κόμης, τριβοῦνος), évidemment propres à tout l'Empire, abondent dans la documentation papyrologique extra-alexandrine. Ses conclusions s'en trouvent gravement faussées[4].

Il a cependant le mérite, en attirant l'attention sur Sophrone, de montrer tout le parti qu'on peut tirer des auteurs byzantins (pour une raison sur laquelle je reviendrai).

Entre ces deux études : rien ou presque. Le plus souvent le problème a été traité par une note en bas de page quand il n'est pas purement et simplement ignoré ou évacué comme étant sans fondement[5]. Encore faut-il s'entendre sur ce que l'on appelle « alexandrinismes », notion qui, on le verra, est complexe et ambiguë.

En conséquence, il est nécessaire de reprendre l'examen de cette question *ab ovo* en commençant par dresser un catalogue des faits signalés par les auteurs anciens le plus complet possible et en les soumettant à une analyse qui prenne en compte les sources littéraires dans leur ensemble (autant que faire se peut) et les papyrus. C'est ce que j'ai tenté de faire, mais en me heurtant à de graves problèmes liés aux sources.

[3] Pour ne citer que les auteurs les plus anciens : Phérécrate, Cratès, Sophron, Aristophane, Nicophon. Sur ce mot, cf. J.-L. Fournet, « Les emprunts du grec à l'égyptien », *BSL* 84, 1989, p. 72-73, et F. Perpillou-Thomas, « Une bouillie de céréales: l'*athèra* », *Aegyptus* 72, 1992, p. 103-110. On a du mal à accepter la correction que proposait jadis K. Latte, « Zur Zeitbestimmung des Antiatticista », *Hermes* 50, 1915, p. 385, n. 1 : « Ist Schol. R Ar. Plut. 673 Ἀττικοὶ ἀθάρας, Αἰολεῖς ἀθήρας etwa Ἀλεξανδρεῖς zu corrigiren ? ».

[4] Pour l'auteur, " el griego popular de Alejandría, basado desde la conquista de Alejandro « on the *patois* of Alexandrian streets and markets, a misture, as we may suppose, of the ancient spoken tongue of Hellas with elements gathered from Macedonia, Asia Minor and Libya " (H.B. Swete, *An Introduction to the Old Testament in Greek*, Cambridge, 1900, p. 9), continuó sometido al influjo del semita (por el contingente de judíos en la diáspora), del latín (al pasar Egipto a ser provincia romana) y sobre todo del copto » (p. 44). Cette conclusion me paraît inexacte, surtout pour ce qui est de l'influence du sémitique et du copte, qui n'est aucunement observable dans les faits de langue que j'ai réunis ci-dessous.

[5] Ainsi P.M. Fraser, *Ptolemaic Alexandria*, Oxford, 1972, I, p. 64, qui consacre un paragraphe au problème d'une éventuelle identité linguistique alexandrine, mais en concluant que les quelques faits allégués sont de simples « colloquialisms without significance in the present context » – ce en quoi il n'a d'ailleurs pas tort pour autant qu'il se limite au domaine de la morphologie (cf. ci-dessous, p. 17-19). Voir aussi les remarques de Thumb et de Kapsomenos citées à la n. 47 et de Latte, *l. c.* (n. 3), p. 385, n. 1.

LE PIÈGE DES SOURCES

S'il existait à Alexandrie un parler propre, celui-ci devait être de nature avant tout orale et il y a peu de chance pour que la documentation écrite en rende compte. D'emblée de sérieux doutes planent donc sur la faisabilité d'une telle étude. Il est cependant possible que ce parler ait pu laisser quelques traces écrites. Or les sources les plus propres à refléter un usage courant de la langue où se décèleraient des idiotismes sont les papyrus. Mais, c'est un fait connu, pas un seul n'a été conservé à Alexandrie. Certes des papyrus écrits par des Alexandrins ont été envoyés ou diffusés dans la *chôra*, où on a pu les retrouver, mais la plupart des documents privés (là encore les plus significatifs dans notre quête des idiotismes) laissent peu souvent transparaître leur provenance alexandrine (même le proscynème à Sarapis fréquent dans les lettres privées des IIe/IIIe s. est loin d'être un marqueur infaillible d'une origine alexandrine) ; la provenance est plus souvent établie avec certitude dans le cas de textes administratifs, émanant du pouvoir central, mais il s'agit alors de documents usant d'une langue d'un niveau relevé et technocratique, le moins propre à contenir des idiotismes[6] (c'est le même problème pour l'épigraphie, d'ailleurs peu abondante à Alexandrie, dont on ne peut attendre grand-chose pour notre sujet). Il n'est donc pas possible d'exploiter les papyrus alexandrins pour déceler des idiotismes comme on a pu le faire pour d'autres régions offrant une documentation abondante et répétitive. Quant aux papyrus non alexandrins, aucun d'eux ne signale explicitement des alexandrinismes[7]. Autrement dit la seule méthode réaliste, quoique périlleuse, est de s'en remettre à l'avis des auteurs anciens et de chercher dans les sources littéraires les faits de langue qu'ils signalent eux-mêmes comme alexandrins. C'est donc, par nécessité, moins une étude systématique du grec alexandrin qu'une analyse des alexandrinismes repérés par les anciens, autrement dit du grec alexandrin tel qu'ils le percevaient, que j'ai tenté de faire ici.

Les sources littéraires n'en recèlent pas moins de nombreux pièges : leur variété chronologique, géographique et générique suscite maints problèmes qui incitent à quelques mises en garde méthodologiques.

– Le premier problème est l'ambitus chronologique : les spécificités linguistiques alexandrines sont signalées chez des auteurs allant du IIe s. av. (Démétrios Ixiôn) au VIIe s. apr. J.-C. (pour en rester aux sources primaires – j'entends par là les auteurs écrivant de première main), c'est-à-dire une bonne partie de l'époque où Alexandrie était hellénophone. La notion de dialecte alexandrin chez Démétrios, qui n'écrit qu'à peine deux siècles après la fondation d'Alexandrie, ne peut être la même que celle que l'on trouve chez Anastase le Sinaïte (VIIe s.), soit neuf siècles après, période pendant laquelle la langue grecque a évolué et les traits locaux ont eu le temps de se développer, de s'affirmer. Et nous allons voir que, chez ces deux auteurs, le terme de « dialecte alexandrin » a un sens complètement différent. Par ailleurs, un terme signalé comme alexandrin à telle époque peut s'être généralisé plus tard et avoir perdu de sa couleur locale ; or, au travers des lexicographes et des grammairiens qui se copient et se recopient, il n'est pas

[6] Voir, cependant, une exception, p. 51, quoiqu'il s'agisse d'un rescrit impérial transitant par le préfet.

[7] À l'exception de l'emploi bien particulier du terme ἀφαίρεσις analysé plus bas, p. 51-52.

toujours facile de connaître le vrai contexte chronologique d'un alexandrinisme et on a beau jeu de le rejeter sous prétexte qu'un auteur non alexandrin l'emploie ultérieurement.

– Le deuxième problème tient à la diversité des auteurs, tant par leur origine que par leur formation ou leur profession. Sur le premier point, un auteur alexandrin est le plus à même de connaître le parler propre de sa cité, mais il n'a pas toujours la distance nécessaire pour signaler des faits de langue qui s'écartent du grec parlé dans le reste du monde hellénophone. Ainsi Cosmas Indicopleustès emploie-t-il dans sa *Topographie chrétienne* quelques termes, inconnus par ailleurs, dans lesquels il serait tentant de voir des alexandrinismes, mais rien dans son texte ne les signale comme tels [8]. En revanche un auteur d'origine non égyptienne peut être plus sensible aux déviances linguistiques qu'il remarque à Alexandrie (ainsi Sophrone qui en mentionne quelques-unes [9]), mais il n'est pas toujours capable de les différencier du parler plus généralement en usage dans l'ensemble de l'Égypte, qui présente des traits (du moins lexicaux) bien spécifiques par rapport au grec des autres provinces. C'est là un écueil presque insurmontable. Saisir ce qu'il y a de propre à une langue telle qu'elle est parlée dans une cité et vouloir en rendre compte n'est pas donné à tous : les spécialistes de la langue (grammairiens ou lexicographes) sont, de par leur profession, plus sensibilisés à ces phénomènes et, du fait de leur formation, mieux armés pour les remarquer et les analyser. Encore faut-il faire le départ entre les lexicographes, comme Photius (IX^e^ s.), qui ne font que recopier des lexiques ou des remarques d'auteurs antérieurs (avec les erreurs que cela peut entraîner et surtout la perte du contexte socio-linguistique d'origine) et les grammairiens qui avaient une connaissance empirique de la réalité linguistique alexandrine (ainsi Athénée, Orus, Orion ou Hésychius, encore que l'on ait aussi affaire à des compilateurs).

– Le dernier problème est dû à la diversité des œuvres. La perspective d'un traité grammatical ou d'un lexique n'est pas la même que celle d'une œuvre narrative ayant pour cadre Alexandrie (Damascius, Zacharie le Scholastique, Sophrone, pour ne citer que les plus célèbres). Dans le premier cas, le contexte socio-linguistique est souvent gommé, ce qui ne laisse pas d'entraver l'interprétation de ces faits (usages littéraires, usages populaires, usages argotiques ?) ; dans le second, le milieu de l'idiotisme est fréquemment saisissable. Cela revient à poser le problème du niveau de langue de l'œuvre : en dehors des traités grammaticaux ou lexicographiques dont c'est la finalité d'épingler ces faits, la production littéraire est souvent impropre à une telle étude, car utilisant une langue littéraire (attique ou *koinê* littéraire très fortement atticisante), rejetant les usages vernaculaires. Il faut donc attendre la période tardive, dont la production littéraire a de plus en plus recours à une *koinê* se rapprochant de l'usage parlé, pour qu'on

[8] Ainsi W. Wolska-Conus, éditrice de la *Topographie chrétienne* (*Sources Chrétiennes* 141, Paris, 1968), écrit-elle dans une partie consacrée à la langue de Cosmas, p. 243 : « On pourrait y distinguer des particularités attribuables à l'usage populaire, certes, mais courant, de l'époque, *d'autres qui ne se rencontrent qu'à Alexandrie*, d'autres enfin qui relèvent d'un style rapide et familier (…) » (c'est moi qui souligne). Mais aucun de ces idiotismes alexandrins n'est signalé par l'éditrice, ni dans son introduction, ni dans les notes qui accompagnent son édition. Faut-il considérer que les hapax de Cosmas (par exemple, κλῶταξ en I 16; ταγχάρας en II 52; λαγχηρός en V 52) sont des alexandrinismes ? Lui-même ne le dit pas et nos lacunes en lexicographie tardive nous obligent donc à la plus grande circonspection.

[9] [50] Ἀπόστασις, [43] Ἰορδάνης, [21] καννίον, [42] φιλόπονος. J'aurais pu ajouter l'hapax λαβνεῖον, sorte de chaux vive, qu'emploie le même auteur (*Miracles de s. Cyr et Jean*, XLVII 3), mais le ὡς λέγουσιν dont il accompagne ce mot peut aussi bien signifier « comme [les Alexandrins] l'appellent » que « comme on l'appelle ».

ait accès à ce genre d'informations. Signalons toutefois que les traités techniques (médecins, philosophes) peuvent aussi livrer des informations sur des termes spécialisés propres au parler alexandrin [10].

Il résulte de ces longues mises en garde qu'un mot signalé comme idiotisme alexandrin ne doit pas toujours être considéré comme tel et peut correspondre à des réalités aussi diverses que trompeuses. Ainsi :

1- Il peut résulter d'une mauvaise interprétation du lexicographe (due à la copie, la déformation des notices et la disparition du contexte d'origine), relayée par les auteurs modernes. Un exemple : λύγισμα. *La Souda*, λ 772 : Λύγισμα· αἰσχρὰ φωνή, βδελυρὸν ᾆσμα· ὃ λέγουσιν Ἀλεξανδρεῖς, « *Lygisma* : gros mot, chant répugnant. Ce que disent les Alexandrins. » Ainsi K. Latte le classait-il parmi les αἰσχραὶ γλῶσσαι des Alexandrins [11]. La notice dérive d'une scholie à Grégoire de Nazianze, *Discours* 25 (*En l'honneur d'Héron le philosophe*), 12 : Λύγισμα δέ ἐστιν αἰσχρὰ φωνή, βδελυρὸν ᾆσμα, ὃ λέγουσιν Ἀλεξανδρεῖς « λύγισμα est un gros mot, un chant répugnant que profèrent les Alexandrins. » La remarque sur les Alexandrins ne s'explique que par le contexte du passage de Grégoire dans lequel il raconte, lors des événements s'étant produits après l'expulsion de Pierre d'Alexandrie et pendant la persécution arienne à Alexandrie sous Valens, les profanations de certaines églises où les Alexandrins se sont adonnés à des chants et des danses lubriques sur les autels. Autrement dit, λύγισμα (mot qu'emploie ailleurs Grégoire dans des contextes non alexandrins) n'est en aucun cas un terme du parler alexandrin, ce que la notice de *La Souda,* coupée de son contexte d'origine, pouvait laisser croire.

[10] Pour l'influence d'une cité comme Alexandrie sur la langue technique, je citerai l'exemple de *kalamos* « roseau, calame » chez le médecin Hérophile (IV^e^/III^e^ s.) ayant exercé à Alexandrie. Voir Galien, *De anatomicis administrationibus*, IX 5 (II, p. 731, 2-14 éd. Kühn = *Herophilus. The Art of Medecine in Early Alexandria*, éd. H. von Staden, Cambridge, 1989, T 79, p. 199) : εἶτα πρόσεχε τὸν νοῦν, ὅπως ἀνακλωμένου μὲν αὐτοῦ (sc. τοῦ πέρατος σκωληκοειδοῦς) πρόσω γυμνοῦσθαι συμβαίνει τὴν ὀπίσω κοιλίαν τὴν τετάρτην (sc. τοῦ ἐγκεφάλου), ἔμπαλιν δὲ κινουμένου κατακαλύπτεσθαι μὲν αὐτῆς τὸ πλεῖστον μέρος, ἐκεῖνο δὲ φαίνεσθαι μόνον, ὅπερ Ἡρόφιλος εἴκαζεν ἀναγλυφῇ καλάμου, ᾧ διαγράφομεν. ὄντως γάρ ἐστι τοιοῦτον ἐν μὲν τῷ μέσῳ, κοιλότητά τινα κεκτημένον οἷον τομήν· ἑκατέρωθεν δ' αὐτῆς τοσοῦτον εἰς ὕψος ἀνατεινόμενον ἑκάτερον τῶν πλαγίων μερῶν, ὅσον ἐν τοῖς καλάμοις ἀπὸ τῆς μέσης ὑψοῦται γραμμῆς. καὶ μάλιστά γε κατὰ τὴν Ἀλεξάνδρειαν οὕτω γλύφουσι τοὺς καλάμους, οἷς γράφομεν, ἔνθα διατρίβοντα τὸν Ἡρόφιλον, ἡνίκ' ἀνέτεμνεν, εἰκὸς δήπου, τῇ τῆς εἰκόνος ὁμοιότητι προσαχθέντα, τοὔνομα θέσθαι, « Next pay attention to how, when it [the vermiform process, sc. the woodworm-shaped process lying on the *aqueductus cerebri*] is bent forward, the result is that the posterior ventricle [of the brain], the fourth, is exposed, and, when it is moved backwards, that the larger part of the ventricle is covered and only that part is visible which Herophilus likened to the carved out groove of a pen [*kalamos*] with which we write. You see, it is really like a pen, since it has a hollow, like an incision [*posterior median sulcus*], in the middle, and on either side of each of the two lateral parts [*eminentia facialis*] extends up to as great a height as they rise in pens from the line in the middle. Particularly in Alexandria they carve out the pens with which we write in this way, and since Herophilus lived there, it is likely that, when he was dissecting, he applied this name [sc. 'pen', *kalamos*], being induced to do so by the similarity of the image » (trad. von Staden). Ainsi, Hérophile est le premier à appliquer à la cavité du quatrième ventricule du cerveau le nom de « calame », du fait de la ressemblance qu'elle a avec le roseau tel qu'il est taillé à Alexandrie pour servir d'instrument d'écriture. Notons que cette désignation s'est imposée jusqu'à nos jours (« calamus scriptorius »; cf. H. von Staden, *o. c.*, p. 158). Quoique très instructif, je n'ai pas inclus ce vocable dans le catalogue qui suit, car ce qui est proprement alexandrin est la façon de tailler le roseau, l'usage médical de *kalamos* n'étant alexandrin que par le seul hasard qu'Hérophile ait exercé à Alexandrie; le mot semble avoir été ensuite absorbé dans la langue commune des médecins grecs.

[11] *L. c.* (n. 3), p. 385, n. 1.

2- Un mot peut être considéré comme un idiotisme alexandrin par un observateur de première main à la suite d'une erreur de jugement, due à la méconnaissance de certaines réalités ou une ignorance de certains usages lexicaux dans d'autres régions du domaine hellénophone (ce qui est bien excusable étant donné la richesse du grec, son expansion et la variété de ses usages locaux) [12]. Ainsi, dans la discussion entre Ulpien de Tyr et Alcidès d'Alexandrie, mise en scène par Athénée dans le livre IV de ses *Deipnosophistes*, le premier considère le μόναυλος comme un instrument de musique d'Alexandrie tandis que le second lui démontre, avec force citations, qu'il était connu bien avant la fondation de la cité et dans d'autres contrées [13]. Ce pourrait être aussi le cas de [43] Ἰορδάνης « Jourdain », qui selon Sophrone serait une désignation alexandrine des « fonts baptismaux », mais que l'on retrouve au moins chez deux poètes latins [14]. Signalons, par ailleurs, que l'usage dans d'autres régions du monde hellénophone d'un terme jugé par un auteur comme alexandrin n'est pas nécessairement un obstacle. Dans la plupart des cas, les alexandrinismes sont signalés dans des notices qui ne précisent pas l'époque d'emploi du terme ou qui, parce que recopiées par des lexicographes, sont indatables. Aussi un terme qui naît à Alexandrie ou un sens nouveau que les Alexandrins prêtent à un vocable plus ancien peuvent s'être ensuite répandus ailleurs (d'abord en Égypte, puis dans les autres royaumes ou provinces hellénophones). De tels cas sont difficilement repérables (voir peut-être [58] ἐξειλέω).

3- Un mot présenté comme alexandrin peut ressortir plus largement au grec d'Égypte. Cette confusion est aisée, surtout de la part d'un auteur qui ne connaît de l'Égypte qu'Alexandrie. Par un phénomène de métonymie bien compréhensible, la capitale vaut pour la province tout entière [15]. Il n'est pas impossible qu'une forme d'alexandrinocentrisme soit à l'origine de certaines de ces erreurs (principalement dans le cas des lexicographes d'origine alexandrine) [16]. Pour des non-Égyptiens, Alexandrie peut être considérée comme complètement solidaire du reste de sa *chôra* : par exemple, le grammairien Phrynichus (II^e^ s.) nous dit dans son *Ecloga*, 305, que « τεθεληκέναι est une forme alexandrine : c'est pourquoi il faut la laisser aux Alexandrins et aux Égyptiens, tandis que nous, il nous faut dire ἠθεληκέναι » [3]. Cette façon, un peu méprisante d'ailleurs, d'associer Alexandrie et Égypte est assez caractéristique de la vision qu'avaient certains grammairiens du grec d'Égypte, impliquant un flottement dans l'emploi du qualificatif « alexandrin » [17]. Enfin,

[12] Les modernes sont eux aussi sujets à ce type d'erreurs. Cf., par exemple, A. Deissmann, *Licht vom Osten*, Tübingen, 1923, p. 80, n. 7, qui cite J.H. Thayer, *Greek-English Lexicon of the New Testament* (New York-Edimbourg, 1886) selon lequel καταπέτασμα serait un vocable du grec alexandrin pour le plus classique παραπέτασμα. Deissmann ajoute à juste titre : « Aber gerade das erwähnte Tempelinventar von Samos notiert unmittelbar nach dem καταπέτασμα τῆς τραπέζης auch παραπετάσματα ! Also beide Wörter decken sich nicht. » Voir aussi les critiques émises plus haut sur les prétendus alexandrinismes de Sophrone selon N. F. Marcos (p. 5).

[13] Sur cette discussion, cf. A. Barker, « Athenaeus on Music » dans D. Braund, J. Wilkins (éd.), *Athenaeus and his World. Reading Greek Culture in the Roman Empire*, Exeter, 2000, p. 434-444, notamment, p. 440.

[14] Mais cf. sous [43] les arguments que l'on peut avancer pour défendre la remarque de Sophrone.

[15] Cf., par exemple, la notice sur l'orthographe du nom du dieu Thôth, [1].

[16] Cf., par exemple, [40] βαιών, donné à tort comme alexandrin par Hésychius d'Alexandrie. Mais il est possible que l'on ait affaire à une interpolation.

[17] Il arrive à Phrynichus, ailleurs, de ne parler que d'« égyptianismes » sans y associer Alexandrie (*Praeparatio sophistica*, p. 158, 16-17 éd. de Borries : ἡ μὲν οὖν ὄρχησις ὑπὸ τῶν Αἰγυπτίων γρυλλισμὸς καλεῖται). Cela veut-il dire qu'il fait la différence entre les deux ? Je crains que cette nuance, trop souvent difficile à faire, surtout pour un observateur extérieur, n'ait dû lui échapper et que bon nombre de ses remarques ne résultent d'un travail de compilation.

dans certains cas, des idiotismes vraiment alexandrins se sont tout naturellement diffusés dans le reste de l'Égypte : c'est un phénomène naturel, mais qui vient empoisonner une étude du grec alexandrin. Bien des mots dits alexandrins se retrouvent attestés par les papyrus dans d'autres parties de l'Égypte : faut-il conclure à une erreur de jugement de l'auteur qui présente le mot comme alexandrin ou faut-il penser que son usage s'est répandu dans le reste de la *chôra* ? C'est peut-être le cas de [**42**] φιλόπονος, qui désigne un laïc engagé dans une confrérie chrétienne et qui, selon Zacharie le Scholastique, serait un terme alexandrin. C'est d'ailleurs pour cela que les premiers chercheurs qui se sont intéressés aux confréries religieuses ont pensé que les *philoponoi* étaient une particularité d'Alexandrie, alors que l'on sait qu'il en existait aussi dans tous les centres urbains d'importance de l'Égypte. Rien n'interdit cependant de penser qu'il s'agisse d'une institution religieuse d'origine alexandrine qui se soit ensuite répandue dans le reste des cités égyptiennes. Le mot se diffuse en même temps que la chose qu'il désigne[18].

4- Enfin un idiotisme prétendument alexandrin peut cacher un fait de langue ressortissant plus généralement à la *koinê* telle qu'elle s'est développée, pas seulement en Égypte, mais dans tout le monde hellénistique. C'est le cas de nombreux mots que les auteurs anciens ont relevés comme étant des alexandrinismes (en particulier tous les faits de nature morphologique[19]). Deux exemples éclairent, par leur formulation, ce phénomène :

– ἐξαλλάσσω (« changer, s'éloigner de ») est employé selon l'Antiatticiste par les Alexandrins au sens de " divertir ". Et pour illustrer ce sens, il cite … Ménandre, qui n'a rien d'alexandrin[20] !

[18] On aurait peut-être une illustration de ce phénomène avec l'usage du mot ἄγυια ou ἀγυιά « rue » (au lieu du plus banal ῥύμη). J. Du Bouchet, *Recherches sur les noms des rues, des routes et des chemins en grec ancien*, thèse de l'université de Paris X-Nanterre, 2004, p. 18-23, remarque que la majorité des occurrences de ce mot dans les sources aussi bien documentaires que littéraires apparaissent dans un contexte égyptien et concernent Alexandrie et Oxyrhynchos. Dans les papyrus, quand il s'agit d'Alexandrie, ce terme est employé exclusivement pour une rue en particulier, portant le nom d'Arsinoé II (ἀγυιὰ Ἀρσινόης), dès le IIIe s. av. J.-C. Il se retrouve dans la documentation d'Oxyrhynchos, à partir du Ier s. av. J.-C., pour la « rue de Cléopâtre » (même l'expression apparemment vague ἐν ἀγυιᾷ renverrait à cette rue). Il semble que ce terme, d'origine homérique, ait été donné par le pouvoir ptolémaïque à une rue d'Alexandrie particulièrement prestigieuse ne serait-ce que par son éponyme. Cet usage aurait été exporté plus tard à Oxyrhynchos, selon des modalités similaires (éponyme royal).– Gianfranco Agosti attire mon attention sur la fréquence du mot, encore au Ve s., dans les *Dionysiaques* de Nonnos, ce qui pourrait se justifier, certes par une influence homérique, mais aussi par le fait que le poète a rédigé son œuvre à Alexandrie.

[19] Cf. ci-dessous, p. 14-19.

[20] Antiatticiste, p. 96, 1-3 éd. Bekker : Ἐξαλλάξαι· ὡς Ἀλεξανδρεῖς, ἀντὶ τοῦ τέρψαι. Μένανδρος· " ἄνθρωπον ἐξαλλάξομεν ". Cf. aussi Phrynichus, *Ecloga*, 341 éd. Fischer et *Souda*, ε 1523, qui donnent la même explication en citant Ménandre, mais ne parlent pas des Alexandrins.– Le verbe ἐξαλλάσσω pris en ce sens est aussi attesté chez le comique Philippidès (IVe/IIIe s.), *Fr.* 36 éd. Kassel-Austin, *PCG* VII, p. 351, ainsi que dans des papyrus (*P.Oxy.* III 531, 18 [Oxyrhynchos, IIe s.] ; *P.Mich.* III 202, 8 [prov. inconnue, IIe s., au moyen] ; *BGU* III 816, 8 [Fayoum, IIIe s.]). Il faut probablement rattacher à ce verbe le mot ἐξαλλαγή que l'on trouve dans les papyrus dans l'expression ἑορτικαὶ ἐξαλλαγαί (cf. D. Hagedorn, « Fünf Urkundenpapyri der Kölner Sammlung », *ZPE* 13, 1974, p. 139).

– Phrynichus, *Ecloga*, 367 éd. Fischer, au sujet du verbe χειμάζω ἐμαυτόν (litt. « soulever un orage en soi-même », d'où « être dans la détresse »), nous dit que « Ménandre l'emploie au sens de " s'affliger " et les Alexandrins pareillement »[21].

Ces deux exemples nous montrent que le grec parlé à Alexandrie à l'époque hellénistique était ressenti comme apparenté à celui parlé à Athènes à peu près au même moment, après la grande époque de l'atticisme dont il se détache peu à peu, autrement dit comme faisant partie de cette *koinê* qui se développe dans les royaumes hellénistiques. Là encore, un certain alexandrinocentrisme peut être à l'œuvre dans les jugements portés sur la nature prétendument alexandrine d'un vocable[22]. Et la querelle entre atticistes et antiatticistes n'est pas non plus pour rien dans le signalement des alexandrinismes[23]. Nous reviendrons sur ce problème[24]. Le recours à l'autorité de Ménandre dans les deux notices citées ne nous laisse aucun doute sur la façon d'interpréter ces « alexandrinismes » ; mais dans bien des cas, les notations que nous ont transmises les Anciens, parce que plus concises (ne donnant aucun exemple tiré de la littérature) ou traitant de vocables rares ou uniques, sont plus malaisément analysables. De toute façon, à la décharge des deux grammairiens cités à l'instant, le label « alexandrin » qu'ils accolent à un mot n'implique pas nécessairement qu'ils le considèrent comme une création verbale alexandrine ou comme un vocable usité exclusivement à Alexandrie, mais que ce mot (parfois ancien[25]) est en usage dans cette cité plus particulièrement qu'ailleurs. Il faut ainsi faire la différence entre, d'un côté, une nouveauté verbale ou un emploi exclusif et, de l'autre, un usage prépondérant. Citons l'exemple du terme ἄωρος qui fait l'objet d'une notice à cet égard on ne peut plus claire de la part de Photius, *Lexicon*, α 3595 : Ἄωροι· οἱ πρὸ ὥρας ἀποθνῄσκοντες. σύνηθες δὲ τὸ

[21] " Τί χειμάζεις σαυτόν ". Μένανδρος εἴρηκεν ἐπὶ τοῦ λυπεῖν, καὶ Ἀλεξανδρεῖς ὁμοίως. Je suis le texte de l'éd. Fischer. W.G. Rutherford, *The New Phrynichus being a Revised Text of the Ecloga of the Grammarian Phrynichus*, Londres, 1881, CCCLXVI, donne comme lemme : ἐπιχειμάζεις σαυτόν (leçon du codex Nu. de l'éd. Fischer), texte qui s'est imposé dans les éditions de Ménandre et dans les dictionnaires (cf. LSJ, *s. v.* ἐπιχειμάζω). Voir en dernier lieu Ménandre, *Fr.* 162 éd. Kassel-Austin, *PCG* VI/2, p. 122.

[22] Comment illustrer de façon plus lapidaire cet alexandrinocentrisme qu'en citant une remarque relevée chez Athénée, IV 184 b : Ἀλεξανδρεῖς εἰσιν οἱ παιδεύσαντες πάντας τοὺς Ἕλληνας καὶ τοὺς βαρβάρους « ce sont les Alexandrins qui ont éduqué tous les Grecs et les Barbares » ? Cette fierté des Alexandrins (relevée, par exemple, par Ménandre le Rhéteur, 460, 23-24, au sujet de leur grammaire, leur géométrie et leur philosophie) est tournée en dérision par Sévère d'Antioche, qui écrit qu'ils sont convaincus que le soleil ne brille que pour eux et que les lampes ne brûlent que pour eux, disant que les autres villes sont sans lampes (*The Letters of Severus, Patriarch of Antioch*, éd. E.W. Brooks, *PO* XII, p. 318).

[23] Les deux exemples cités à l'instant émanent de deux personnalités représentant ces deux courants : l'Antiatticiste (nom donné à un lexique de termes non attiques) sur lequel on consultera K. Latte, *l. c.* (n. 3), p. 373-394, en réaction auquel Phrynichus a écrit des œuvres lexicographiques d'orientation sévèrement atticisante (*Ecloga* et *Preparatio sophistica*). Cf. D.U. Hansen, *Das attizistische Lexicon des Moeris* (*Sammlung Griechischer und Lateinischer Grammatiker* 9), Berlin-New York, 1998, p. 36-40, et E. Fischer, *Die Ekloge des Phrynichos* (*SGLG* 1), Berlin-New York, 1974, introduction (notamment p. 44-47). Comme le dit fort bien G.H.R. Horsley, *New Documents Illustrating Early Christianity*, vol. 5 (*Linguistic Essays*), Sidney, Macquarie University, 1989, p. 48, au sujet de Phrynichus et de son contre-modèle, l'Antiatticiste : « The writers had their own particular 'axes to grind', of course, and it is not always appropriate to take their comments completely at face value. »

[24] Cf. ci-dessous, p. 17 et n. 47.

[25] Cf., par exemple, [**61**] ψυχαγωγός.

ὄνομα πολλοῖς καὶ μάλιστα Ἀλεξανδρεῦσιν. ἔστι δὲ Ἀττικόν. Ἀριστοφάνης· "ἔθανον κἄλλοισιν ἄωροι παῖδες" «*Aôroi* [«prématurés»] : ceux qui meurent prématurément. Ce mot est en usage chez beaucoup et particulièrement chez les Alexandrins. Mais il est attique. Aristophane : [suit une citation] ». Ou bien encore, Athénée, XV 679 f : καλοῦνται δέ τινες καὶ ἑλικτοὶ στέφανοι, ὥσπερ παρὰ Ἀλεξανδρεῦσι μέχρι καὶ νῦν. μνημονεύει δ' αὐτῶν Χαιρήμων ὁ τραγῳδοποιὸς ἐν Διονύσῳ διὰ τούτων, κτλ. « Certaines sont appelées aussi " couronnes *heliktoi* ", comme chez les Alexandrins jusqu'à maintenant. Chairémon le Tragique [IV^e s. av. J.-C.] y fait allusion dans son *Dionysos* avec les vers suivants : [suit la citation] ». Cette notion d'usage est à la fois capitale et, du fait de ses contours flous et fuyants, d'une extrême difficulté à caractériser, et je serai souvent bien en mal de distinguer un terme ou un emploi propre à la langue alexandrine (l'objet de cette étude) et un mot du grec commun jugé comme étant d'un usage comparativement plus caractéristique d'Alexandrie que d'ailleurs.

En bref, à la vue de tous ces faux alexandrinismes (ou à tout le moins douteux), on peut se demander si l'on doit faire confiance aux auteurs anciens [26]. Il le faut bien, et c'est en ayant à l'esprit toutes ces difficultés et ces emplois impropres de la notion d'alexandrinisme, que je vais essayer de présenter la liste des faits que j'ai pu rassembler (quitte à en critiquer le cas échéant la validité), en les classant selon les grandes catégories grammaticales : phonologie, morphologie, lexique, syntaxe, stylistique.

[26] Ceux-ci parfois se contredisent. Un exemple : Étienne de Byzance, *Ethnika*, p. 140, 7 éd. Meineke, nous dit que le terme ἄστυ est utilisé pour désigner Alexandrie même (ὅτι δὲ καὶ ἡ Ἀλεξάνδρεια ἄστυ ἐκλήθη εἴρηται), ce qui est confirmé par les papyrus comme le *P.Hal.* 1 r°, 89-90; 95; 97 (III^e s. av. J.-C.) ; Eustathe, de son côté, écrit que les Attiques emploient ἄστυ pour désigner Athènes et les Alexandrins πόλις pour Alexandrie (*Comm. Od.* I, p. 7, 11-13 éd. Stallbaum : Ἄστυ δὲ κοινῶς μέν, πᾶσα πόλις. (…) Ἀττικοὶ δέ, ἰδίως οὕτω τὰς Ἀθήνας ὠνόμαζον, κατά τι ἐξαίρετον. ὥσπερ καὶ οἱ Ἀλεξανδρεῖς, πόλιν ἐξαιρέτως τὴν Ἀλεξάνδρειαν ; voir aussi p. 371, 9-10). J'ai renoncé à introduire ἄστυ et πόλις dans le catalogue qui suit, d'autant que ces deux mots ont dû être employés de la même façon pour d'autres cités.

RECENSEMENT DES FAITS

I. PHONOLOGIE

Le premier marqueur de différenciation est la façon de prononcer. C'est aussi le plus difficile à analyser quand notre documentation est exclusivement écrite. Aussi n'avons-nous là-dessus presque aucun renseignement. L'absence d'un corpus bien délimité de papyrus alexandrins ne permet pas d'étudier une phonologie propre au parler alexandrin. Une remarque d'Oribase, *Collection médicale*, XLV 16, 7, fait allusion à un défaut de prononciation des Égyptiens (« Il existe des peuples entiers qui balbutient par habitude, par exemple, les Syriens et les Égyptiens[27] »), mais cela ne concerne pas seulement les Alexandrins. Théocrite, dans son *Idylle* XV (*Les Syracusaines*), stigmatise bien la prononciation de deux Alexandrines (v. 88), mais il vise des restes de traits dialectaux extra-égyptiens (en l'occurrence doriens) à une époque encore ancienne de l'histoire de la cité, ce qui n'entre pas dans notre sujet[28]. Un papyrus contenant des *Actes de martyrs païens*, le *P.Giss.Univ.* V 46 (IIIe s., concernant des événements du Ier s.) serait le seul à apporter sur le sujet quelque information. On y voit un accusateur dénoncé devant l'empereur pour avoir trahi par sa façon de parler le fait qu'il n'était pas Alexandrin :

col. III, 8-12 οὐ [γάρ
ἐστιν ὁ κατήγορος οὗτος] ἕ[τ]υμος Ἕλλην.
Διὸ ὡς ἄδικον κατήγορον ε]ἰσκαλῶ [αὐ-
τὸν εἰς δίκην. Ξένον γὰρ αὐ]τὸν δηλο[ῖ τό
τε βαρβαρικὸν σχῆμα καὶ] ἡ γλ[ῶσσα.

« En effet l'accusateur que voici n'est pas un Grec authentique. C'est pourquoi je le traduis en justice en tant qu'accusateur illégal : son allure barbare et sa façon de parler montrent que c'est un étranger. »

Ce témoignage serait bien intéressant, mais il est presque entièrement restitué par l'éditeur (Anton von Premerstein) et donc en bonne méthode inutilisable[29]. D'ailleurs, si on devait suivre ces restitutions, il montrerait plutôt que le grec d'Alexandrie n'était pas entaché d'un accent « barbare ».

La seule notation que j'ai pu trouver concerne la prononciation prétendument alexandrine du nom du dieu égyptien Thoth. Elle se trouve chez Hérennius Philon de Byblos (Ier/IIe s.), *FGrHist* III C, 790, F 1, p. 804, 26-805, 1 et F 2, 86-88, p. 809, 9-11 :

– [1] (…) Τάαυτος, ὃς εὗρε τὴν τῶν πρώτων στοιχείων γραφήν, ὃν Αἰγύπτιοι μὲν Θωύθ, Ἀλεξανδρεῖς δὲ Θώθ, Ἕλληνες δὲ Ἑρμῆν ἐκάλεσαν « (…) Taaytos qui découvrit la graphie des premières lettres et que les Égyptiens appelèrent Thôyth, les Alexandrins Thôth et les Grecs

[27] III, p. 170, 20-21 éd. Raeder (*CMG* VI/1) : ὅλα ἔθνη ψελλίζοντα ἐξ ἔθους, ὥσπερ τό τε τῶν Σύρων καὶ τῶν Αἰγυπτίων.

[28] Cf. ci-dessous, p. 18.

[29] H. Musurillo, *Acts of the Pagan Martyrs*, I, Oxford, 1954, p. 14, renonce prudemment aux restitutions du premier éditeur. Même défiance chez G.H.R. Horsley, *o. c.* (n. 23), p. 31.

Hermès »[30]. Le passage de ου à ω peut s'expliquer par la disparition, à l'époque hellénistique, de la diphtongue /*ōu*/ en grec qui se réduit à ω, ου ou αυ (cf. SCHWYZER, I, p. 203, 3. Zusatz). Le grec ne pouvait donc que simplifier la forme égyptienne Θωυθ : celle-ci se trouve bien dans les papyrus grecs (surtout pour désigner le nom de mois homophone et de même origine), mais elle est très minoritaire face à la forme Θωθ qui s'impose très rapidement[31]. Les « Alexandrins » dont parle Hérennius désigneraient donc ici plus généralement les Grecs d'Égypte.

Il devait y avoir un accent propre aux Alexandrins, particulièrement à l'époque tardive, mais je n'en connais aucun témoignage.

II MORPHOLOGIE

Les faits signalés par les Anciens sont peu nombreux, tous d'époque ancienne et, on va le voir, décevants et douteux.

– [2] **ἀνήγκακα** au lieu de ἠνάγκακα. Hérodien, *Περὶ Παθῶν*, *Gr. Gr.* III/2, p. 388, 10-12 (*Et. Mag.* 106, 23 ; *Et. Gen.*, α 868) : Ἀνήγκακα· ἰστέον ὅτι τὸ ἀνήγκακα βάρβαρόν ἐστιν οὐχ εὑρισκόμενον παρ' Ἕλλησιν ἐν χρήσει, ὡς λέγει Ἡρωδιανός· ἐν μόνῃ γὰρ τῇ τῶν Ἀλεξανδρέων δημώδει συνηθείᾳ « Il faut savoir que ἀνήγκακα est une forme barbare qui ne se trouve pas en usage chez les Grecs, comme le dit Hérodien. En effet elle ne se trouve que dans l'usage populaire des Alexandrins. » En fait, l'opposition entre « barbare » et « Grec » recouvre celle entre *koinê* et attique[32] ; cette forme, inconnue de la littérature, ne se rencontre que dans les papyrus[33].

– [3] **τεθεληκέναι** au lieu de ἠθεληκέναι. Phrynichus, *Ecloga*, 305 éd. Fischer : τεθεληκέναι. Ἀλεξανδρεωτικὸν τοὔνομα· διὸ ἀφετέον Ἀλεξανδρεῦσι καὶ Αἰγυπτίοις αὐτό, ἡμῖν δὲ ῥητέον ἠθεληκέναι « τεθεληκέναι : forme alexandrine. C'est pourquoi il faut la laisser aux Alexandrins et aux Égyptiens, tandis que nous, nous devons dire ἠθεληκέναι », explication reprise bien plus tard par Thomas Magister (XIII^{e}/XIV^{e} s.), *Ecloga nominum et verborum Atticorum*, p. 172, 1-3, éd. Ritschl (ἠθέληκα Ἀττικοὶ λέγουσιν ἀπὸ τοῦ ἐθέλω, ἐθελήσω, ἠθέληκα. τὸ δὲ τεθέληκα Ἀλεξανδρεωτικόν, ἀπὸ τοῦ θέλω κανονιζόμενον « les Attiques disent ἠθέληκα d'après ἐθέλω, ἐθελήσω, ἠθέληκα ; la forme τεθέληκα est alexandrine, formée sur θέλω »). Ἐθέλω « vouloir » (qui donne le parfait ἠθέληκα) est en effet la forme attique

[30] Cité par Eusèbe, *Praeparatio evangelica*, I 9, 24 et 10, 14. Voir Lactance, *Inst.* I 6 : (…) *Aegypti Thoyth vocarunt, Alexandrini Thoth, Graeci Hermen, hoc est Mercurium, interpretati.*

[31] GIGNAC, I, p. 186. La forme Θωυθ serait plutôt ptolémaïque d'après MAYSER, I/1, p. 117. –W. SPIEGELBERG, « Die griechischen Formen für den Namen des Gottes Thot », *RecTrav* 23, 1901, p. 199-200, n'apporte rien sur le sujet.

[32] *Etymologicum Symeonis*, I, p. 56, 20, et le Ps.-Zonaras, *Lexicon*, p. 215, 14, reprennent la même explication sans référence aux Alexandrins.

[33] Cf. GIGNAC, II, p. 252-253; MANDILARAS, § 268.

tandis que la forme θέλω (parfait τεθέληκα) est la forme prédominante dans la *koinê* et en particulier dans les papyrus d'époque ptolémaïque et romaine[34], ainsi que dans le *Nouveau Testament*[35], et ce jusqu'en grec moderne. Cette forme est attestée dans la *LXX* (*Ps* 40, 12 : τεθέληκα). Elle n'a rien de spécifiquement alexandrin.

– [4] 3e pers. pl. de l'indicatif imparfait ou aoriste en **-οσαν** au lieu de -ον ou -σαν. L'Antiatticiste, p. 91, 14-16, éd. Bekker : Ἐλέγοσαν, ἐγράφοσαν καὶ τὰ ὅμοια Ἀλεξανδρεῖς λέγουσι. Λυκόφρων Ἀλεξάνδρᾳ· ναῦται λίαζον κἀπὸ γῆς ἐσχάζοσαν, « les Alexandrins disent ἐλέγοσαν, ἐγράφοσαν et ainsi de suite. Lycophron dans son *Alexandra* : [suit la citation]. » Ces formes d'imparfait (à la place de ἔλεγον ou ἔγραφον) ou d'aoriste, qui n'apparaissent pas avant le IIIe s. av. J.-C., se rencontrent dans la *LXX*[36], chez des poètes exerçant à Alexandrie, comme Lycophron (*Alexandra*, 21 : ἐσχάζοσαν) ou Posidippe (*AP* V 209, 6[37] : εἴχοσαν), mais aussi dans les papyrus[38]. Signalons que ces formes en -οσαν sont aussi considérées par certains grammairiens comme chalcidiennes, érétriennes ou plus largement eubéennes : Aristophane de Byzance, *Fr.* 19 éd. Slater (*Aristophanis Byzantii Fragmenta*, SGLC 6, Berlin-New York 1986), παραδίδωσι δὲ καὶ ὅτι τὸ 'ἐσχάζοσαν' παρὰ Λυκόφρονι καὶ παρ' ἄλλοις τὸ 'ἐλέγοσαν' καὶ τὸ 'οἱ δὲ πλησίον γενομένων φεύγοσαν' φωνῆς Χαλκιδέων ἴδιά εἰσιν ; Paraphrase à Lycophron, *Alex.* 21, ἐσχάζοσαν, Εὐβοικὴ ἡ διάλεκτος ; *Schol. vet.* à Lycophron, 252 : τὸ δὲ πέφρικαν ἀντὶ τοῦ πεφρίκασι… ἔστι δὲ ἡ λέξις Χαλκιδέων καὶ Ἐρετριέων, οἱ αὐτοὶ καὶ τὸ ἐσχάζοσαν καὶ ἦλθοσαν ποιοῦσι[39]. En fait ce désaccord n'est qu'apparent et s'explique par la notion de grec alexandrin chez les grammairiens hellénistiques, comme nous le verrons plus bas.

– [5] 3e pers. pl. de l'indicatif parfait en **-αν** au lieu de -ασι. Sextus Empiricus (fin IIe s.), *Adversus mathematicos*, I, 213 : οὐδὲν γὰρ ἀσύνηθες εἶχεν ἡ οὗτος λέξις, ὡς ἡ παρὰ τοῖς Ἀλεξανδρεῦσιν "ἐλήλυθαν" καὶ "ἀπελήλυθαν" « Le mot οὗτος n'est en rien contraire à l'usage comme le sont les formes ἐλήλυθαν et ἀπελήλυθαν utilisées par les Alexandrins. » Les parfaits en -αν au lieu de -ασι sont typiques de la *koinê* et à ce titre se rencontrent dans les papyrus (prédominants à partir du IIe s. av. J.-C.)[40] et dans les inscriptions non égyptiennes, mais ils sont attestés pour la première fois dans la littérature chez Lycophron (*Alexandra*, 252 : πέφρικαν).

[34] Mayser, I/2, p. 119 ; Gignac, II, p. 247 ; Mandilaras, § 163, 419, 440. Pour ce qui est des parfaits, on a 5 occurrences de τεθεληκ- (*P.Amh.* II 130, 17 [Hermopolis, 70] ; *P.Oxy.* II 237, VII, 18 [186] ; VII 1070, 54 [IIIe s.] ; *P.Warr.* 13, A, 7 [Oxyrhynchos, IIe s.] ; *SB* XVI 12694, 6 [prov. inconnue, IIIe/IVe s.]) contre 2 de ἠθεληκ- (*P.Lond.* IV 1381, 3 [Aphroditô, 708-710] ; *P.Lund* I 5, 14 [prov. inconnue, c. 500]). Mais sur ces deux dernières, la première est presque entièrement restituée ; de plus, elles sont toutes deux très tardives et reflètent probablement la mode de l'atticisme qui se répand à l'époque byzantine.

[35] Blass-Debrunner-Funk, § 101.

[36] H.S.J. Thackeray, *A Grammar of the Old Testament in Greek according to the Septuagint*, I, Cambridge, 1909, p. 212 sq.

[37] Attribué aussi à Asclépiadès.

[38] Mayser, I/2, p. 83 ; Gignac, II, p. 331 et 345 ; Mandilaras, § 280.

[39] Cf. A. Thumb, *Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus*, Strasbourg, 1901, p. 198-199.

[40] Mayser, I/2, p. 84-85 ; Gignac, II, p. 354-355 ; Mandilaras, § 448-449.

– [6] **ἀλέκτωρ** au lieu d'ἀλεκτρυών. *Scholia in Ar.* Nubes, v. 4 d : ἀλεκτρυὼν ἀττικόν, ἀλέκτωρ παρὰ ᾽Αλεξανδρεῦσιν « ἀλεκτρυών en attique, ἀλέκτωρ chez les Alexandrins. » La forme ἀλέκτωρ, à l'origine équivalent poétique d'ἀλεκτρυών (Pindare, *Ol.* XII 14; Eschyle, *Ag.* 1671; *Eum.* 861), n'entre – si on excepte les prosateurs ioniens (Hérodote, Hippocrate) – dans la prose qu'à l'époque postclassique : en Égypte, signalons son emploi dans *LXX* (*Pr* 24, 66, à côté de *3 M* 5, 23, qui a ἀλεκτρυών) et surtout dans les papyrus où elle est presque exclusive[41]. On la rencontre aussi chez le poète alexandrin Théocrite (*Idylles*, VII 123)[42].

– [7] **ταός** au lieu de ταῶς. Hérodien (IIe s.), *De prosodia catholica*, *Gr. Gr.* III/1, p. 109, 5-6 : τὸ μέντοι ταός παρ᾽ ᾽Αλεξανδρεῦσιν ἀντὶ τοῦ ταῶς σεσημείωται « on signale la forme ταός chez les Alexandrins à la place de ταῶς. » Autrement dit, les Alexandrins suppriment l'aspiration interne, en même temps qu'ils changent la déclinaison du mot. Le même Hérodien revient ailleurs sur cette différence orthographique, mais de façon plus vague : *Gr. Gr.* III/1, p. 245, 7 (= III/2, p. 629, 25-26, repris par *Et. Mag.* 749, 10-11) : τὸ ταός διὰ τοῦ ος οὐκ ἔστιν σύνηθες παρὰ τοῖς ῾Ελλησιν « la forme ταός avec -ος n'est pas courante chez les Grecs. » On voit en fait se profiler une différenciation entre l'attique et la *koinê*, dont, nous le verrons, le grec alexandrin passe pour un des représentants les plus significatifs : ainsi le grammairien alexandrin Tryphon (Ier s. av. J.-C.) insiste-t-il sur le fait que ce sont les Athéniens qui prononcent ce mot avec une aspiration et une finale longue (*ap.* Athénée, IX 397 e : ταῶς λέγουσιν ᾽Αθηναῖοι τὴν τελευταίαν συλλαβὴν περισπῶντες καὶ δασύνοντες). Par ailleurs, la forme ταός est, semble-t-il, attestée assez anciennement, chez un auteur non alexandrin, l'historien Ménodote de Samos (*c.* 200 av. ?) dans son *Τῶν κατὰ τὴν Σάμον ἐνδόξων ἀναγραφή* (*ap.* Athénée, XIV 655 a = *FGrHist* III B 541, F 2); elle restera néanmoins rare (Pollux, *On.* VI 52, 4 ; Hippolyte, *Refutatio omnium haeresium*, X 14, 1, pour en rester à des auteurs prébyzantins).

– [8] **ἀσκαλωναῖος** au lieu d'ἀσκαλώνιος. Hérodien, Περὶ παρονύμων, *Gr. Gr.* III/2, p. 866, 8-11 (d'après Étienne de Byzance, *Ethnica*, p. 131-132 éd. Meineke) : ᾽Ασκάλων πόλις Συρίας. τὸ ἐθνικὸν ᾽Ασκαλωνίτης καὶ ᾽Ασκαλώνιος (…) καὶ ᾽Ασκαλωνίς θηλυκόν. παρὰ δ᾽ Εὐδόξῳ διὰ τῆς αι ἐν τῷ α΄. καὶ κατὰ τὴν ᾽Αλεξανδρέων συνήθειαν ᾽Ασκαλωναῖα κεράμια « La cité d'Ascalon de Syrie : l'ethnique est *Ascalônitês* et *Ascalônios*, *Ascalônis* au féminin ; chez Eudoxe, dans le premier livre [sc. de sa *Γῆς Περίοδος*, *Fr.* 285 éd. Lasserre], il est en -αι-. Aussi dans la langue courante des Alexandrins : *ascalônaia keramia* [« amphores d'Ascalon »]. » Il semble que la remarque finale porte, non sur l'objet lui-même (qui n'a évidemment rien d'alexandrin), mais sur la désinence de l'adjectif : à Alexandrie, on n'utiliserait

[41] 37 occurrences (allant du Ier s. av. [*P.Tebt.* I 140] au VIIe s. apr. J.-C. [*P.Coll. Youtie* II 95, 9] contre une seule de la forme attique (*P.Oxy.* IX 1207, 8 [175/176]).

[42] Ce terme est d'interprétation ambiguë : Mayser I/1, p. 8, considère cette forme comme un dorisme d'après Blass-Debrunner-Funk, § 2 (ce qui permettrait d'y voir une trace du « dorien ptolémaïque » dont parle C.J. Ruijgh et qu'illustre fort bien Théocrite; cf. ci-dessous, n. 49-50). Mais E. Fraenkel, *Geschichte der griechischen Nomina agentis auf* -τήρ, -τωρ, -της (-τ-), Strasbourg, 1910, I, p. 154-156, y voit aussi une forme ionienne, ce que les attestations hérodotéennes et hippocratiques confirment. La coloration dialectale du mot n'était peut-être plus très affirmée à l'époque alexandrine.

pas ἀσκαλώνιος, mais ἀσκαλωναῖος. Cette forme n'étant pas attestée ailleurs [43], il est difficile de se prononcer sur la véracité de cette assertion. On remarquera néanmoins que le nom de l'amphore d'Ascalon, très souvent utilisée en Égypte, est systématiquement orthographié dans la documentation papyrologique ἀσκαλώνιον (avec divers phonétismes) [44].

On le voit, aucune de ces formes (à l'exception, peut-être, de la dernière) n'est spécifiquement alexandrine. Si elles ont été qualifiées de telles par les grammairiens, c'est à époque ancienne, parce qu'elles se rencontraient chez des auteurs alexandrins (Lycophron, Théocrite) ou dans la *LXX*, élaborée à Alexandrie. Éclairant est à cet égard le témoignage de Manuel Moschopoulos (XIII^{e}/XIV^{e} s.) [45], puisant sans aucun doute à une source plus ancienne : τὸ καθά οἱ Ἀττικοὶ χρῶνται, τὸ δὲ καθώς οὐδέποτε, ἀλλ' ἡ τῶν Ἀλεξανδρέων διάλεκτος, καθ' ἣν ἡ θεία γραφὴ γέγραπται [59] « Les Attiques emploient καθά, jamais καθώς contrairement au dialecte des Alexandrins dans lequel sont rédigées les saintes Écritures » (effectivement on relève 283 occurrences de καθώς dans la *LXX*). Aussi faut-il soupçonner que ces remarques sur les alexandrinismes visent surtout la *LXX*. Mais comme celle-ci est un des plus marquants témoignages littéraires de la *koinê* hellénistique, dont les tendances se retrouvent dans le grec d'Égypte mais aussi dans d'autres régions, ces prétendus alexandrinismes sont tout bonnement des traits de la *koinê*. En conséquence, c'est cette dernière que recouvre la notion de dialecte alexandrin telle que devait en traiter Démétrios Ixiôn ou Eirênaios [46]. Dans la mesure où Alexandrie a joué un rôle prééminent dans l'hellénisme postclassique, qu'elle a favorisé dans ses murs le développement d'œuvres littéraires contenant pour la première fois des formes déjà bien implantées dans l'usage de la *koinê* (Lycophron, Théocrite, Posidippe, mais surtout la *LXX*), et qu'elle a pu être considérée comme une vitrine du grec d'Égypte en même temps que propagatrice de ce nouveau grec, on comprend que le label « alexandrinisme » ait été employé par les grammairiens anciens, souvent enfermés dans la querelle atticisme/antiatticisme, pour des formes qui ont été vite banales dans tout le domaine hellénophone [47]. En bref, il est normal que nous soyons dans l'impossibilité

[43] *LBG* enregistre une forme ἀσκαλώνεον « ein Hohlmass » (D. Simon [éd.], *Fontes minores* III 5, 65, XII^{e} s.). On pourrait y voir un phonétisme pour ἀσκαλωναῖον, mais il est plus vraisemblable de l'interpréter comme une forme d'ἀσκαλώνιον avec aperture de l'*iota*, phénomène fréquent à l'époque tardive (cf. K. Dieterich, *Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Sprache*, Leipzig, 1898, p. 11-15).

[44] Cf. le relevé de N. Kruit, K.A. Worp, « Geographical Jar Names : Towards a Multi-Disciplinary Approach », *APF* 46, 2000, p. 99-101, avec la bibliographie afférente concernant ce type d'amphore importé de Palestine. Mais on notera que les attestations papyrologiques de cette amphore vont du IV^{e} s. au VII^{e} s., soit bien après Hérodien (II^{e} s.).

[45] *Συλλογὴ Ἀττικῶν ὀνομάτων* (éd. F. Asulanus, *Dictionarium graecum*, Venise, 1524).

[46] Sur ce dernier auteur, cf. S. Fornaro, *Der Neue Pauly* III 1997, *s. n.* Eirenaios 1, col. 919 : « In den mageren er[haltenen] Fragmenten […] erscheint E[irenaios] als Vertreter der These, dass der alexandrinische Dialekt zur griech[ischen] Allgemeinsprache (κοινὴ διάλεκτος) erhoben werden solle. »

[47] Cf. R. Reitzenstein, *Geschichte der griechischen Etymologica*, Leipzig, 1897, p. 383, qui, au sujet de l'œuvre d'Eirênaios, parle de « den oft angegriffenen Dialekt der Alexandriner (wohl als Vertreter der κοινή) » ; A. Thumb, *o. c.* (n. 39), p. 171 : « Die Erscheinung, dass alexandrinischen Grammatiker über den Dialekt ihrer Heimat zu handeln glaubten, obwohl ihre Angaben gar nicht in enger Beschränkung gelten, erklärt sich einfach : sie erkannten zwar den Unterschied der ihnen geläufigen Umgangssprache und der von ihnen studierten literarischen Dialekte, machten sich aber keine Gedanken darüber, dass die alexandrinische Volkssprache nur ein Glied einer grossen Sprachentwicklung sei, und kamen daher nicht zu einem deutlichen Bewusstsein dessen, wodurch sich die alexandrinische Mundart von der sonstigen κοινή

d'appréhender une morphologie spécifique au grec d'Alexandrie, ce qui laisse planer de sérieux doutes sur l'existence d'un parler alexandrin au sens propre (ensemble de faits particuliers phonologiques, morphologiques et syntaxiques formant un système cohérent et qui soit différent de la *koinê*) comme le terme de διάλεκτος le laissait attendre [48]. Il faut bien sûr mettre à part ce que C.J. Ruijgh a appelé le « dialecte cyrénien d'Alexandrie » et dont témoigne l'*Idylle* XV de Théocrite [49] : il s'agit là d'une « forme du dialecte cyrénien qui, à l'époque des premiers Ptolémées, doit avoir été employée à Alexandrie et en Égypte par des familles d'origine cyrénienne qui s'y étaient établies [50] » ; son emploi se circonscrit à des milieux émigrés très limités et ne semble pas avoir joué un rôle important ni durable dans le grec alexandrin [51]. Nous sommes à une époque

unterschied. » Ainsi s'expliquent les jugements divergents sur la nature de certaines désinences verbales comme celles en -οσαν ou -αν (considérées tantôt comme alexandrines, tantôt comme béotiennes ou eubéennes). Comme le dit fort bien S.G. Kapsomenos, « Das Griechische in Ägypten », *Septième congrès international de papyrologie*, *MusHelv* 10, 1953, p. 260, après avoir cité Thumb : « Ich möchte einen Schritt weiter gehen und aus dem, was wir darüber wissen, vielmehr erschliessen, dass der Terminus " alexandrinischer Dialekt " bei den antiken Grammatikern das hellenistische Griechisch überhaupt bezeichnet und mit unserem Terminus " Koine " völlig übereinstimmt. Die Bezeichnung ist ja auch treffend, da Alexandreia das Hauptzentrum des Hellenismus und als solches auch das Symbol der Zeit war. Wir sprechen auch von " alexandrinischer Literatur " und von " alexandrinischem Zeitalter " im selben Sinne. » On n'a peut-être pas assez insisté sur l'importance qu'ont dû avoir, dans la formation de ce concept de « dialecte alexandrin », la *LXX* (avec ses « déviances » linguistiques si sensibles) et certains particularismes de la langue courante que leur emploi dans la poésie alexandrine venait « canoniser » (cf. Schwyzer, I, p. 126, un peu trop rapide sur le lien entre « alexandrinisches Griechisch » et la *LXX*).

[48] Mais il faut dire que ce dernier n'a pas toujours eu pour les grammairiens le sens aussi contraignant que nous lui connaissons. Cf. C. Consani, *ΔΙΑΛΕΚΤΟΣ. Contributo alla storia del concetto di «dialetto»,* Pise, 1991, (qui n'aborde cependant pas la question du « dialecte alexandrin », ne citant ni Démétrios ni Eirênaios), résumant quelques-unes de ses conclusions dans « La koiné et les dialectes grecs dans la documentation linguistique et la réflexion métalinguistique des premiers siècles de notre ère » dans C. Brixhe (éd.), *La Koiné grecque antique : I. Une langue introuvable ?*, Nancy, 1993, p. 23-39 (en particulier p. 35-36, où il montre que, principalement chez les grammairiens de l'Antiquité tardive, « la norme dialectale commence à être traitée comme un élément identifiable seulement de façon négative et comme un écart par rapport à la norme supérieure, cette attitude étant résumée et cristallisée dans la définition canonique par la suite " διάλεκτος δέ ἐστι γλώττης ἰδίωμα " »). Voir aussi A. Mopurgo Davies, « The Greek Notion of Dialect », *Verbum* 10, 1987, p. 7-28 (référence aimablement communiquée par Laurent Dubois), intéressant surtout pour l'émergence de la notion de dialecte à l'époque préhellénistique.

[49] C.J. Ruijgh, « Le Dorien de Théocrite : dialecte cyrénien d'Alexandrie et d'Égypte », *Mnemosyne* 37, 1984, p. 56-88 (= *Id.*, *Scripta minora ad linguam graecam pertinentia*, II, Amsterdam, 1996, p. 405-437).

[50] C.J. Ruijgh, *l. c.*, p. 61 (*Scripta minora*, p. 410). Cet auteur parle plus loin de « cyrénien ptolémaïque » ou de « dorien ptolémaïque » au sujet de ce cyrénéen d'Alexandrie et d'Égypte. Il ajoute que Théocrite l'a choisi pour ses mimes parce que « pour son public, l'élite culturelle d'Alexandrie, [il] était le dialecte populaire le plus facile à reconnaître, se distinguant nettement de la langue standard, c'est-à-dire de la norme de la κοινή attique » (p. 63 = *Scripta minora*, p. 412).

[51] C.J. Ruijgh, *l. c.*, p. 61 (*Scripta minora*, p. 410), remarque néanmoins que « la traduction grecque de la Bible des Juifs, faite à Alexandrie, présente déjà le mot βουνός 'colline, montagne', qui, d'après Hérodote (4, 199, 1), est un mot cyrénien (emprunté à une langue indigène ?), tandis que d'après Philémon (fr. 69 et 142 K) βουνός était un barbarisme incompréhensible pour les Athéniens contemporains. L'on sait que la traduction du Pentateuque date du III^e^ s. av. J.-C. De même que βουνός, les formes doriennes λᾱός et νᾱός, également attestées dans les Septante, ont pu pénétrer dans la κοινή par la voie du dorien parlé à Alexandrie. L'on sait que les trois mots survivent en grec moderne ». Voir Mayser, I/1, p. 8-9, donnant des attestations aussi papyrologiques de βουνός et λαός, ainsi que d'autres dorismes. Cf. aussi peut-être le cas de [6] ἀλέκτωρ (notamment, n. 42) et de [18] βατάνιον.

où Alexandrie était une cité nouvelle, récemment colonisée par des Grecs important avec eux certains traits de leur dialecte d'origine, qui ne peuvent en aucun cas être considérés comme alexandrins : quoique pouvant laisser des traces sporadiques, ils disparurent assez vite en se dissolvant dans la *koinê*[52].

III. LEXIQUE

C'est dans le domaine lexical qu'on a quelques chances de dénicher de véritables idiotismes alexandrins[53]. Les notations chez les auteurs antiques sont nombreuses dans ce domaine : si l'on passe sur les mots qui sont des emplois propres à la *koinê*[54], on se retrouve devant une matière assez diverse, contenant des hapax, des mots rares, mais aussi des mots connus pris dans une acception nouvelle ou correspondant à une réalité spécifiquement alexandrine. Il faut commencer par faire une différence entre le signifiant et le signifié. Les mots relevés comme alexandrins peuvent avoir été conditionnés par une réalité proprement alexandrine (qu'il s'agisse de mots nouveaux créés pour l'occasion ou de mots connus du grec appliqués à des *realia* nouveaux); ils peuvent aussi s'appliquer à un signifié qui n'a rien de spécifiquement alexandrin, révélateurs qu'ils sont alors d'un parler idiomatique. Ce sont les mots de cette dernière catégorie (lexèmes nouveaux ou déjà attestés ailleurs, mais détournés de leur sens habituel) qui seraient les plus révélateurs de ce qu'on pourrait appeler un grec alexandrin. Ainsi, pour prendre deux exemples concrets empruntés à ma région d'origine (le bordelais) et appartenant au même registre lexical, celui de la pâtisserie : il existe le mot « cannelé » qui désigne un gâteau spécifiquement bordelais ; le mot a été créé pour désigner une chose nouvelle. Peut-on parler vraiment d'idiotisme, d'autant que le mot est employé partout où la pâtisserie qu'il désigne s'est répandue ? En revanche, les habitants du Sud-Ouest appellent le pain au chocolat « chocolatine » ; le signifié n'a rien de local, le mot si, et l'on peut à juste titre parler d'idiotisme de langue. C'est cette dernière catégorie qui est la plus significative pour notre propos, mais la première, en soulignant certains traits de la vie alexandrine, n'en est pas moins intéressante pour l'histoire de cette cité. Entre ces deux catégories se décline toute une typologie plus complexe et par là même difficile à manier, et je propose de présenter la matière de la manière suivante :

1- mot nouveau désignant une réalité alexandrine (NR) ;

2- mot nouveau désignant une réalité qui n'est pas forcément alexandrine (NR̸) ;

[52] Cf. Mayser, I/1, p. 4-25 (dorismes, éolismes, ionismes). Cf. ci-dessus, n. 4, la citation de H.B. Swete, peut-être un peu excessive et valant surtout pour la haute époque ptolémaïque (je note d'ailleurs que ce passage a disparu de la 2e éd. [1914] de l'ouvrage de Swete). Les formes eubéennes en [4] -οσαν pourraient être aussi interprétées comme des restes dialectaux importés.– Il faut mettre à part les idiotismes du grec des Juifs d'Alexandrie (cf. un exemple, ci-dessous, p. 68).

[53] Ce qu'on pourrait appeler des « topolectes » alexandrins pour suivre la terminologie moderne utilisée en socio-linguistique (cf. C. Bavoux dans M.-L. Moreau [éd.], *Sociolinguistique, concepts de base*, Sprimont, 1997, p. 283).

[54] Cf. p. 10-11 les exemples de [57] ἐξαλλάσσω et [60] χειμάζω ἐμαυτόν. J'ai conservé dans la liste qui suit ce type de mots pour autant qu'ils peuvent témoigner d'un usage alexandrin plus intense qu'ailleurs. Je les ai marqués du sigle K.

3- mot connu désignant une réalité qui n'est pas forcément alexandrine (CR) ; il peut s'agir alors d'un terme connaissant un usage jugé plus caractéristique d'Alexandrie que d'une autre cité[55] ;

4- mot connu pris dans un sens nouveau correspondant à une réalité propre à la cité (CSR) ;

5- mot connu pris dans un sens nouveau correspondant à une réalité non alexandrine (CSR).

Le manque d'informations entourant certains vocables et nos lacunes dans le vocabulaire de la langue courante, entre autres, ne permettent pas de faire toujours aisément la différence entre ces diverses catégories. La notion même de « réalité alexandrine » est souvent difficile à cerner dans la mesure où elle peut facilement se confondre avec celle de « réalité égyptienne »[56].

Pour plus de commodité, j'ai donc décidé d'adopter un classement thématique, en essayant de faire suivre chaque entrée des sigles correspondant aux catégories définies plus haut[57].

a. Alimentation

C'est une des catégories les plus fournies.

– [9] **ἐφθοπώλιον** « boutique de viandes cuites » (CR, K?). Athénée, III 94 c : περιηνέχθησαν πίνακες ἔχοντες τῶν ἐξ ὕδατος κρεῶν πολλά, πόδας καὶ κεφαλὰς καὶ ὠτία καὶ σιαγόνας, ἔτι δὲ καὶ χορδὰς καὶ κοιλίας καὶ γλώσσας, ὥσπερ ἔθος ἐστὶν ἐν τοῖς κατὰ τὴν Ἀλεξάνδρειαν λεγομένοις ἐφθοπωλίοις « les plats circulèrent contenant de nombreuses sortes de viandes bouillies, des pieds, têtes, oreilles, joues, ainsi que boyaux, tripes et langues, comme il est de coutume dans ce qu'on appelle à Alexandrie les *hephtopôlia* .» Le mot n'est autrement attesté que chez le comique Posidippe (cité par Athénée juste après), poète du IIIe s. av. J.-C. que rien ne semble rattacher à Alexandrie (*Fr.* 22 éd. Kassel-Austin, *PCG* VII, p. 572)[58]. On trouve néanmoins dans un papyrus le nom de métier ἐφθιοπώλης (*PUG* II 71, 3 [Arsinoïte ?, VIe s.] : ἐφθιοπώλο̣[υ)[59].

– [10] **παγκαρπία**, sorte de pâtisserie (H, NR). Athénée, XIV, 648 b : Ἁρποκρατίων δὲ ὁ Μενδήσιος ἐν τῷ περὶ Πλακούντων τὴν παρ' Ἀλεξανδρεῦσι καλουμένην παγκαρπίαν …. καλεῖ « Harpocration de Mendès[60] parle dans son *Des pâtisseries* de ce que les Alexandrins

[55] Cf. ci-dessus, p. 11-12 au sujet d'ἄωρος ou de ἑλικτοὶ στέφανοι.

[56] Cf. ci-dessous, p. 64.

[57] Je désigne les hapax par H.

[58] Cf. *PCG* VII, p. 561-562 (*testimonia*); *RE* XXII/1 1953, col. 426, *s. n.* Poseidippos 1 (A. Körte) et *Der Kleine Pauly* IV 1972, *s. n.* Poseidippos 1 (W. Kraus).

[59] Le LSJ *Revised Supplement* lemmatise bizarrement le terme du *PUG* (malgré l'éditeur) sous la forme ἐφθιοπώλας (déjà critiqué par J. Diethart, M.R.M. Hasitzka, « Lexikographisches. Weitere Berichtigungen, Ergänzungen und Vorschläge zur Wörterbüchern der griechischen, lateinischen und koptischen Sprachen », *JJP* 32, 2002, p. 14). Le mot est pris en compte sous sa bonne forme par L. Casarico, « Repertorio di nomi di mestieri. I sostantivi in -πώλης e -πράτης », *StudPap* 22, 1983, p. 28.

[60] Médecin originaire de Mendès dans le Delta égyptien (cf. ci-dessous, n. 62) datable du Ier s. (cf. *RE* VII 1912, *s. n.* Harpokration 8, col. 2416 [Gossen]).

appellent *pankarpia.* » Le mot peut être considéré comme un hapax (à ne pas confondre avec παγκαρπία, qui n'est qu'une forme de παγκάρπεια « offrande de toutes sortes de fruits »). L'étymologie laisse fortement suggérer qu'il s'agit d'une pâtisserie contenant des fruits (καρποί), une sorte de *fruitcake*.

C'est dans le domaine des poissons et des salaisons de poissons que l'on trouve le plus de mots :

– [11] **βουρίδιον/βωρίδιον** « conserve de mulet » (NR). Alexandre de Tralles (VI^e s.), *De febribus*, 7 (I, p. 419 éd. Puschmann), dans un chapitre sur les salaisons, parle de τὰ ᾽Αλεξανδρέων βουρίδια « les *bouridia* des Alexandrins ». Ce mot ne se rencontre ailleurs dans les sources littéraires que chez le médecin Xénocrate d'Aphrodisias (I^er s. apr. J.-C.), *De acqu.* 78 (I, p. 133, 22 éd. Ideler), repris par Oribase, *Coll. méd.* II 58, 152 (éd. Raeder, *CMG* VI/1/1, p. 57, 8-12), qui le cite, avec une orthographe légèrement différente (confirmée par les papyrus), dans un chapitre où il n'est question que de poissons égyptiens : καὶ ἄλλα δέ τινα ἐλάχιστα γίνεται ταρίχια ὠμόφαγα, οὐ σπουδαῖα μέν, ἰδίαν δέ τινα κνῖσαν ἐπάγοντα, ἅπερ μετὰ λαχάνων δριμέων ἐσθίονται, ὧν πρὸς τὸ ἐντελὲς τῆς πραγματείας χρὴ μνησθῆναι· καλεῖται δ᾽ ἃ μὲν κορακίδια, ἃ δὲ βωρίδια, ἃ δὲ κολίδια, ἃ δὲ τυφλινίδια, ἃ δ᾽ ἀβραμίδια (…). Le mot se retrouve sinon dans deux papyrus : *P.Oxy.* XXXIV 2728, 33 (III^e/IV^e s.), σάμβαθον βωριδίων ; *P.Coll. Youtie* II 84, 7 (Oxyrhynchos, IV^e s.), βωρειδείων κερά(μια). Le terme dérive de βωρεύς (Xénocrate, *De acqu.* 76 *ap.* Oribase, *Coll. méd.* II 58, 149), emprunt du grec d'Égypte à l'égyptien *br* « mulet (*Mugil Cephalus*) » [61].

– [12] **μενδήσιος** « poisson de Mendès » [62], variété de mulet (NR). Athénée, III, 118 f : μήποτ᾽ οὔτις ἐν τούτοις, ὦ οὗτος, τοὺς παρ᾽ ὑμῖν τοῖς ᾽Αλεξανδρεῦσι κατέλεξε Μενδησίους, ὧν οὐδ᾽ ἂν μαινόμενος κύων γεύσαιτο ἄν ποτε, ἢ τῶν καλῶν σου ἡμινήρων ἢ τῶν ταριχηρῶν σιλούρων « Personne, mon cher, n'a énuméré, sur ce chapitre [celui des salaisons], les *mendêsioi* de chez vous, les Alexandrins, (auxquels pas même un chien enragé ne voudrait goûter !) ou tes beaux *hêminêroi* ou les silures en saumure. » Le *mendêsios* est aussi catalogué par Xénocrate, *De acqu.* 76 (*ap.* Oribase, *Coll. méd.* II 58, 149-151, éd. Raeder, *CMG* VI/1/1, p. 56, 29-57, 8) parmi les poissons en saumure : τῆς δὲ μέσης ὕλης ἐκ μὲν τοῦ κεστρέως ταριχεύονται οἱ μὲν κατὰ ῥάχιν ἀνατμηθέντες καλούμενοι Μενδήσιοι, οἱ δ᾽ ὑγιεῖς ἁλυκάτοι, οἱ δ᾽ ἐν κεράμοις ταριχευόμενοι βωρεῖς, οἳ καὶ ὠμοὶ ἐσθίονται, ἀποδαρέντος τοῦ δέρματος καὶ κατατιλθέντος. εἰσὶ δὲ τῶν κεστρέων καὶ ⟨οἱ⟩ ἀκρόπαστοι καλούμενοι ἡδεῖς· καὶ ὀπτοὶ ἐσθίονται, καθάπερ καὶ οἱ ἁλυκάτοι τε καὶ Μενδήσιοι. 77 καὶ τῶν κορακίνων δ᾽ οἱ ταριχευόμενοι καλοῦνται ἡμίνηροι, καὶ αὐτοὶ ὀπτανοὶ ἐσθιόμενοι ὀπώρας τινὸς δίκην φέρουσιν, οὐκ ἀεὶ ὄντες, ἀλλὰ πρὸς τὸν χειμῶνα γινόμενοι. On notera que le *mendêsios* y est mentionné en même temps que

[61] Cf. J.-L. Fournet, *l. c.* (n. 3), p. 58.

[62] Il s'agit bien évidemment de la cité du Delta nord-oriental, à env. 150 km d'Alexandrie, qui a donné son nom à une des embouchures du Nil (cf., par exemple, Strabon, XVII 1, 18, 20) et proche des lacs du nord-ouest du Delta (cf. A. Calderini, *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell'Egitto greco-romano*, III, Milan, 1980, *s. n.* Μένδης 1). Cette cité était connue pour ses salines et ses salaisons : Étienne de Byzance, *Ethnika*, p. 603, 15-16 éd. Meineke : Ταριχέαι πόλεις πολλαί, αἱ μὲν Μενδήσιαι, αἱ δὲ Σηνικαί, αἱ δὲ Κανωβικαί. οἱ πολῖται ταριχευταί.

le *bôreus* [cf. **11**] et l'*hêminêros* [**13**]. Athénée cite quelques lignes plus loin (III 119 a) un passage du comique Sopatros de Paphos (IV^e/III^e s.) où il est question du *mendêsios* (*Fr.* 22 éd. Kassel-Austin, *PCG* I, p. 286) ; notons que ce poète a passé une partie de son existence à Alexandrie [63]. Le mot, dans ce sens particulier, est inconnu des papyrus.

– [**13**] **ἡμίνηρος**, poisson du Nil en saumure (litt. « demi-frais », c'est-à-dire « à moitié salé ») (NR ou NR). Voir la citation d'Athénée, III 118 f sous [**12**] : il n'y est pas dit alexandrin, mais est associé au *mendêsios* présenté comme une spécialité alexandrine. En revanche, Athénée, III 121 b : ὁ δὲ ποτάμιος κορακῖνος, ὃν πέλτην τινὲς καλοῦσιν, ὁ ἀπὸ τοῦ Νείλου, ὃν οἱ κατὰ τὴν Ἀλεξάνδρειαν ἰδίως ἡμίνηρον ὀνομάζουσιν « le *korakinos* de fleuve, que certains appellent *peltês*, poisson du Nil, auquel les Alexandrins donnent le nom particulier d'*hêminêros.* » Comme on l'a vu plus haut (cf. [**12**] μενδήσιος), ce poisson est aussi répertorié par Xénocrate, *De acqu.* 77, dans les salaisons de poissons d'Égypte. Dans ses deux autres occurrences livrées par les sources littéraires, le mot est pris dans son sens adjectival propre [64]. C'est aussi le cas de la seule attestation papyrologique de ce mot, *P.Mich.* VIII 496, 18 (Karanis, II^e s.) : Κόμισσαι (…) μαιώτας καλοὺς τρεῖς ἡμινήρους (dans la mesure où μαιώτης désigne un poisson du Nil, ἡμινήρους est un adjectif déterminant ce substantif). L'emploi de cet adjectif pour désigner une espèce de poisson semble donc bien une spécificité d'Alexandrie (ou de sa région).

– [**14**] **πλάταξ**, poisson du Nil (H, NR). Athénée,VII 309 a : οἱ δὲ Νειλῶται κορακῖνοι (…) καλοῦσι δ' αὐτοὺς οἱ Ἀλεξανδρεῖς πλάτακας « les *korakinoi* nilotiques (…), les Alexandrins les appellent *platakes.* » Mot inconnu par ailleurs si ce n'est sous la forme diminutive πλατάκιον attestée dans un seul papyrus, le *P.Oxy.* IX 920, 3 ; 7 ; 10 (II^e/III^e s.).

– [**15**] **σκυταλίς**, sorte de crevette (CSR ou CSR). *Et. Mag.* 720, 45 : σκυταλίδες (…) Παρὰ Ἀλεξανδρεῦσί τε εἶδος καρίδων « *scytalis* : (…) chez les Alexandrins une sorte de crevette. » Cette explication se retrouve dans l'*Et. Gud.*, π 505, 41-42 et, sans l'allusion aux Alexandrins, chez Hésychius, σ 1194. Le mot, qui désigne normalement un bâton et divers instruments de forme similaire, n'est pas autrement connu dans ce sens. Le développement de ce sens nouveau est peut-être motivé par la nécessité de désigner une espèce de crevette propre à la côte alexandrine.

– [**16**] **κυβιοσάκτης** « marchand de thon salé » [65] (H, NR). Ce nom d'agent est connu uniquement en grec comme un surnom que, d'après Strabon, XVII 1, 11, les Alexandrins auraient donné à un certain Séleucos, probablement fils illégitime d'un prince syrien (cf. Dion Cassius,

[63] « One of the very few Cypriotes who figures in the intellectual life of Alexandria » (P.M. Fraser, *o. c.* [n. 5], I, p. 620, qui signale, II, p. 875, n. 16, d'autres références à Alexandrie dans les fragments de ce poète : outre celui qui traite du *mendêsios*, *Fr.* 7, où il est question d'un jeu en vigueur chez les jeunes Alexandrins et *Fr.* 24 concernant la [**19**] βαύκαλις).

[64] Sopatros de Paphos (*ap.* Athénée III 119 a = *Fr.* 11 éd. Kassel-Austin, *PCG* I, p. 281) : ἐδέξατ' ἀντακαῖον, ὃν τρέφει μέγας| Ἴστρος Σκύθαισιν ἡμίνηρον ἡδονήν; *Et. Mag.* 430, 53-54 : ἡμίνηρον καὶ ἡμίεφθον κρέας.

[65] Cf. A.C. Andrews, « The 'Sardinian Fish' of the Greeks and the Romans », *AJPh* 70, 1949, p. 172 : « The κύβιον which he [Xénocrate] mentions is, strictly speaking, a

XXXIX 57) : (οἱ Ἀλεξανδρεῖς) μετεπέμψαντο ἄνδρα ἐκ τῆς Συρίας Κυβιοσάκτην τινά. La coloration alexandrine du mot est confirmée par une occurrence latine : Suétone, *Vespasien* 19, raconte que *Alexandrini Cybiosacten eum [sc. Vespasianum] vocare perseveraverunt, cognomine unius e regibus suis turpissimarum sordium* « Les Alexandrins persistèrent à appeler Vespasien *Cybiosactes*, surnom d'un de leurs empereurs qui avait été de la plus sordide avarice. » Nous reviendrons sur la propension des Alexandrins aux surnoms moqueurs ou injurieux [66].

Cette multiplicité de mots en rapport avec les poissons (même s'ils ne sont pas tous de la région d'Alexandrie) [67], surtout en saumure, nous renvoie à plusieurs réalités bien alexandrines : l'importance du poisson pour une cité à la fois au bord de la mer, d'un lac et pour ainsi dire au débouché d'un fleuve réputé pour ses espèces de poissons ; la proximité des salines (dans le nord-est du Delta) induisant tout un artisanat de la conserve [68] ; enfin, et par voie de conséquence, la place prépondérante des salaisons dans l'alimentation des Alexandrins, bien perçue par le médecin Galien (*Ad Glauconem de methodo medendi*, II 12 [XI, p. 142, 8-10 éd. Kühn] : ἐν Ἀλεξανδρείᾳ παμπόλλη ἡ γένεσις αὐτοῦ διὰ τὴν δίαιτάν ἐστιν· ἀθάραν γὰρ ἐσθίουσι καὶ φακὴν καὶ κοχλίας καὶ ταρίχη πολλά « À Alexandrie, c'est, pour une très grande part, le régime alimentaire qui est la cause [de l'éléphantiasis]. On y mange des bouillies de farine, des lentilles, des coquillages et beaucoup de salaisons » ; *In Hipp. Aphor.* II 20 [XVII B, p. 492, 15-493, 2 éd. Kühn], où Galien considère les salaisons comme faisant partie du « régime alimentaire des Alexandrins » (εἰ γάρ τις ἐν μὲν τῇ νεότητι τῇ τῶν Ἀλεξανδρέων χρῆται διαίτῃ, ταρίχη τε καὶ πράσα ἐσθίων, κτλ.).

b. Conteneurs

– [17] **ἀγγοθήκη** « réceptacle à amphore » [69] (H, NR ou NR). Athénée, V 210 c : ἡ δ' ὑπ' Ἀλεξανδρέων καλουμένη ἀγγοθήκη τρίγωνός ἐστι, κατὰ μέσον κοίλη, δέχεσθαι δυναμένη ἐντιθέμενον κεράμιον « Ce que les Alexandrins appellent *angothêkê* est à trois côtés, vide en son milieu, capable de recevoir une amphore placée dedans. » Hapax en grec, mais le terme

die-shaped piece of preserved fish, possibly of pelamid, *Pelamys sarda* Cuvier and Valenciennes, but more probably of common tunny somewhat less than a year old. Here, as occasionally elsewhere, the term may denote the fish rather than the preserve. »

66 Cf. ci-dessous, p. 51-52.

67 On notera au passage que L.-J. Calvet, *Essais de linguistique. La langue est-elle un invention des linguistes ?*, Paris, 2004, relève dans son étude de l'alexandrin moderne (chap. 9, « Le plurilinguisme alexandrin », p. 196-235) qu'« on peut considérer que c'est par Alexandrie que sont rentrés dans la langue les emprunts désignant les poissons de mer » (p. 227-228). Je remercie J.-Y. Empereur d'avoir attiré mon attention sur cet ouvrage. – Pour l'Antiquité, voir, entre autres, M. Kokoszko, « Bounties of Egyptian Inland Waters. A Few Comments on Fish in Dietetics and Egyptian Cuisine contained in the *Collectiones Medicae* of Oribasius », *Eos* 90, 2003, p. 57-73. – L'importance du poisson à Alexandrie dépasse le seul domaine lexical : la cité est aussi associée à des recettes de sauce de poissons que nous a transmises Apicius, *De re coquinaria*, X 1, 6-8.

68 Cf. ci-dessus, n. 62, le passage d'Étienne de Byzance sur les salines de la cité de Mendès (à 150 km à l'est d'Alexandrie) et sur la spécialisation de ses habitants dans les salaisons.

69 Cf. *Lexicon vasorum graecorum*, I, p. 64-65 (avec bibliographie afférente).– Pour un composé du même type, cf. καννοθήκη sous [21] καννίον.

se retrouve en copte sous la forme ⲁⲛⲕⲱⲑⲉⲕⲏ (*CPR* XII 13, 20 [prov. inc., VII^e/VIII^e s.]) et ⲁⲛⲅⲟⲑⲏⲕⲉ (*O.Crum ST* 118 [Hermopolis?, sans date]). Un papyrus grec nous donne l'unique exemple de la forme avec suffixe -ιον (*P.Ant.* III 204, 4 [Antinoopolis, VI^e/VII^e s.] : ἀκκωθήκια), non répertoriée par les dictionnaires. Le *Lexicon vasorum graecorum* considère que la remarque d'Athénée aurait pour but de signaler ἀγγοθήκη comme un écart alexandrin par rapport au mot plus ancien et de même sens ἐγγυθήκη[70].

– [18] **βατάνιον**, type de plat creux (CR, K), diminutif du plus rare βατάνη, qui, via le latin *patena*, a donné le français *patène*[71]. Antiatticiste, p. 84, 13 éd. Bekker : Βατάνια· τὰς λοπάδας, ὡς Ἀλεξανδρεῖς « *batania* : *lopades,* ainsi disent les Alexandrins. » Mais, selon Hésychius, β 318, le mot serait sicilien (Βατάνια· τὰ λοπάδια. ἡ δὲ λέξις Σικελική). La glose d'Hésychius dérive probablement d'un passage du comique Euboulos (IV^e s. av. J.-C.), cité par Athénée, I 28 c (= *Fr.* 130 éd. Kassel-Austin, *PCG* V, p. 266), où il est question de Σικελικὰ βατάνια (cf. aussi Alexis, *Fr.* 24, 3 éd. Kassel-Austin, *PCG* II, p. 37 dans un contexte sicilien). L'origine sicilienne de ce terme pourrait faire penser à un dorisme passé dans le grec d'Alexandrie[72]. Mais le mot est attesté, sans qu'il soit question de Sicile, par les comiques du IV^e s. Antiphane, *Fr.* 95, 2 éd. Kassel-Austin, *PCG* II, p. 362, Alexis, *Fr.* 178, 9 ; 18 (*PCG* II, p. 122) et encore Euboulos, *Fr.* 37, 2 (*PCG* V, p. 211). Il se retrouve dans la documentation papyrologique dès le III^e s. av. (*P.Cair.Zen.* I 59066, 11; 12; 15 [Philadelphie, III^e s. av.] ; *P.Oxy.* IV 739, 9 [I^er s.] ; *PSI* VII 794, 7 [prov. inconnue, III^e s.?]) et il est attesté par des auteurs égyptiens comme l'alchimiste Zosime de Panopolis (III^e/IV^e s.), éd. Berthelot et Ruelle, *CAAG* II, p. 222, 9 ; 11 ; 12 ; 14 ; 16 ; 17. Le mot était donc en usage en Égypte et il peut avoir connu une certaine mode à Alexandrie, peut-être parce qu'il dénotait un type de récipient propre à cette cité – mais cette explication est loin d'être nécessaire et démontrable. Il est cependant possible que, comme on l'a déjà vu dans d'autres notices de lexicographes, la remarque de l'Antiatticiste se justifie seulement par une attestation (perdue) du mot chez un auteur alexandrin, auquel cas la nature idiomatique de cet usage serait sans véritable fondement[73].

[70] I, p. 65 : « Ateneo, parlando della ἐγγυθήκη (…), individua nell termine ἀ[γγοθήκη] il geosinonimo (in ambito egiziano) di ἐγγυθήκη, forse destinato ad indicare una variante formale del recipiente» (l'auteur de la notice renvoyant à R. Arena, « ΕΓΓΥΘΗΚΗ-ΑΓΓΟΘΗΚΗ », *Acme* 31, 1978, p. 5-9).– Voir *EM* 308, 56 : ἐγγυθήκη· σκεῦός τι· οἱ δὲ ἄγγος χωρητικὸν σκευῶν· ἢ τὴν νῦν ἀγγοθήκην· παρὰ τὸ ἐγγὺς κεῖσθαι. Les papyrus ne donnent qu'une seule attestation d'ἐγγυθήκη (*P.Lond.* II 402 v°, 23 [p. 11], Thébaïde?, II^e s. av. J.-C.).

[71] Cf. *Lexicon vasorum graecorum*, II, p. 46-47 et, pour βατάνη, p. 44-45.

[72] Cf. ci-dessus, n. 51.

[73] L'auteur de la notice du *Lexicon vasorum graecorum*, II, p. 44, n. 4, se demande si l'isolement de la référence à Alexandrie ne tiendrait pas à une corruption du texte de l'Antiatticiste où, à la place d' Ἀλεξανδρεῖς, il faudrait peut-être lire Ἄλεξις, un des plus anciens auteurs à avoir employé le mot.

– [19] **βαύκαλις**[74] « récipient, flacon, gargoulette » (NR ou NR) [75]. La coloration alexandrine de ce mot ne fait guère de doute. Le comique Sopatros (III^{e}/IV^{e} s.), *Fr.* 24 éd. Kassel-Austin, *PCG* I, p. 287, nous livre la première attestation conservée du terme ; or, quoique d'origine paphienne, cet auteur a vécu à Alexandrie[76]. On le rencontre ensuite chez le grammairien alexandrin Hérodien dans un contexte dont on ne peut rien tirer sur l'origine du mot (*Gr. Gr.* III/1, p. 90, 34). Puis c'est Athénée, XI 784 b, qui est le premier à le mettre en rapport avec Alexandrie : Βαύκαλις. ἐν Ἀλεξανδρείᾳ καὶ αὕτη « *baucalis* : ce mot aussi se rencontre à Alexandrie ». Mais c'est un texte de l'historien ecclésiastique Philostorge (IV^{e}/V^{e} s.), *Hist. eccl.* I 4 éd. J. Bidez (*CGS* 21), qui est le plus parlant : Ὅτι Ἀλέξανδρόν τινα πρεσβύτερον Βαύκαλιν ἐπονομαζόμενον, διὰ τὸ σαρκὸς ὑπερτραφοῦς ὄγκον ὑπὸ τῶν μεταφρένων αὐτοῦ σεσωρευμένον ἄγγους ὀστρακίνου ἐκμιμεῖσθαι σχῆμα, ἅπερ οὖν βαυκάλας ἐπιχωρίως Ἀλεξανδρεῖς εἰώθασιν ὀνομάζειν, κτλ. « Un certain Alexandre, prêtre, surnommé Baukalis du fait que l'abondante excroissance de chair amoncelée sous ses épaules ressemblait aux vases en terre cuite que les Alexandrins ont l'habitude d'appeler d'un nom local *baukalai*[77](…). » Voilà encore un témoignage de la manie des surnoms qu'avaient les Alexandrins[78]. Je me

74 Et peut-être aussi la variante βαυκάλη. Mais cf. ci-dessous, n. 77.– Le substantif βαύκαλις se rattache à la déclinaison -ις, gén. -εως malgré le *DGE* qui le lemmatise βαύκαλις, -ιδος (même erreur commise pour [51] ἀνεμόσουρις). Aucune occurrence ne légitime ce paradigme. Au contraire, Hérodien, *Gr. Gr.* III/1, p. 90, 33-34, le classe dans les mots en -ις, gén. -εως et toutes les occurrences connues à l'accusatif, au génitif ou au datif le confirment. L'accent qu'a le mot dans la citation de Sopatros par Athénée, βαυκαλίς – qui pourrait légitimer une déclinaison -ίς, -ίδος –, doit être fautif et il est d'ailleurs corrigé par Kassel-Austin, *PCG* I, p. 287, *Fr.* 24 (cf. apparat critique).

75 Sur les sens et l'histoire de ce mot, cf. *RE* III/1 1897, *s. v.* βαύκαλις, col. 153 (Mau) ; *Lexicon vasorum graecorum*, II, p. 62-66 ; et surtout A. Leroy-Molinghen, « Du ΚΩΘΩΝ au ΒΑΥΚΑΛΙΟΝ », *Byzantion* 35, 1965, p. 214-220. Cette dernière accepte pour ce mot une étymologie égyptienne (p. 214 et 217, n. 4), suivant G. Nencioni, « ΒΑΥΚΑΛΙΣ -ΑΛΙΟΝ e ΚΑΥΚΑΛΙΟΝ », *RSO* 19, 1940, p. 98-104 (partant, entre autres, d'une glose mal interprétée du *CGL* ; cf. ci-dessous, n. 88). Cette hypothèse est critiquée par W. Vycichl, *Dictionnaire étymologique de la langue copte*, Leuven, 1983, p. 28. *DELG*, *s. v.* βαυκάλιον, rattache βαυκάλιον (diminutif de βαύκαλις) « vase au col étroit qui gargouille quand on le remplit ou le vide » à βαυκαλᾶν « endormir en berçant et en chantant », considérant comme probable que ce récipient ait été ainsi désigné « soit par simple plaisanterie, soit en raison du bruit fait par le vase quand on le vide (comme le fredon de la nourrice ?) ». Cette étymologie est suivie dans l'éd. *CUF* de Soranos, t. II, Paris, 1990, p. 106, n. 223. Ce ne serait d'ailleurs pas dans l'esprit alexandrin d'emprunter un mot à l'égyptien (cf. ci-après, p. 67).

76 Cf. ci-dessus, n. 63. C'est d'ailleurs pour cela qu'Athénée, XI 784 b, qui parle de la nature alexandrine de ce mot, l'illustre en citant immédiatement Sopatros : Βαύκαλις. ἐν Ἀλεξανδρείᾳ καὶ αὕτη, ὡς Σώπατρος ὁ παρῳδός· [suit la citation].

77 On remarquera au passage que Philostorge est le seul à employer dans ce sens la forme βαυκάλη : s'agit-il de l'unique témoignage de ce mot alexandrin, variante de βαύκαλις, ou le texte est-il corrompu à cet endroit ? Βαυκάλη n'est autrement attesté, excepté une glose suspecte d'Hésychius, β 71 (où βαυκάλας a été corrigé par K. Latte en βαυβυκᾶνας), qu'au sens très différent de « berceau » chez Soranos, *Maladies des femmes*, II 37, 6 ; 40, 4. On serait alors tenté de corriger le texte de Philostorge. Ainsi, H.C. Youtie, *Scriptiunculae*, Amsterdam, 1973, I, p. 521, n. 14, propose de corriger la leçon du manuscrit en βαυκαλίας. Βαυκαλία est cependant un terme rarissime (absent des LSJ, *DGE*, Lampe). Youtie fonde sa proposition sur une occurrence d'Achmet (X^{e} s.), *Oneirocriton*, 196 (mais il s'agit d'une variante [lemmatisée par le *LBG*] rejetée par le dernier éditeur, F. Drexl, Teubner 1925, p. 153, 1, au profit de βαυκαλίου donné par L) et une attestation papyrologique, *SB* VI 9127, 2 (prov. inconnue, II^{e} s.), qui n'est ni plus ni moins qu'une correction du même Youtie (la première édition du papyrus [*SB* V 7551 v°, 2] donne]. καλιαν, restitué par Youtie en ποιῶν βα]υκαλίαν)! S'il faut corriger le texte de Philostorge, je préférerais lire βαυκάλεις (avec confusion de la ligature ει et α).

78 Cf. ci-dessous, p. 51-56.

demande s'il ne faut pas retrouver l'emploi de ce terme, là encore comme surnom, dans une épigramme du poète alexandrin Palladas (IVe s.), *AP* VII 686. Il s'agit d'une pièce faisant partie d'un groupe de poèmes consacrés à un certain Gessios, qui, selon une ingénieuse reconstruction d'Alan Cameron, aurait été un rhéteur chrétien exerçant à Alexandrie et qui aurait été tué dans les combats lors du siège du Sérapéum par les païens [79].

Γέσσιον ὡς ἐνόησεν ὁ Βαύκαλος ἄρτι θανόντα
χωλεύοντα πλέον, τοῖον ἔλεξεν ἔπος·
"Γέσσιε, πῶς, τί παθὼν κατέβης δόμον ῞Αϊδος εἴσω
γυμνός, ἀκήδεστος, σχήματι καινοτάφῳ;"
τὸν δὲ μέγ' ὀχθήσας προσέφη καὶ Γέσσιος εὐθύς·
"Βαύκαλε, τὸ στρῆνος καὶ θάνατον παρέχει."

« Quand Baucalos vit Gessios qui venait de mourir plus boiteux que jamais, il lui tint ce discours: "Gessios, comment, pourquoi es-tu descendu dans la demeure d'Hadès, nu, sans sépulture, dans un nouvel appareil funèbre?" Fort indigné, Gessios lui dit aussitôt: "Baucalos, l'ambition aussi donne la mort" » (trad. *CUF*).

On ne sait rien de ce Baucalos. Ce nom n'est attesté nulle part ailleurs. Étant donné le contexte alexandrin de cette épigramme et sa profonde ironie (bien dans l'esprit de Palladas), je suis enclin à penser qu'il s'agit d'un surnom dérivant du mot βαύκαλις, sous lequel se cache une personnalité alexandrine dont on ne peut déterminer l'identité. J'y vois en tout cas une confirmation de la connotation alexandrine de ce nom de récipient, à tel point qu'il a été donné comme nom à une église de cette cité, ἡ ἐκκλησία τῆς Βαυκάλεως « l'église de la Baucalis », connue dès le IVe s. par Épiphane dans son *Panarion* [80]. Ce nom tient-il à la forme de cette église? C'est ce que pense A. Martin [81]: la *baucalis*, dans la mesure où elle peut désigner au moins à l'origine un vase au col étroit, pourrait avoir donné son nom à une église de plan étroit. Il faut avouer que rien, à ce jour, ne nous permet de rendre compte de ce surnom.

Le mot βαύκαλις a donné naissance au diminutif βαυκάλιον qui s'est répandu partout en Égypte comme en témoignent les papyrus [82]. Dans la littérature chrétienne, il est presque toujours en rapport avec Alexandrie ou l'Égypte: Palladius l'emploie dans la *Vie de Macaire d'Alexandrie* [83]; il est fréquent dans les *Apophthegmata Patrum* mettant en scène des moines égyptiens [84]; Jean Moschos l'emploie aussi en contexte égyptien [85]; quant à Cyrille de Scythopolis [86], il le met dans

[79] « Palladas and the Fate of Gessius », *ByzZeit* 57, 1964, p. 279-292.

[80] 68, 4 (III, p. 144, 5-6 éd. Holl, *GCS*), ἐν Βαυκάλει τῇ ἐκκλησίᾳ οὕτω καλουμένῃ ᾽Αλεξανδρείας; 69, 1 (III, p. 152, 20-21), τῆς ἐκκλησίας τῆς Βαυκάλεως οὕτω καλουμένης; 69, 2 (III, p. 153, 25-26), ἡ τῆς Βαυκάλεως (sc. ἐκκλησία).

[81] *Athanase d'Alexandrie et l'Église d'Égypte au IVe siècle (328-373)* (*Collection de l'École française de Rome* 216), Rome, 1996, p. 147-148.82

[82] Si βαύκαλις n'est attesté que deux fois dans les papyrus (*P.Oxy.* LIX 4002, 7 [IVe/Ve s.]; *SB* XVIII 13353, 7 [Mons Claudianus, Ier/IIe s.]), la forme diminutive se rencontre jusqu'à ce jour 38 fois.

[83] *Histoire Lausiaque*, XVIII 8; 9.

[84] Pour en rester à la collection alphabétique: *PG* LXV, col. 169 D, 52; 172 A, 3; 177 A, 6; 205 C, 32; 40-41; 224 C, 37; 276 C, 44; 360 B, 24; 368 A, 3.

[85] *Pré spirituel*, *PG* LXXXVII/3, col. 2865 B, 35.

[86] *Vie de s. Euthyme*, p. 31, 4; 7 éd. Schwartz, *TU* 49.

la bouche d'un vieillard égyptien. Enfin, on le retrouve chez Olympiodore, philosophe alexandrin [87]. Parti d'Alexandrie, répandu en Égypte, βαύκαλις/βαυκάλιον connut une remarquable expansion jusqu'à passer en latin [88], d'où dérive notre mot *bocal*.

– [20] **βῆσσα**, sorte de coupe (NR ou CSR/CSR) [89]. Athénée, *Épitomè*, XI 784 b : ΒΗΣΣΑ ποτήριον παρ' Ἀλεξανδρεῦσι πλατύτερον ἐκ τῶν κάτω μερῶν, ἐστενωμένον ἄνωθεν « *Bêssa* : coupe chez les Alexandrins, large dans sa partie inférieure, étroite en haut » (explication reprise chez Eusthate, *Comm. Od.*, I, p. 41, 7-8, où le mot est orthographié βῆσα). Ce serait un emploi métaphorique du mot homérique βῆσσα « gorge, val boisé » (Chantraine, *DELG*, *s. v.*). Cela paraît néanmoins curieux dans la mesure où il s'agit d'un vieux mot exclusivement poétique (Homère, Hésiode, Théognis, Pindare, Sophocle) [90], bien éloigné du type de registre auquel appartient le vocabulaire technique de la poterie. Mais il ne faut pas sous-estimer la capacité du grec technique à avoir recours au vocabulaire poétique par le biais du phénomène de la dérivation métaphorique. Il pourrait aussi s'agir d'un terme non technique, donné par des Alexandrins cultivés à un objet de la vie courante [91]. Le mot, dans son acception céramologique, est en tout cas rarissime : il est absent des papyrus ; il connaît ses premières attestations dans un traité alchimique transmis sous

[87] *In Aristotelis Meteoria commentaria*, p. 93, 6; 175, 24 éd. Stüve, *Commentaria in Aristotelem Graeca* XII/2. La dernière occurrence est intéressante en ce qu'elle donne une idée de la forme de ce récipient, au moins au VI[e] s. : (…) δίκην τῶν ὀξέως περιστρεφομένων βαυκαλίων (καὶ ταῦτα γὰρ ἐν αὐτοῖς ὕδωρ οὐ μεθίησι διὰ τὴν ὀξύτητα τῆς κινήσεως).

[88] On notera que le *CGL* conserve la mémoire de l'origine égyptienne du mot en V 604, 32 (ajout du codex a) : *Gillo uas fictile quod egyptia lingua baucalis dicitur*. Par *egyptia lingua*, il faut évidemment comprendre (malgré Nencioni et Leroy-Molinghen [cf. ci-dessus, n. 75]), non la langue égyptienne, mais le grec d'Égypte. Cette glose dérive peut-être de Cassien, *Inst.* IV 16, 1 : *gillonem fictilem quem illi* (sc. *monachi aegypti*) *baucalem nuncupant casu aliquid fregeret.*

[89] Cf. *Lexicon vasorum graecorum*, II, p. 78-80.

[90] La seule exception est Aristote, *HA* 618 b 24 (qui est d'ailleurs la plus récente attestation de ce mot), mais le substantif est employé dans un court développement sur une variété d'aigle qui se termine par une référence homérique. Je soupçonne Aristote d'avoir employé βῆσσα par clin d'œil ou pour donner une couleur homérique à son passage.

[91] Pour l'usage de termes poétiques pour des réalités de la vie courante, voir ci-dessus, n. 18, le cas d'ἄγυια, mot lui aussi homérique.– Suivant l'avis du *Lexicon vasorum graecorum*, II, p. 79, je pense qu'il faut différencier le βῆσσα d'Athénée du Βησᾶν qui apparaît dans une épigramme d'Hédylos *ap.* Athénée, XI 497 d-e (= IV 1-4 éd. Gow-Page) : Ἡδύλος δ' ἐν Ἐπιγράμμασι περὶ τοῦ κατασκευασθέντος ὑπὸ Κτησιβίου τοῦ μηχανοποιοῦ ῥυτοῦ μνημονεύων φησί· "ζωροπόται, καὶ τοῦτο φιλοζεφύρου κατὰ νηὸν | τὸ ῥυτὸν εὐδίης δεῦτ' ἴδετ' Ἀρσινόης,| ὀρχηστὴν Βησᾶν Αἰγύπτιον· ὃς λιγὺν ἦχον | σαλπίζει κρουνοῦ πρὸς ῥύσιν οἰγομένου,| οὐ πολέμου σύνθημα, διὰ χρυσέου δὲ γέγωνεν | κώδωνος κώμου σύνθεμα καὶ θαλίης,| Νεῖλος ὁκοῖον ἄναξ μύσταις φίλον ἱεραγωγοῖς | εὗρε μέλος θείων πάτριον ἐξ ὑδάτων.| ἀλλ' εἰ Κτησιβίου σοφὸν εὕρεμα τίετε τοῦτο,| δεῦτε, νέοι, νηῷ τῷδε παρ' Ἀρσινόης." Le contexte alexandrin pourrait confirmer ce rapprochement, mais il s'agit, dans l'épigramme, d'un rhyton (forme de vase inverse à celle que définit Athénée) ayant l'aspect du dieu Bès. Aussi, dans ce dernier texte, n'a-t-on pas affaire, malgré Schweighaeuser, *Ad Ath.*, p. 272-273, à un nom de vase, mais au nom de la divinité égyptienne Βησᾶς (c'est ainsi que le comprend Kaibel dans son édition d'Athénée). Faut-il alors continuer, malgré tout, à suspecter un rapport entre ce dernier et le nom du vase tel qu'on le trouve chez Athénée ou Athanase (voir ci-dessous) comme semble le conclure le *Lexicon vasorum graecorum*, II, p. 79 (« tale denominazione per un *nomen vasis* (…) probabilmente aveva qualche rapporto con il nome del dio ») ? J'en doute et la gémination du *sigma* qui est systématique chez les auteurs qui emploient ce mot (Athénée, Athanase, Hésychius – excepté Eustathe, mais le fait qu'il reproduit Athénée invite à y voir une faute) me paraît s'y opposer, le nom du dieu Bès étant toujours orthographié avec un seul *sigma* (cf., par exemple, l'index des *Graffites grecs du Memnonion d'Abydos* de P. Perdrizet et G. Lefebvre, Nancy-Paris-Strasbourg, 1919, *s. v.* Βησᾶς, ou, chez les auteurs, Ammien, XIX 12, 3; Eusèbe, *Hist. eccl.* VI 41, 16; *Souda*, β 266 [proverbe attribué à Plutarque, souvent répété]).

le nom de Moïse (IIe s.), de milieu peut-être alexandrin, en tout cas égyptien [92] ; puis, après Athénée cité à l'instant, on ne le retrouve que chez Athanase d'Alexandrie (où elle désigne la coupe qui recueille le sang du Christ), ce qui milite en faveur d'une origine alexandrine de cet emploi, quoique ces occurrences appartiennent à un traité dont l'attribution à l'évêque n'est pas certaine [93]. Hésychius, λ 1021, le cite comme synonyme de *lécythe*, sans faire allusion à une origine alexandrine (λίκυθον· βῆσσα ἐλαίου) [94]. Comme pour βαύκαλις et en vertu d'une tendance bien connue de la langue postclassique, il en a été tiré la forme βησ(σ)ίον, beaucoup plus répandue dans les sources littéraires (principalement alchimiques) [95] autant que documentaires [96].

– [21] **καννίον** (ou **κάννιον**), sorte de récipient de forme allongée (NR ou NR). Sophrone (VIIe s.), *Miracles de s. Cyr et Jean*, XLIV 6 : (…) κάννια τρία (εἶδος τοῦτο καθέστηκε κύλικος οὕτω παρ' Ἀλεξανδρεῦσι λεγόμενον) « (…) trois *kannia* (ce nom est appliqué par les Alexandrins à une sorte de coupe) ». Ce mot rarissime [97], mis à part dans les lexiques tardifs qui ne précisent pas son contexte d'origine [98], n'est attesté que par trois papyrus grecs et un copte : *SB* XXII 15300, 8 (liste d'instruments de cuisine, Hermopolite, VIe s.), κάννια σὺν ὠτίῳ « *kannia* avec une anse » ; *P.Apoll.* 88, 8 (comptes, Edfou, VIIe s.), ποτηρί(ου) (καὶ) καννίω(ν) « coupe

[92] *CAAG* II, p. 311, 12-14 : ἔμβαλε αὐτὴν εἰς βῆσσαν, καὶ ἔμφραξον τὴν βῆσσαν μετὰ ἅλατος, καὶ δὸς τὴν βῆσσαν εἰς χύτραν καὶ ἂς γένηται τὸ στόμα τῆς χύτρας ὑποκάτωθεν μολύβδου, ἕως ὅτου καλυφθῇ ἡ βῆσσα.

[93] *Narrratio de cruce seu imagine Berytensi*, *PG* XXVIII, col. 801 C, 39 : Καὶ προσενέγκαντες τῇ πλευρᾷ τοῦ Κυρίου βῆσσαν, ἐμπαίζοντες ἔπλησαν τὴν βῆσσαν, ἔνθα ἐξίει τὸ ὕδωρ (et, sous une version parallèle, col. 809 C, 39-41 : προσήνεγκαν τῇ πλευρᾷ τοῦ Κυρίου βῆσσαν κατὰ τὸν τόπον τῆς σφαγῆς τῆς λόγχης, ὅθεν ἐξίει τὸ αἷμα καὶ τὸ ὕδωρ, καὶ ἔπλησαν τὴν βῆσσαν). Cette œuvre est classée dans les *spuria* par la *Clavis Patrum Graecorum* II 2262.

[94] Il y a une autre occurrence du terme chez le même auteur, ξ 200 : ξυστρολήκυθον· κάδη καὶ βησσία ἐλαίου λουτρικά. K. Latte accepte une correction d'Alberti là où le manuscrit donne βισσα, orthographe iotacisante de βῆσσα, que l'on retrouve chez Anastase le Perse, III 10 *bis*, 5 βίσσα (éd. Flusin), ainsi lemmatisé par le *LBG* et Sophocles, qui cite Léontios de Néapolis, *Vie de Syméon* (éd. Festugière, p. 81, 15 : τὴν βίσσαν).

[95] *Pap. Graec. Mag.* I 4, 753 : βησίον καλλαΐνον; II 7, 976 : βησίον ὑελοῦν ; *P.Holm.* 97 (*Alchimistes grecs*, *CUF*, t. 1, p. 134) : βησίον ; Cosmas Hiéromonachus éd. Berthelot, *CAAG* II, p. 443, 13 : βησσίῳ ; *De margaritis*, *ibid.* II, p. 371, 1 : βησσίον ; 8 : βησσίον ; *Narratio de rebus persicis*, p. 25, 12 éd. Bratke, *TU* 19 ; *Schol. Ar.* Achar. 1048 a 1 : βησίῳ ; *Etymologicum Gudianum* (I, p. 78, 22 éd. De Stefani) : [Ἀ]λάβαστρον μύρου· βη⟨σ⟩σίον ἐστὶν ὑελοῦν στρογγυλοειδὲς χωροῦν λ[ίτραν μίαν], ἤγουν ἡμίναν ; Hsch. β 584 : βησίον· ποτήριον (= Ps.-Zonaras, *Lexicon*, p. 387, 10). Tout comme le simple que l'on trouve sous la forme βίσσα (voir note précédente), se rencontre aussi la forme iotacisante βισσίον (cf., par exemple, Léontios de Néapolis, *Vie de Syméon*, éd. Festugière, p. 81, 21 ; 23). Le *Lexicon vasorum graecorum* consacre malgré tout des entrées différentes à βησσίον (II, p. 81-82) et à βι(σ)σίον (II, p. 92), mis en relation avec βίκος/βῖκος.

[96] *P.IFAO* II 6, 8 (prov. inconnue; ép. romaine) : βησία ; *P.Ross.Georg.* II 41, 42 (prov. inconnue, IIe s.) : βησὶν ἰάλου (= ὑάλου) ; *O.Bodl.* II 1756, 14 (Thèbes, IIe s.) : βησία ; *SPP* XX 67, 4 ; 17 (Arsinoïte, IIe /IIIe s.) : βησίον κασσιτερ(ινόν).

[97] J. Diethart, « Fünf lexikographische und realienkundlich wichtige Texte aus byzantinischer Zeit der Wiener Papyrussammlung », *AnalPap* 7, 1995, p. 82, note à la l. 8 (= *SB* XXII 15300), cite, outre Sophrone, la *Vie de Théodore de Sykéôn* (VIIe s.) et les *Actes de Vatopedi* (XIIe s.).

[98] Cf. Hésychius, α 2724 : ἀλάβαστρον· φωκάδιον, ἢ καννίον ; Du Cange, qui cite Glossae Basilic. : καννία, οἱ κόνδυλοι τῶν καλαμῶν, καὶ οἱ σωλῆνες, καὶ ἐκ τούτου πάντα τὰ σωλινοειδῆ ἀγγεῖα ; Graecobarb. : ἀλάβαστρον, φωκάδιον, μυροθήκη, καννίον, καννίν. Ces attestations inciteraient à accentuer paroxyton le κάννια de Sophrone (accent de l'édition N. F. Marcos, qui ne signale pas de variante dans son apparat critique) et à corriger les accents des éditions papyrologiques.

et *kannia* » ; *P.Mon.Apoll.Brux.* 27, 2 (ordre de paiement, Baouît, VIII[e] s.), μέλιτ(ος) κάνν(ιον) « un *kannion* de miel »; P. Cambr. UL 1262 (ordre de paiement, Baouît, sans date, inédit cité par l'éd. du précédent), ⲟⲩⲕⲁⲛⲛⲓⲛ ⲛⲉⲃⲓⲱ « un *kannion* de miel ». La forme de ce contenant est clairement tubulaire, ce que l'explication vague de Sophrone ne laisse pas vraiment entendre : c'est par ce mot qu'Hésychius glose *alabastron*, petit vase de forme étroite et allongée ; les *Glossae Basilic.* le définissent comme un récipient en forme de tuyau (σωλινοειδῆ) [99] ; cela ressort enfin du miracle de Sophrone, qui raconte comment une jeune moniale, ayant avalé trois serpents nichés dans un roseau, est guérie en absorbant le contenu de trois *kannia* – le remède ayant un rapport de forme avec le mal. Il serait tentant de faire dériver le nom de ce récipient de κάννα ou κάννη « roseau » (d'origine sémitique), comme le proposent les *Glossae Basilic*. Ce dernier mot se trouve d'ailleurs attesté comme récipient dans l'*Euchologium Barberinum* [100] et, en latin, chez Venance Fortunat (VI[e] s.), *Vie de s. Radegonde*, 19, 14 (*canna*). La documentation papyrologique livre le composé καννοθήκη connu par un papyrus grec (*SB* XXII 15295, 11 [Arsinoïte (?), VII[e] s.] [101] : καννοθήκη) et par deux papyrus coptes (*P.Lond.* IV 1631 r°, 5 [Aphroditô, VIII[e] s.] : ⲕⲁⲛⲛⲟⲑⲏⲕⲉ; et *P.MoscowCopt.* 10, 1 [Fayoum, sans date] : ⲕⲁⲛⲟⲩⲑⲓⲕⲏ). Ce composé pourrait inciter à voir dans le premier élément, non le substantif en -ιον, mais le simple κάννα ou κάννη. Mais le cas, par exemple, de ποτηροθήκη (*CGL* II 414, 46 ; 502, 66 ; 529, 26 ; *Historia Alexandri Magni*, rec. β, III 28, 60 éd. Bergson ; rec. γ, III 28, 73 éd. Parthe ; rec. byzantina poetica, 5700 éd. Reichmann) à côté de ποτηριοθήκη (Ps.-Zonaras, *Lexicon*, p. 1268, 19) [102], dont le premier élément ne peut être que ποτήριον (ποτήρ est un hapax euripidéen), montre qu'un mot en -ιον peut perdre son *iota* lorsqu'il entre en composition. J. Diethart [103] préfère pour sa part dissocier καννίον de κάννα « roseau », considérant que le premier dérive du latin *canna*, auquel Ernout et Meillet donnaient une origine germanique (cf. all. *Kanne*) [104], et arguant de ce que le mot grec n'apparaît que dans la documentation byzantine. Cette solution me semble moins économique et moins naturelle dans la mesure où ce contenant est présenté par les auteurs comme étant d'une forme allongée qui légitimerait une dérivation de κάννα « roseau ». On notera surtout que les premières occurrences se trouvent dans le grec d'Égypte et que la première attestation littéraire en fait un mot typique d'Alexandrie.

– [22] **στακτόν**, sorte de *zīr* (H, NR). Athénée d'Attale, médecin du I[er] s. apr. J.-C. (cité par Oribase, *Coll. méd.* V 5 = éd. Raeder, *CMG* VI/1/1, p. 121, 9-10) : Διυλίζεται τὸ ὕδωρ τὸ μὲν τοῖς στακτοῖς λεγομένοις, καθάπερ ἐν Ἀλεξανδρείᾳ « L'eau est purifiée par ce qu'on appelle les *stakta* [litt. goutte à goutte] comme à Alexandrie. » C'est la seule attestation de

[99] Cf. note précédente.

[100] Cité par DU CANGE, *s. v. canna* : καὶ μετὰ τοῦτο λαμβάνει κάννην κολλάθου, καὶ ἐπιχέει αὐτῷ τρὶς σταυροειδῶς.

[101] L'éd. de ce texte (J. DIETHART, *l. c.* [n. 97], p. 80), traduit « Becheranlage ».– Pour une formation parallèle, cf. [17] ἀγγοθήκη.

[102] Voir aussi le composé ποτηροπλύτης (Jean Chrysostome, *PG* LXIV, col. 1037, 11 ; *Schol. Luc.* Lex. 7 ; *O.Wilcken* 1218, 6 [ép. romaine] ; *SB* VIII 9834 a, 21 [III[e] s.] ; *P.Lond.* V 1657, 15 [VI[e] s.]) alors que *ποτηριοπλύτης n'est pas attesté.

[103] *L. c.* [n. 97], p. 84.

[104] *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris 1939, *s. v. canna* : « sorte de vase ou de pot. Sans doute germanique ».

l'emploi substantivé de l'adjectif στακτός pour désigner un récipient[105]. Notons qu'Athénée ne dit pas que le mot est propre à Alexandrie, mais que l'emploi de récipient poreux pour filtrer l'eau y est attesté (probablement plus qu'ailleurs pour qu'une telle remarque soit justifiée).

– [23] **φασηλίς**, sorte de récipient (H, NR ou NR). Hérodien, *ap.* Étienne de Byzance, *Ethnika*, p. 660, 15-16 éd. Meineke : τὸ μέντοι ἀγγεῖον οἱ ἀπ' Ἀλεξανδρείας ὀξύνουσιν « le récipient, les Alexandrins l'accentuent d'un aigu sur la finale » par opposition au nom de lieu Phasêlis qui s'accentue sur la première syllabe (Hérodien, *Gr. Gr.* III/1, p. 91, 14 : τὸ μέντοι ἀγγεῖον ὀξύνεται). On doit donc tirer de cette notice l'existence d'un mot φασηλίς désignant un récipient à Alexandrie, inconnu des dictionnaires (sauf du *DELG*, *s. v.* φάσηλος). On en retrouve peut-être une trace, sans autre commentaire, dans le traité transmis sous le nom d'Arcadius (IV^e s.), *De accentibus*, p. 33, 18-21 éd. Schmidt (*Ἐπιτομὴ τῆς καθολικῆς προσῳδίας Ἡρωδιανοῦ*, Jena 1860) : Τὰ εἰς ΛΙΣ ὑπερδισύλλαβα παραληγόμενα Η βαρύνεται· κάπηλις κύβηλις (ὁ πέλυξ) ἔπηλις (τὸ πῶμα τῆς λάρνακος) τρόπηλις (ἡ δέσμη τῶν σκορόδων), πλὴν τοῦ φασηλίς – la remarque pourrait remonter au grammairien alexandrin Hérodien (II^e s.). Il est vraisemblable que les Alexandrins aient donné ce nom à une poterie ressemblant à une banette ou mongette (*Vigna sinensis* L.), φάσηλος[106].

Cf. [28] κιβώριον.

c. Instrument de musique

– [24] **φῶτιγξ** « flûte de lotus » (NR ou NR). Athénée, IV 182 d : οἱ δὲ καλούμενοι λώτινοι αὐλοὶ οὗτοί εἰσιν οἱ ὑπὸ Ἀλεξανδρέων καλούμενοι φώτιγγες « ce qu'on appelle flûtes de lotus, ce sont celles que les Alexandrins appellent *phôtinges* » (explication reprise par Eustathe, *Comm. Il.* 1157, 43). Plus haut chez le même auteur (IV 175 f), l'usage de ce type de flûte (présentée, en IV 175 e, comme traversière, τὸν καλούμενον φώτιγγα πλαγίαυλον[107]) est jugé comme typique d'Alexandrie : ἐπιχωριάζει γὰρ καὶ ὁ φῶτιγξ αὐλὸς παρ' ἡμῖν (c'est l'alexandrin Alcidès qui parle). La première attestation du mot remonterait à Juba, roi de Maurétanie (*c.* 50 av.-23 apr. J.-C.), selon lequel cet instrument aurait été inventé par Osiris (*ap.* Athénée, IV 175 e = *FGrHist* III A 275, F16) : Ἰόβας μὲν γὰρ ἐν τῷ προειρημένῳ συγγράμματι Αἰγυπτίους φησὶ λέγειν τὸν μόναυλον Ὀσίριδις εἶναι εὕρημα, καθάπερ καὶ τὸν καλούμενον φώτιγγα πλαγίαυλον. Les autres attestations ne relient pas cet instrument

[105] On serait tenté d'en retrouver la trace dans un papyrus où il est question d'objets, *P.Col.* VIII 240, 12-13 (prov. inconnue, IV^e/V^e s.) : κ]αὶ σήκωμα καὶ σφ[υ]ρὰ καὶ κοίθρας [l. χύτρας] | [- - -] καὶ στακτὴν καὶ κεντροφάνια. L'éditeur interprète στακτήν comme de l'« huile de myrrhe » (sens habituel du féminin), mais ce mot se trouve dans une liste de récipients. Il est vrai que le papyrus est lacunaire et que le mot qui suit est de sens inconnu. Par ailleurs, la forme féminine se comprendrait mal si nous voulions y voir une variante du στακτόν d'Athénée.

[106] Pour ce type de dérivation en -ις désignant souvent des objets concrets et « qui a pu partir du vocabulaire populaire », cf. CHANTRAINE, *Formation*, § 277, p. 342-344.

[107] Faut-il rapprocher cet instrument de l'*obliquus calamus* dont on joue pendant les cérémonies du culte de Sarapis (divinité typiquement alexandrine) selon Apulée, *Métamorphoses*, XI 9 ?

à Alexandrie (Plutarque, 961 e, d'où dérive Élien, *HA* VI 31 ; Nicomaque, *Harmonium encheridion*, IV 1, l. 19 ; Hsch. φ 1135). On a tiré du mot la forme φωτίγγιον de même sens, dont le hasard de la conservation des textes fait qu'elle est attestée avant φῶτιγξ, chez le philosophe Posidonius d'Apamée (*ap.* Athénée, IV 176 c = *FGrHist* II A 87, F2), dans un contexte qui n'a rien d'alexandrin. Il faut donc être prudent sur la nature alexandrine de ce terme ou de l'instrument qu'il dénote. Malgré tout, M.L. West considère que le mot présente un radical d'origine égyptienne doté du suffixe -ιγξ analogique de σῦριγξ[108]. Si on a très probablement affaire à un emprunt comme les autres formations en -ιγξ[109], rien ne dit qu'il soit égyptien. Une origine alexandrine du mot irait même contre cette hypothèse[110].

Un seul nom d'instrument de musique (et encore douteux), c'est peu pour une cité réputée pour son goût pour la musique (cf. Athénée, IV 176 e[111] et Dion Chrysostome, *Discours*, XXXII 20-24 ; 50-70).

d. Flore

Du fait des spécificités de la flore égyptienne et plus particulièrement de la côte et des zones lacustres et marécageuses d'Alexandrie, on comprendra que cette rubrique soit l'une des plus fournies.

– [**25**] **ἀντινόειος**, nom poétique donné à la fève d'Égypte ou nénuphar rose (*Nelumbo nucifera* Gaertner)[112] (NR). Pour une fois, s'il faut en croire Athénée, XV 677 e, on connaît les conditions exactes de la naissance de cette dénomination : Παγκράτης τις τῶν ἐπιχωρίων ποιητής, ὃν καὶ ἡμεῖς ἔγνωμεν, Ἀδριανῷ τῷ αὐτοκράτορι ἐπιδημήσαντι τῇ Ἀλεξανδρείᾳ μετὰ πολλῆς τερατείας ἐπέδειξεν τὸν ῥοδίζοντα λωτόν, φάσκων αὐτὸν δεῖν καλεῖν Ἀντινόειον, ἀναπεμφθέντα ὑπὸ τῆς γῆς ὅτε τὸ αἷμα ἐδέξατο τοῦ Μαυρουσίου λέοντος, ὃν κατὰ τὴν πλησίον τῇ Ἀλεξανδρείᾳ Λιβύην ἐν κυνηγίῳ καταβεβλήκει ὁ Ἀδριανός « Pancratès, un des poètes locaux que nous avons connu, montra à l'empereur Hadrien en séjour à Alexandrie le lotus rose comme quelque chose d'extraordinaire, disant qu'il fallait l'appeler *Antinoeios*, car il avait surgi de terre lorsqu'elle avait reçu le sang du lion de Maurétanie qu'avait abattu à la chasse Hadrien dans la Libye voisine d'Alexandrie. » Cette appellation, appartenant au registre littéraire, est conservée seulement par un vers du poète alexandrin Pancratès, sous forme d'allusion[113]. Mais, nous dit Athénée, XV 677 d, elle se retrouve dans

[108] M.L. West, *Ancient Greek Music*, Oxford, 1992, p. 113.

[109] Cf. *DELG*, *s. v.* φῶτιγξ.

[110] Cf. ci-dessous, p. 67.– Chantraine, *Formation*, p. 398, évoquait la possibilité que φῶτιγξ remonte à la racine expressive **phū-, phōu-* qui est dans φῦσα et peut-être dans φώκη. L'hypothèse n'est plus évoquée par O. Masson dans le *DELG*.

[111] Γινώσκειν δὲ βούλομαί σε, ἀνδρῶν λῷστε Οὐλπιανέ, ὅτι Ἀλεξανδρέων μουσικώτεροι ἄλλοι γενέσθαι οὐχ ἱστόρηνται. Il est vrai que ce témoignage est partial, car mis dans la bouche du musicien alexandrin Alcidès défendant sa cité contre les critiques du tyrien Ulpien. Sur l'ensemble de cette discussion sur la musique, cf. A. Barker, *l. c.* (n. 13), p. 434-444.

[112] Sur cette plante, cf. [**28**] κιβώριον.

[113] E. Heitsch, *Die griechische Dichterfragmente der römischen Kaiserzeit*, 2e éd., Göttingen, 1963, XV 3, 4 = *FGrHist* III C 625, Ti.

l'expression στέφανος ἀντινόειος litt. « couronne antinoéenne », nom que les Alexandrins donnent à une couronne tressée avec des lotus (οἶδά τινα ἐν τῇ καλῇ ταύτῃ πόλει καλούμενον στέφανον ἀντινόειον γινόμενον ἐκ τοῦ αὐτόθι καλουμένου λωτοῦ). Nous n'avons aucune autre occurrence du mot pris dans ce sens ni aucune preuve du rôle qu'aurait pu jouer cette « couronne antinoéenne » dans le culte d'Antinoos.

– [**26**] **δαφνῖτις**, variété de cannelle (NR). Dioscoride, *De materia medica*, I 13, 1 (I, p. 17 éd. Wellmann, repris par Oribase, *Coll. méd.* XI κ 7 éd. Raeder, *CMG* V/1/2, p. 109) : Κασσίας ἐστὶ πλείονα εἴδη περὶ τὴν ἀρωματοφόρον Ἀραβίαν γεννώμενα· (…) ἡ δὲ τοιαύτη ὑπὸ τῶν ἐγχωρίων ἄχυ καλεῖται, δαφνῖτις δὲ προσαγορεύεται ὑπὸ τῶν ἐν Ἀλεξανδρείᾳ ἐμπόρων. « Il y a d'assez nombreuses espèces de cannelle qui poussent en Arabie productrice d'aromates (… Dioscoride conseille l'usage d'une d'entre elles …) une telle espèce est appelée par les gens du pays [l'Arabie] *akhy* tandis qu'elle s'est vu donner le nom de *daphnitis* par les marchands alexandrins. » Cette notice est intéressante car, avec la précédente, c'est une des seules à nous donner des informations sur le milieu d'origine de ce terme. On a là un mot du jargon commercial. Les raisons de cette appellation sont d'ailleurs intéressantes : le mot désignant la cannelle, κασ(σ)ία, est d'origine sémitique (hébr. *āḥū* = ἄχυ de Dioscoride) ; or le grec répugne aux emprunts et les marchands d'Alexandrie, ville grecque par excellence, ont préféré lui donner un nom bien grec[114], renvoyant qui plus est à un personnage de la mythologie grecque[115]. Le terme est rare (dans ce sens, car il peut désigner aussi d'autres espèces botaniques selon le Ps.-Dioscoride) et ne se rencontre que chez les médecins et vétérinaires dans la combinaison κασ(σ)ία δαφνῖτις (Galien, *De comp. med. sec. locos*, IX 4 ; X 1 [XIII 281, 2 ; 325, 12-13 éd. Kühn] ; *Hippiatrica Berolinensia*, XXII 16, 4). Absent des papyrus.

– [**27**] **ἑλέν(ε)ιον**, espèce de plante vulnéraire (la santoline maritime ?) (CR). *Et. Mag.* 328, 16-19 : Ἑλένειον· Βοτάνη ἡ ἐν Ἀλεξανδρείᾳ γινομένη. Εἴρηται ὅτι ἐκ τῶν δακρύων τῆς Ἑλένης ἀνεφύη, ὅτε ἐπὶ Κανώβῳ τῷ κυβερνήτῃ Μενέλαος (l. -λάου ?) ἐδάκρυσεν ὑπὸ αἱμορροΐδος ἀποθανόντι « *Heleneion* : plante qui pousse à Alexandrie. On dit qu'elle naquit des larmes d'Hélène lorsqu'elle pleura Canobos, le pilote de Ménélas, tué par un [serpent] *hémorrhoïs* ». On connaît diverses plantes du même nom, dont S. Amigues a montré qu'elles avaient toutes en commun des vertus vulnéraires, ce qui explique leur nom remontant à un ancien **welenos* (cf. latin *vulnus*), devenu par étymologie populaire « l'herbe d'Hélène »[116]. La

[114] Cf. ci-dessous, p. 67.

[115] Cf. [27] ἑλέν(ε)ιον et [34] σεραπιάς. Pour les noms de plantes dérivés de noms de divinités ou de personnages légendaires, cf. R. Strömberg, *Griechische Pflanzennamen*, Göteborg, 1940, p. 99-102 et 128-130 (qui ne cite pourtant pas la δαφνῖτις).– On pourrait aussi penser que le mot dérive du nom de la ville de Δάφναι/Δάφνη, près de Péluse, dont la situation frontalière, tournée vers l'Arabie, aurait pu en faire une plaque tournante du commerce de la cannelle. Néanmoins, à ma connaissance, les textes n'apportent aucun témoignage sur un tel commerce dans cette localité. Il a pu exister d'autres villes du même nom (comme celle près d'Antioche) qui auraient pu produire ou commercialiser ce produit; mais les sources sont là-dessus muettes. Par ailleurs, le suffixe en -ῖτις n'est pas particulièrement attesté dans les dérivations de noms de lieu (cf. Chantraine, *Formation*, § 249, p. 312 et § 274, p. 340).

[116] Cf. S. Amigues, « Un conte étymologique : Hélène et les serpents », *JournSav* 1990, p. 177-198 (= *Ead.*, *Études de botanique antique*, *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* XXV, Paris, 2002, p. 411-428).

notice de l'*Et. Mag.*, par son manque de détails botaniques, ne permet pas son identification. Mais on doit probablement la rapprocher de l'*helenion*, guérissant les morsures de serpents, dont Dioscoride, *Mat. méd.* I 29 (I, p. 33, 10-18 éd. Wellmann) nous dit que, selon Cratévas, il croît en Égypte et pousse, entre autres, au bord de la mer[117] (ce qui cadrerait bien avec la localisation alexandrine donnée par *Et. Mag.*, à comprendre comme la côte alexandrine, c'est-à-dire méditerranéenne de l'Égypte). S. Amigues propose de l'identifier à la santoline maritime ou diotis blanc (*Otanthus maritimus* (L.) Hoffmanns & Link = *Diotis candidissima* Desf.)[118]. Cette plante pousse sur tout le pourtour méditerranéen. Il n'y a donc pas lieu d'y voir une réalité spécifique d'Alexandrie ni, à plus forte raison, de penser que le mot est un idiotisme de cette cité (ce que, d'ailleurs, ne dit pas *Et. Mag.*), même si la figure d'Hélène est liée à la région d'Alexandrie et pourrait avoir fait l'objet d'un culte à Alexandrie même à l'époque ptolémaïque[119]. Il est plausible que ce soit cette même plante que l'on retrouve derrière le diminutif ἑλενίδιον attesté une seule fois dans les papyrus (*P.Oxy.* LIV 3766, 108 [309])[120].

– [**28**] **κιβώριον**, « péricarpe de la fève d'Égypte ou nénuphar rose (*Nelumbo nucifera* Gaertner) » (CSR). Porphyrion (III^e^ s.), *ap.* Pseudo-Acron, *Scholies à Horace,* Carm., II, 7, 21 (éd. Keller, *Pseudacronis Scholia in Horatium vetustiora*, I, Teubner 1902) : *Ciboria exple] Aut Alexandrina poma, quae habent similia colocasiis folia, in quorum similitudinem facta pocula eodem nomine appellantur* « *Ciboria* : fruits alexandrins qui ont des feuilles semblables à celles de la colocase. On appelle du même nom les coupes qui sont faites à leur ressemblance. » D'après cette glose, le *ciborium* serait le fruit d'une plante ressemblant à la colocase (cf. [**29**]) : il s'agit du nénuphar rose (*Nelumbo nucifera* Gaertner), connu en grec sous le nom de fève d'Égypte (κύαμος αἰγύπτιος), plante originaire d'Asie méridionale, puis introduite en Égypte où elle s'est largement répandue, qui est devenue aux yeux des Anciens une des espèces les plus caractéristiques de la flore égyptienne[121]. La meilleure et plus ancienne description qui en soit faite est due à Théophraste (*c.* 370-287), *HP* IV 8, 7, dans une partie qu'il consacre aux plantes égyptiennes[122] : Ὁ δὲ κύαμος φύεται μὲν ἐν τοῖς ἕλεσι καὶ λίμναις, καυλὸς δὲ αὐτοῦ μῆκος μὲν ὁ μακρότατος εἰς τέτταρας πήχεις, πάχος δὲ δακτυλιαῖος, ὅμοιος δὲ καλάμῳ μαλακῷ ἀγονάτῳ. διαφύσεις δὲ ἔνδοθεν ἔχει δι' ὅλου διειλημμένας ὁμοίας τοῖς

117 Ἑλένιον ἄλλο ἱστορεῖ Κρατεύας γεννᾶσθαι ἐν Αἰγύπτῳ. πόα δέ ἐστι κλῶνας ἔχουσα πηχυαίους, ἐπὶ γῆς ἐρριμμένους ὥσπερ τὸ ἔρπυλλον, φύλλα δὲ τοῖς τοῦ φακοῦ ὅμοια, μακρότερα δὲ καὶ πολλὰ περὶ τοῖς κλωνίοις, ῥίζαν ὠχράν, πάχος δακτύλου μικροῦ, κάτωθεν λεπτήν, ἄνωθεν δὲ παχυτέραν, φλοιὸν ἔχουσαν μέλανα. φύεται δὲ ἐν παραθαλασσίοις τόποις καὶ γεωλόφοις. δύναμιν δὲ ἔχει μετ' οἴνου πινομένη μία ῥίζα θηριοδήκτοις βοηθεῖν.

118 Cf. S. Amigues, *l. c.* (n. 116), p. 416-417 et Théophraste, *HP*, *CUF*, t. 1, p. 115-117, n. 6.

119 Cf. C.E. Visser, *Götter und Kulte im Ptolemäischen Alexandrien*, Amsterdam, 1938, p. 19-20 et surtout P.M. Fraser, *o. c.* (n. 5), I, p. 45 et II, p. 122, n. 55, qui signale, entre autres, l'existence du démotique Ἑλένειος (que l'on rencontre dans les *P.Cair. Zenon*) qui renvoie à l'histoire du séjour d'Hélène en Égypte durant la guerre de Troie, commémoré dans l'« Île d'Hélène », près de Canope.

120 Sur les autres attestations papyrologiques, voir A. Bülow-Jacobsen, « Ἑλένιον, Inula Helenium (L.), in the Papyri », *ZPE* 150, 2004, p. 214, qui montre qu'elles résultent d'une méprise.

121 Cf. les mots employés par Strabon, XVII 2, 4 (cités ci-dessous, n. 128).

122 On trouvera une excellente photographie de cette plante (avec ses feuilles, ses fleurs et ses fruits) chez S. Amigues, *o. c.* (n. 116), p. 309, fig. 13.

κηρίοις· ἐπὶ τούτῳ δὲ ἡ κωδύα, παρομοία σφηκίῳ περιφερεῖ, καὶ ἐν ἑκάστῳ τῶν κυττάρων κύαμος μικρὸν ὑπεραίρων αὐτῆς, πλῆθος δὲ οἱ πλεῖστοι τριάκοντα « La fève <d'Égypte> pousse dans les marécages et les lacs. Sa tige atteint au maximum quatre coudées de longueur sur un doigt d'épaisseur ; elle ressemble à un roseau tendre et sans nœuds, mais présente intérieurement des interstices répartis sur tout <son diamètre> comme les rayons de cire. Cette tige est surmontée de la tête qui ressemble un peu à un nid de guêpes arrondi. Chacune des alvéoles contient une fève légèrement proéminente ; on en compte trente au maximum [123]. » Cet auteur ne connaît pas encore le terme de κιβώριον, de même que, plus tôt, Hérodote lorsqu'il décrit lui aussi cette plante (II 92) [124]. Il faut attendre Nicandre (IIIe/IIe s.), dans un fragment de ses *Géorgiques*, pour voir apparaître le mot (*Fr.* 81 éd. Schneider) [125], puis Callixène, dans son Περὶ Ἀλεξανδρείας (*FHG* III, p. 54, *Fr.* 1) [126] et Agatharcide (IIe s. av. J.-C.), *FGrHist* II A 86, F 19, *ap.* Diodore de Sicile (Ier s. av. J.-C.), I 34, 6, s'il faut bien considérer que ce dernier a comme source le Cnidien [127]. Vient ensuite Strabon, XVII 1, 15 (texte sur lequel nous reviendrons) et 2, 4 [128] et Claudius Iolaus dans ses *Phoinikia* (Ier s. ?), *FGrHist.* III C 788, F 1 [129]. Les occurrences suivantes se rencontrent principalement chez les médecins : Dioscoride (Ier s.), *Mat. méd.* II 106, 1 (I, p. 180, 8-16 éd. Wellmann), qui nous donne une très précise description de la plante et de son fruit [130] ; Soranos (Ier/IIe s.), *Maladies des femmes*, I 19, 10 éd. *CUF* (I 57 éd. Ilberg, *CMG* IV, p. 41, 20) [131], où le mot désigne la plante elle-même ; Galien (IIe s.), *De alimentorum facultatibus*, II 39 (VI, p. 623, 14 éd. Kühn) [132] ; le philosophe Simplicius (IVe s. ; élève d'Ammonios à Alexandrie), *In Aristotelis quattuor libros de caelo commentaria*, éd. Heiberg, *Commentaria in Aristotelem Graeca* 7, p. 417, 8-9 [133] ; Aétius (VIe s.), I 199, 1 (*CMG* VIII/1, p. 88,

[123] Trad. S. Amigues, *CUF* 1980.

[124] Pour l'explication du passage que cet auteur consacre à cette plante, cf. S. Amigues, *o. c.* (n. 116), p. 308-309.

[125] *Ap.* Athénée, III 72 a : Σπείρειας κυάμων Αἰγύπτιον, ὄφρα θερείης | ἀνθέων μὲν στεφάνους ἀνύσῃς τὰ δὲ πεπτηῶτα | ἀκμαίου καρποῖο κιβώρια δαινυμένοισιν | ἐς χέρας ἠιθέοισι πάλαι ποθέουσιν ὀρέξῃς.

[126] *Ap.* Athénée, V 203 c : Κιβωρίων ἄνθεσι καὶ φύλλοις.

[127] Τό τε κιβώριον δαψιλέστατον ὑπάρχον φέρει τὸν καλούμενον Αἰγύπτιον κύαμον. Sur l'attribution des § 32-41 (en tout cas 37-41), cf. A. Burton, *Diodorus Siculus Book I. A Commentary*, Leyde 1972, p. 21-25.

[128] Τοῖς δ' Αἰγυπτιακοῖς καὶ ταῦτα προσθετέον ὅσα ἰδιάζοντα, οἷον ὁ Αἰγύπτιος λεγόμενος κύαμος ἐξ οὗ τὸ κιβώριον.

[129] *Ap.* Étienne de Byzance, *Ethnika*, p. 60, 1-3 : κολοκάσιον μέντοι καλοῦσι τὴν ῥίζαν, τὸ δ' ὑπερπεφυκὸς κιβώριον, ὄψιν ἡδεῖαν ἐδωδίμους τε τὰς φλέβας παρέχον Αἰγυπτίοις.

[130] Ὁ δὲ Αἰγύπτιος κύαμος, ὃν ἔνιοι Ποντικὸν καλοῦσι, πλεῖστος ἐν Αἰγύπτῳ γεννᾶται, καὶ ἐν Ἀσίᾳ δὲ καὶ ἐν Κιλικίᾳ ἐν ταῖς λίμναις εὑρίσκεται. ἔχει δὲ φύλλον μέγα ὡς πέτασον, καυλὸν δὲ πηχυαῖον, δακτύλου πάχος, ἄνθος δὲ ῥοδόχρουν, διπλάσιον μήκωνος, ὅπερ ἐξανθῆσαν φέρει σφηκιᾷ παραπλήσιον θυλακίσκον, ἐν ᾧ κύαμος μικρὸν ὑπεραίρων τὸ πῶμα ὡς πομφόλυξ. καλεῖται δὲ κιβώριον ἢ κιβώτιον διὰ τὸ τὴν φυτείαν τούτου γίνεσθαι ἐν ἰκμοβώλῳ ἐντιθεμένου οὕτω τε εἰς τὸ ὕδωρ ἀφιεμένου « La fève d'Égypte, que certains appellent pontique, pousse avant tout en Égypte ; on la rencontre aussi en Asie et en Cilicie sur les étangs. Elle a une grande feuille tel un chapeau à large bord, une tige d'une coudée, épaisse d'un doigt, et une fleur de couleur rose, deux fois plus grande que celle du pavot, qui, après la floraison, produit un péricarpe semblable à un essaim, dans lequel se trouve la fève émergeant de l'opercule comme une bulle. On l'appelle *cibôrion* ou *cibôtion* parce qu'on le plante en le plaçant dans une motte de glaise et en la jetant ainsi dans l'eau. » Il faut rapprocher l'emploi de κιβώτιον que fait Dioscoride de Lucien, *Timon*, 3, où il désigne une arche jetée à la mer.

[131] (…) τῷ σχήματι ἐμφερὴς κιβωρίου θύλακι (…). Ilberg ajoute dans les *testimonia ad loc.* : « Alexandrinis medicis deberi videtur cum nymphaea comparatio. »

[132] (…) κιβώρια καὶ κολοκάσια (…).

[133] (…) τῶν Νειλῴων κιβωρίων (…).

20-22 éd. Olivieri)[134] ; enfin Cosmas Indicopleustès (qui a vécu à Alexandrie au VI^e s.), *Topographie chrétienne*, II 81, 7 (éd. Wolska-Conus, *Sources Chrétiennes* 141)[135]. On le voit, κιβώριον au sens végétal n'apparaît qu'au III^e s. av. J.-C., autrement dit avec l'arrivée des Grecs en Égypte. Un papyrus grec nous donne même la plus ancienne attestation : *SB* VI 9091, 2 (Philadelphie, 247 av. J.-C.)[136]. L'origine alexandrine du terme semble bien confirmée par Strabon, XVII 1, 15, dans la mesure où, d'après le géographe, la plante et son fruit renvoient à une réalité botanique et agricole spécifique d'Alexandrie et de sa région : (après un développement sur le lac Maréôtis) Φύεται δ' ἐν τοῖς Αἰγυπτιακοῖς ἕλεσι καὶ ταῖς λίμναις ἥ τε βύβλος καὶ ὁ Αἰγύπτιος κύαμος ἐξ οὗ τὸ κιβώριον, σχεδόν τι ἰσοΰψεις ῥάβδοι ὅσον δεκάποδες. ἀλλ' ἡ μὲν βύβλος ψιλὴ ῥάβδος ἐστὶν ἐπ' ἄκρῳ χαίτην ἔχουσα, ὁ δὲ κύαμος κατὰ πολλὰ μέρη φύλλα καὶ ἄνθη ἐκφέρει καὶ καρπὸν ὅμοιον τῷ παρ' ἡμῖν κυάμῳ, μεγέθει μόνον καὶ γεύσει διαλλάττοντα. οἱ οὖν κυαμῶνες ἡδεῖαν ὄψιν παρέχουσι καὶ τέρψιν τοῖς ἐνευωχεῖσθαι βουλομένοις· εὐωχοῦνται δ' ἐν σκάφαις θαλαμηγοῖς, ἐνδύνοντες εἰς τὸ πύκνωμα τῶν κυάμων καὶ σκιαζόμενοι τοῖς φύλλοις· ἔστι γὰρ σφόδρα μεγάλα ὥστε καὶ ἀντὶ ποτηρίων καὶ τρυβλίων χρῆσθαι· ἔχει γάρ τινα καὶ κοιλότητα ἐπιτηδείαν πρὸς τοῦτο· καὶ δὴ καὶ ἡ Ἀλεξάνδρεια μεστὴ τούτων ἐστὶ κατὰ τὰ ἐργαστήρια ὡς σκεύεσι χρωμένων· καὶ οἱ ἀγροὶ μίαν τινὰ τῶν προσόδων καὶ ταύτην ἔχουσι τὴν ἀπὸ τῶν φύλλων « Dans les marais et lacs égyptiens poussent le papyrus et la fève d'Égypte (qui donne le *cibôrion*), qui ont des tiges d'à peu près égale hauteur, d'environ dix pieds ; mais si le papyrus a une tige nue dont seul le sommet est pourvu d'une touffe, la fève, en revanche, porte des feuilles et des fleurs en de nombreux endroits de sa tige et produit aussi un fruit semblable à notre fève, dont il ne diffère que par la grosseur et le goût. Les plantations de fèves offrent ainsi un agréable spectacle et font les délices de ceux qui désirent y festoyer. Ils festoient dans des canots à cabine, s'enfonçant dans les fourrés de fèves, à l'ombre de leurs feuilles. Celles-ci sont tellement grandes qu'on les utilise comme coupes et comme bols : certaines ont en effet une concavité propice à cet usage. Et c'est vrai qu'Alexandrie en regorge dans ses ateliers, étant donné qu'on s'en sert de récipients. Et la campagne ajoute à ses revenus celui de ces feuilles. » Malgré ses inexactitudes[137], cette description relie clairement la fève d'Égypte au paysage marécageux et lacustre de la région alexandrine (cf. aussi Théophraste, *HP* IV 8, 8 : οἱ περὶ τὰ ἕλη τούτῳ σίτῳ χρῶνται) et en fait une des spécialités de l'agriculture de cette zone. Un papyrus d'Alexandrie, *BGU* IV 1119, 11; 19-20 (5 av.), le confirme en signalant la présence de plantations de fèves (κυαμῶνες) dans les τενάγη (zones d'eau peu profonde[138]) à proximité de la cité. Par ailleurs, Strabon insiste sur l'emploi, typique d'Alexandrie, des coupes faites à partir de la fève

[134] Τὸν χλωρὸν καρπὸν τῶν αἰγυπτίων κυάμων καλοῦσι κιβώριον.

[135] Καὶ οὗτος δὲ ὁ ποταμὸς (sc. ὁ Νεῖλος) καὶ κιβώρια ἔχει καὶ τὰ καλούμενα νειλαγαθία, κτλ.– La dernière référence en date est celle d'Hésychius, κ 4338 : κύαμος· (…) καὶ τὸ Αἰγύπτιον κιβώριον λεγόμενον καὶ κολοκάσιον.

[136] Ἀπέσταλκά σοι κάρυα ξ, [σύ]κων πεταλίας ε, κιβώρια κ, κτλ. La seule autre occurrence papyrologique du mot, dans son sens botanique, est *PSI* III 206, 24 (Oxyrhynchos, III^e s.) : κιβώριά μοι πέμψον.

[137] Entre autres, la confusion entre papyrus et fèves d'Égypte : cette dernière espèce ne présente pas de tige assez haute pour former de hauts fourrés entre lesquels navigueraient les embarcations.

[138] Cf. D. Bonneau, *Le régime administratif de l'eau du Nil*, Leyde, 1993, p. 52, n. 420.

d'Égypte. Ce texte a le mérite d'éclairer la seconde partie de la glose latine de Phorphyrion, selon laquelle le nom de *ciborion* est donné à des coupes de même forme (*in quorum similitudinem facta pocula eodem nomine appellantur*), sens bien attesté de κιβώριον, très usité à l'époque chrétienne pour désigner le « ciboire » (dont le français est issu)[139]. En fait, d'après Strabon, ce sont les feuilles mêmes de la fève d'Égypte qui étaient utilisées comme des coupes. Le géographe a commis là une erreur : ce ne sont pas les feuilles, mais le péricarpe contenant les fèves et de consistance assez dure qui pouvait servir de coupe. Notons que c'est le seul texte qui établisse une dérivation matérielle entre le nom de la coupe et celui du fruit (si nous corrigeons Strabon). Selon le grammairien alexandrin Didyme Chalkenteros (I^er^ s. av. J.-C.), p. 75 éd. Schmidt (*ap.* Athénée, XI 477 f), le rapport entre les deux serait métaphorique : Δίδυμος δέ φησι ποτηρίου εἶδος εἶναι, καὶ τάχ' ἂν εἴη τὰ λεγόμενα σκυφὰ διὰ τὸ κάτωθεν εἰς στενὸν συνῆχθαι ὡς τὰ Αἰγύπτια κιβώρια « Didyme dit que [les *cibôria*] sont une sorte de coupe, peut-être même ce qu'on appelle *skyphia*, du fait que leur partie inférieure se rétrécit tout comme les *cibôria* égyptiens. » Les autres attestations du mot κιβώριον au sens de coupe n'établissent pas de rapport avec le fruit de la fève d'Égypte. La première occurrence est même très ancienne : Hégésandre de Delphes (III^e^ s. av. J.-C.), *Fr.* 21 (*FHG* IV, p. 417), cite le poète Euphorion (III^e^ s.), test. 5 éd. van Groningen, chez lequel κιβώριον est employé au sens de coupe sans rapport avec la plante et dans un contexte non égyptien (Euphorion est d'ailleurs originaire d'Eubée et fut chef de la bibliothèque d'Antioche)[140]. Le problème se pose donc de savoir quel fut le sens premier du mot κιβώριον (« coupe » ou « fruit de la fève d'Égypte », les deux sens étant attestés pour la première fois à peu près à la même époque ?) et dans quel ordre s'est faite la dérivation sémantique[141]. Les dictionnaires (*TGL*, LSJ, *DELG*) posent l'acception végétale comme première et en font dériver le sens de coupe. Par voie de conséquence, puisque κιβώριον désigne le fruit d'une plante typiquement égyptienne, on a voulu y voir un terme d'origine égyptienne, en faisant confiance à la glose d'Hésychius (quoique concernant le sens prétendument second), κ 2603, κιβώριον· Αἰγύπτιον ὄνομα ἐπὶ ποτηρίου. Chantraine, *DELG*, *s. v.*, conclut à un « emprunt probable à l'égyptien, comme l'enseigne déjà Hsch. ». G. Nencioni, « Innovazioni africane nel lessico latino », *SIFC* 16, 1939, p. 10-11, sans proposer d'étymologie certaine, rapproche les mots grecs en κιβ- ou καβ- qui désignent des récipients et qui sont d'origine sémitique : κιβώριον serait donc « una innovazione semitica nel lessico egiziano » passée en grec, même si cela n'explique pas le sens premier de fruit de la fève d'Égypte[142]. On sent une certaine gêne, voire une confusion chez les philologues modernes : tout en considérant le sens botanique comme premier, ils ne suspectent

[139] Sans compter les sens dérivés de « coupole », d'où « baldaquin (au-dessus d'un autel) » (cf. Lampe, *s. v.*). Dans les papyrus, cf. *P.Oxy.* XVI 1925, 29 ; 32 ; 34 (VII^e^ s.), au sens architectural d'après les éditeurs et *Pap. Graec. Mag.* I 4, 1110, où l'éd. renvoie à *DACL* III/2, col. 1588 sq. (sens de « baldaquin »).

[140] *Ap.* Athénée, XI 477 e : Ἡγήσανδρος ὁ Δελφὸς Εὐφορίωνά φησι τὸν ποιητὴν παρὰ Πρυτάνιδι δειπνοῦντα καὶ ἐπιδεικνυμένου τοῦ Πρυτάνιδος κιβώριά τινα δοκοῦντα πεποιῆσθαι πολυτελῶς, τοῦ κώθωνος εὖ μάλα προβεβηκότος, λαβὼν ἓν τῶν κιβωρίων ὡς ἐξοινῶν [καὶ μεθύων] ἐνεούρησε.

[141] La question est posée, par exemple, par E. Saglio dans *DAGR*, II, *s. v. ciborium*, p. 1171 ou dans Ateneo, *I Deipnosofisti*, Rome, 2001, p. 1180, n. 1.

[142] Explication que j'ai moi-même suivie, *l. c.* (n. 3), p. 73 (« emprunts probables »), mais à laquelle je renonce désormais.

ou ne trouvent d'étymologie égyptienne que pour le sens qu'ils acceptent comme second. Suivant d'illustres et anciens prédécesseurs[143], je serais enclin à renverser la perspective. Κιβώριον « coupe » serait le sens premier : il est attesté dès le IIIe s. av. J.-C. dans un contexte non égyptien; il est d'ailleurs possible que, comme κιβωτός (attesté dès les VIe/Ve s.) au radical similaire, on ait affaire à un emprunt à une langue sémitique[144]. Puis les Grecs, en arrivant en Égypte, ont désigné le péricarpe de la plante qu'ils découvraient dans les marais du Delta du nom d'une coupe qui leur était familière et dont la forme était très proche[145]. C'est là que se situerait l'innovation alexandrine. Le mot a d'ailleurs fini par désigner la plante elle-même, voire la valeur pondérale de la fève produite par le fruit[146].

– [**29**] **κολοκάσιον**, « racine de la fève d'Égypte ou nénuphar rose (*Nelumbo nucifera* Gaertner) » (NR). Athénée, III 72 b : ῥίζας δὲ λέγει Νίκανδρος τὰ ὑπ' Ἀλεξανδρέων κολοκάσια καλούμενα. « Nicandre [*Fr.* 82 éd. Gow-Schofield] appelle «racines» (sc. de la fève d'Égypte) ce que les Alexandrins nomment *kolokasia*. » Cette définition, concernant une plante typique de la flore égyptienne[147], est confirmée par divers auteurs, sans que toutefois le terme soit mis au crédit des Alexandrins : le médecin Diphilos (IIIe av. J.-C.) (*ap.* Athénée, III 72 d = *Fr.* 2 éd. García Lázaro), ἡ τοῦ κυάμου τοῦ Αἰγυπτίου ῥίζα, ἥτις λέγεται κολοκάσιον ; Dioscoride, *Mat. méd.* II 106, 2 (I, p. 180, 16-17 éd. Wellmann) : ῥίζα (sc. de la fève d'Égypte) δὲ ὕπεστι παχυτέρα καλάμου, βιβρωσκομένη ἐφθή τε καὶ ὠμή, κολοκάσιον καλουμένη ; Claudius

[143] C. Saumaise, *Plinianae exercitationes in C.-Jul. Solini Polyhistora*, Utrecht, 1689, II, p. 680 A et *De homonymis Hyles iatricae exercitationes*, Utrecht 1689, p. 198 C (*non vidi*, cité par E. Saglio dans *DAGR*, II, *s. v. ciborium*, p. 1171, n. 3).

[144] Cf. *DELG*, *s. v.* κιβωτός.

[145] Ainsi s'expliquerait l'équivalence donnée par Dioscoride, II 106, 1 (cf. texte ci-dessus, n. 130) entre κιβώριον et un autre mot désignant un contenant, κιβώτιον (« coffret »). On y voit la tentative faite par des Grecs pour désigner des réalités nouvelles avec des noms anciens (κιβώτιον se rencontre pour la première fois chez Aristophane, *Pl.* 711).

[146] Ce sens métrologique, inconnu des dictionnaires, est donné par le Ps.-Galien, *De theriaca ad Pamphilianum* (XIV, p. 303, 2-3 éd. Kühn) : κυάμου Αἰγυπτίου τὸ μέγεθος, ὅ τινες ἐπιχωρίως κίθη καὶ κιβώριον καλοῦσι « (…) la quantité d'une fève d'Égypte, que certains appellent localement *kithê* ou *cibôrion.* » Il n'est pas rare que les médecins aient recours à des dosages exprimés en « quantité d'une fève d'Égypte ». On voit une fois de plus que les Grecs ont évité l'emprunt à l'égyptien en employant un mot de leur langue, quitte à lui donner un sens différent (cf. ci-dessous, p. 67). Il serait tentant de reconnaître dans le mot κίθη une translittération grecque de l'égyptien *ḳd.t* qui a donné le copte ⲕⲓⲧⲉ « poids d'un 1/10 de *dbn* (soit 9,1 gr) » (cf. W. Vycichl, *Dictionnaire étymologique de la langue copte*, Leuven, 1983, p. 90; W. Helck, W. Westendorf (éd.), *Lexikon der Ägyptologie*, III, Wiesbaden, 1980, col. 1211). Il est difficile de confirmer cette identification selon une argumentation métrologique, tant les données varient dans le temps et selon les sources : ainsi, d'après Ps.-Galien, *De ponderibus et mensuris*, 65, 18 (éd. Hultsch, *Metrologicorum scriptorum reliquiae*, I, p. 243, 11-12), τὸ δὲ τοῦ Αἰγυπτιακοῦ κυάμου ἔχει ὀβολὸν καὶ ἥμισυ, « la fève d'Égypte fait une obole et demie », alors que, selon d'autres auteurs (Jules l'Africain, Oribase), ὁ κύαμος ὁ Αἰγύπτιος ἔχει ὀβολοὺς τέσσαρας (éd. Hultsch, I, p. 81), « la fève d'Égypte fait 4 oboles ». Notons au passage que la suite de ce dernier fragment nous apprend même l'existence d'une fève d'Alexandrie, utilisée comme poids de 3 oboles (ὁ δ' Ἀλεξανδρῖνος ὀβολοὺς τρεῖς). Je n'ai trouvé nulle part ailleurs (entre autres chez les médecins) des attestations de cette « fève d'Alexandrie ». Il semble que le terme recouvre une réalité purement pondérale et non botanique et montre – ce que l'on savait par ailleurs – qu'Alexandrie a donné à certaines mesures des valeurs qui lui étaient propres. Il s'agit là d'usages métrologiques qui n'entrent pas dans le cadre de cette étude.

[147] Cf. ci-dessus [**28**] κιβώριον.

Iolaus dans ses *Phoinikia* (Ier s. ?), *FGrHist.* III C 788, F 1 (*ap.* Étienne de Byzance, *Ethnika*, p. 60, 1-3 Meineke), κολοκάσιον μέντοι καλοῦσι τὴν ῥίζαν, τὸ δ᾽ ὑπερπεφυκὸς κιβώριον, ὄψιν ἡδεῖαν ἐδωδίμους τε τὰς φλέβας παρέχον Αἰγυπτίοις ; Aétius, I 210. Le mot semble avoir fini par désigner aussi la fève d'Égypte (Hsch. κ 4338 : κύαμος· (…) τὸ Αἰγύπτιον κιβώριον λεγόμενον καὶ κολοκάσιον) et la colocase ou arum d'Égypte (*Colocasia antiquiorum* Schott.)[148]. Le mot n'apparaît que deux fois dans les papyrus grecs (*P.Strasb.* V 339, 5 ; 18 ; 22 [prov. inconnue, *c.* 200] ; *P.Wash.Univ.* I 44, 15 [Oxyrhynchos, vie s.]) et une fois, sous la forme ⲕⲱⲗⲱⲕⲁⲥⲏ, dans un papyrus copte (*P.Lond.Copt.* I 1103, 12 [Hermopolis, sans date]). Ce qu'on a dit du fruit de cette plante ([**28**] κιβώριον) rend l'origine alexandrine de cette désignation assez vraisemblable. L'étymologie du terme est pour l'instant obscure : Chantraine, *DELG*, *s. v.*, hésite entre un emprunt ou un rapport avec le grec κόλος.

– [**30**] **κόνναρον**[149], sorte de jujubier et le fruit de celui-ci (NR). Athénée, XIV 649 f : Ἐρῶ δὲ πρότερον περὶ τῶν παρὰ Ἀλεξανδρεῦσι καλουμένων κοννάρων καὶ παλιούρων « Je vais d'abord parler de ce que les Alexandrins appellent *konnaron* et *paliouros* ». Malgré la formule d'Athénée, seul le premier mot peut être un alexandrinisme, παλίουρος étant un mot ancien et répandu en dehors de l'Égypte (Euripide, *Cycl.* 394 ; Théophraste, *HP* IV 3, 3 ; etc.). Il semble que le *konnaron* soit la dénomination alexandrine du *paliouros*, nom du paliure ou épine-du-Christ (*Paliurus australis* Gaertn. = *Paliurus Spina-Christi* Mill.; cf. Théophraste, *HP* III 18, 3) qui a été aussi donné, pour sa ressemblance, à une espèce de jujubier égyptien, que la description de Théophraste, *HP* IV 3, 3, permet d'identifier avec le *Zyzyphus lotus* Desf., ainsi que, d'après le texte d'Agathoclès cité par Athénée, au jujubier-épine-du-Christ (*Zizyphus spina-Christi* Willd.)[150]. La phrase d'Athénée citée ci-dessus introduit directement un passage

148 Principalement chez les auteurs latins d'après le relevé de J. André, *Les noms des plantes dans la Rome antique*, Paris, 1985, *s. v. colocāsium* 1.

149 Le LSJ lemmatise le nom de l'arbuste κόνναρος et le distingue de κόνναρον, son fruit. Cette distinction me semble arbitraire. Si nous sommes certains de l'existence du neutre κόνναρον (Hsch. κ 3528 : κόνναρον· καρπὸς δένδρου ὅμοιος παλιούρῳ ; *P.Haun.* II 20, 10 : κόν⟨ν⟩αρα) qui effectivement désigne toujours le fruit, il n'y a aucune preuve de la forme masculine κόνναρος puisque toutes les occurrences sont soit à l'accusatif singulier (sans article), soit au génitif pluriel, ce qui empêche de connaître vraiment la désinence du nominatif. Il me paraîtrait plus économique de poser un seul mot, κόνναρον, signifiant à la fois la plante et son fruit (comme c'est fréquent dans le vocabulaire botanique ; pour en rester à des mots de la flore égyptienne, κύαμος ou κιβώριον ont aussi bien pu désigner la plante que le fruit qu'elle produit). Le texte d'Athénée, regardé de près, semble le confirmer. Le personnage qui intervient περὶ τῶν παρὰ Ἀλεξανδρεῦσι καλουμένων κοννάρων, qu'il décrit ensuite comme un arbuste, finit par ces mots : τούτων δὲ πρῶτον (sc. κοννάρων) ἐμνήσθην, ἄνδρες φίλοι, οὐχ ὅτι ἡμῖν παράκειται νῦν, ἀλλ᾽ ὅτι πολλάκις ἐν τῇ καλῇ Ἀλεξανδρείᾳ ἐπὶ τῶν δευτέρων τραπεζῶν παρακείμενα ἔλαβον καὶ ζητηθέντος ἐκεῖ τοῦ ὀνόματος ἐνθάδε τῷ βιβλίῳ ἐντυχὼν ἀνελεξάμην : il est ici question du fruit servi à table. Cette conclusion confirme, par ailleurs, l'usage alimentaire fait à Alexandrie de ce type de jujube.– C.J. Ruijgh est plus prudent sur ce point, me faisant remarquer *per litt.* : « La distinction entre le nom de l'arbuste κόνναρος et le nom du fruit κόνναρον est bien possible, mais je préfère attribuer le genre féminin à κόνναρος. Comparer μύρτον " baie de myrte " : μύρτος " myrte " (féminin). Il est vrai que la distinction du type μέσπιλον " nèfle " : μεσπίλη " néflier " est plus fréquente et que les noms de plantes et les noms de fruits se confondent souvent. »

150 Sur cette plante en Égypte, cf. N. Baum, *Arbres et arbustes de l'Égypte ancienne. La liste de la tombe thébaine d'Ineni (no 81)* (*OLA* 31), 1988, p. 169-176.

de l'historien Agathoclès de Cyzique (IIIe s. av. ?), donnant la première attestation connue de ce mot (Athénée, XIV 649 f = *FGrHist* III B 472, F 4) : Κεραυνοῦ δὲ σκήψαντος εἰς τὸν τάφον, ἀνεβλάστησεν ἐκ τοῦ σήματος δενδρίον, ὃ ἐκεῖνοι κόνναρον ἐπονομάζουσιν. La critique moderne (C. Müller, *FHG* IV, p. 289 ; F. Jacoby, *FGrHist* III B Kommentar, p. 373) suspecte que ce passage concerne l'Égypte, que la tombe dont il est question pourrait être celle d'Alexandre et que le sujet d'ἐπονομάζουσιν serait les Alexandrins. Le κόνναρον, au sens de fruit du jujubier, est attesté par un papyrus, *P.Haun.* II 20, 10 (prov. inconnue, IVe/Ve s.).

– [31] **λιπάρων**[151], variété de passerine ou de daphné (NR). Aétius (VIe s.), IV 22, (*CMG* VIII/1, p. 368, 28-29 éd. Olivieri) : βοτάνην, ἣν ἐν Ἀλεξανδρείᾳ λιπάρωνα καλοῦσι, τινὲς δὲ κνῆστρον, κτλ. « une plante que l'on appelle à Alexandrie *liparôn* et que d'autres appellent *knêstron* » ; VI 68 (*CMG* VIII/2, p. 218, 23-24 éd. Olivieri): κνῆστρον, ὃν ἐν Ἀλεξανδρείᾳ λιπαρῶνα καλοῦσι, κτλ. « le *knêstron,* que l'on appelle à Alexandrie *liparôn* ». Pas d'autres attestations.

– [32] **μόρον**, « fruit du sycomore (*Ficus sycomorus* L.)[152] » (CSR). Athénée, II 51 b : Συκάμινα. ὅτι πάντων ἁπλῶς οὕτω καλούντων αὐτὰ Ἀλεξανδρεῖς μόνοι μόρα ὀνομάζουσι, συκάμινα δὲ οὐ τὰ ἀπὸ τῆς Αἰγυπτίας συκῆς, ἅ τινες συκόμορα λέγουσιν « les fruits du sycomore (*sycamina*) : alors que tout le monde les appelle simplement ainsi, les Alexandrins sont les seuls à donner le nom de " mûres " (*mora*) et non de *sycamina* aux fruits du figuier d'Égypte, que certains appellent sycomores. » On retrouve cette explication chez Eustathe (XIIe s.), *Comm. Il.* III, p. 287, 13-14 éd. Van der Valk (τὰ συκόμορα μὲν κοινῶς, μόρα δὲ παρὰ μόνοις Ἀλεξανδρεῦσι, παρ' οἷς καὶ τὸ δένδρον μορέη) et dans un lexique, peut-être de Nicéphore Grégoras (XIIe/XIVe s.), conservé par le *Parisinus gr.* 3027 (éd. G. Hermann, *De emendanda ratione Graecae grammaticae*, Leipzig 1801), entrée 26 (τὰ συκάμινα Ἀλεξανδρεῖς καὶ Πελοποννήσιοι μόρα ὀνομάζουσιν). L'emploi de μόρον, qui désigne normalement la « mûre » (fruit du *Morus nigra* L.), apparaît non seulement comme une forme courte pour συκόμορον (qui désigne à partir de Strabon, XVII 2, 4 le sycomore auparavant appelé

[151] Les deux seules occurrences de ce terme, que l'on rencontre chez le même auteur, sont éditées, l'une paroxyton (λιπάρων), l'autre oxyton (λιπαρών). C'est cette dernière que retient le LSJ *Revised Supplement* (le mot étant absent du LSJ). Suivant une remarque faite *per litt.* par C.J. Ruijgh, je crois morphologiquement meilleur de retenir la première accentuation (sur le modèle de στραβός-στράβων), la seconde étant plutôt employée pour les parterres ou plantations comportant les plantes en question (cf., par exemple, ἀμπελών, κυαμών [voir [28]).– Il faut oublier l'accentuation adoptée par R.J. Durling, « Addenda lexicis, primarily from Aëtius of Amida and Paul of Aegina », *Glotta* 64, 1986, p. 32 : λιπαρῶν, où l'accent est évidemment fautif, analogique du λιπαρῶνα d'Aétius, VI 68 ! – Le nom de cette plante (absent du *DELG*) a été construit sur l'adjectif λιπαρός « gras, huileux, brillant » pour sa ressemblance avec l'olivier : cf. Théophraste, *HP* VI 2, 2, où le κνέωρος blanc, synonyme de κνῆστρον (équivalent, nous dit Aétius, de λιπάρων), est décrit comme ayant une feuille de même forme que celle de l'olivier. S. Amigues, à propos de ce passage (*CUF*, p. 129, n. 2), propose une autre identification que celle habituellement avancée (*Daphne oleides* L. ou daphné-olivier nain, propre aux zones subalpines et alpines) : il s'agirait de la passerine tartonraire, « arbrisseau bas (20-25 cm), à rameaux étalés puis redressés, à feuilles allongées et coriaces, couvertes d'un duvet argenté qui rappelle celui des feuilles d'olivier ».

[152] Sur cet arbre fameux du paysage égyptien, cf. N. Baum, *o. c.* (n. 150), p. 18-87.

συκάμινος *Ficus sycomorus* L), mais rend aussi compte d'une ressemblance, scientifiquement fondée puisque le genre *Ficus* est actuellement rangé dans la famille des moracées [153]. Le mot est absent des papyrus, qui ne connaissent que συκόμορον et surtout συκάμινον.

– [33] **μορέα**, « sycomore (*Ficus sycomorus* L.) » (CSR). On assiste au même phénomène pour le nom de l'arbre. Athénée, II 51 d : Νίκανδρος δὲ ἐν Γεωργικοῖς ἐμφανίζει καὶ ὅτι πρότερον τῶν ἄλλων ἀκροδρύων φαίνεται μορέην τε καλεῖ τὸ δένδρον ἀεί, ὡς καὶ οἱ Ἀλεξανδρεῖς « Nicandre, dans ses *Géorgiques* [*Fr.* 75 éd. Schneider], montre que ce fruit (sc. du sycomore) apparaît avant tous les autres et appelle toujours l'arbre " mûrier " (*moreê*), comme le font les Alexandrins. » D'Athénée procède Eustathe, *Comm. Il.* 872, 6, cité sous [**32**] [154] et, peut-être aussi, quoique l'allusion aux Alexandrins soit remplacée par une notation plus vague, Hésychius, σ 2223 (συκάμινα· ἡ παρ' ἐνίοις μορέα, τὸ δένδρον). On pourrait peut-être voir un témoignage de cet emploi alexandrin dans les *Cyranides*, I 12, 3 (μορέα ἐστὶ φυτὸν δενδρικὸν πᾶσι γνωστόν, ἡ καὶ συκαμινέα λεγομένη) dans la mesure où cet ouvrage, composé de plusieurs strates, doit beaucoup à Harpocration d'Alexandrie [155]. Le terme est inconnu des papyrus.

– [34] **σαραπιάς/σεραπιάς** [156], variété d'orchis (*Orchis morio* L. ou autres) (NR). Paul d'Égine (VII^e s.), IV, 25, 5 (éd. Heiberg, *CMG* IX/1, p. 348, 1-3 : ἐν Ἀλεξανδρείᾳ τῇ σαραπιάδι, ἥτις καὶ ὄρχις καὶ τριόρχης ὀνομάζεται, χλωρᾷ μετὰ ψιχῶν ὡς καταπλάσματι χρῶνται πρὸς ἄνθρακας καὶ πάντα τὰ ἐσχαρώδη « à Alexandrie, la *sarapias*, qui est aussi appelée *orchis* ou *triorchês*, est utilisée fraîche avec des miettes en cataplasme contre les furoncles et toute forme d'escarre. » Telle quelle, cette notice ne dit pas que le nom de la plante est alexandrin, mais qu'elle est utilisée dans cette cité à des fins médicales (ce dont Paul d'Égine, formé et ayant exercé à Alexandrie, devait avoir l'expérience, quoique son œuvre s'apparente le plus souvent à une compilation d'auteurs antérieurs). Mais dans la mesure où le nom dérive de la divinité tutélaire d'Alexandrie, qui passait en outre pour un dieu guérisseur, il est probable que le mot est d'origine alexandrine [157]. Le nom de cette plante est souvent cité par les médecins depuis Dioscoride, et toujours comme une dénomination secondaire, voire marginale de l'orchis, ce qui montre que l'on a affaire à un usage restreint ou populaire [158]. On n'en trouve pas de trace dans les papyrus.

153 S. Amigues, note à Théophraste, *HP* IV 2, *CUF*, p. 202, n. 1.

154 Eustathe garde la forme épique μορέη, normale chez le poète Nicandre, mais non dans la langue usuelle que semble pourtant viser sa remarque.

155 Cf. *RE* XII/1 1924, *s. v.* Kyraniden, col. 127-134 (R. Ganszyniec), notamment col. 130 (« ein griechisches Original, das in Alexandrien entstanden ist ») ; A.-J. Festugière, *La révélation d'Hermès Trismégiste*, Paris, 1950, I, p. 201-207, qui montre qu'au IV^e s., Harpocration a retravaillé la version originale du livre I des *Cyranides* pour en donner une nouvelle, elle-même refondue entre les IV^e et VIII^e s.

156 Pour la variation de la première voyelle, fréquente sur le radical Σαραπ-/Σεραπ-, cf. Gignac, I, p. 279.

157 Pour les noms de plantes dérivant de noms de divinités ou de figures mythologiques, cf. R. Strömberg, *o. c.* (n. 115), p. 99-102 et 128-132 (σαραπιάς/σεραπιάς est cité p. 99 et 130). Notre liste en comporte deux autres exemples : [**26**] et [**27**].

158 Quelques exemples : Dioscoride, *Mat. med.* III 127, 1 (II, p. 137, 9 éd. Wellmann) : ὄρχις ἕτερος, ὃν σεραπιάδα ἔνιοι καλοῦσιν ; Galien, *De simpl. med.* VIII 15, 18 (XII, p. 93, 1-2 éd. Kühn) : ὄρχις, ὃν καὶ σεραπιάδα καλοῦσιν ; Aétius, I 307 (*CMG* VIII/1, p. 117, 5 éd. Olivieri) : ὄρχις, ἣν σαραπιάδα καλοῦσιν ; Paul d'Égine, VII 3 (*CMG* IX/2, p. 248, 22 éd. Heiberg) : ὄρχις ἡ καὶ σαραπιάς.

Je finirai cette rubrique par un nom de métier lié à la flore :

– [35] **ἐρέκτης**, « fendeur ou égrugeur de fèves » (NR ou NR). Orion (v^e s., Thébain/Alexandrin), *Etymologicum*, p. 54, 6-9 éd. Sturz : Ἐρικεῖν. ἀπὸ τῆς ἐρίκης, ὅ ἐστιν εὐσχιδὲς ξύλον. ἐρεγμός καὶ ἐρεχμός, ὁ διασχιζόμενος κύαμος. οὕτως εὗρον ἐν Ὑπομνήματι, καὶ ἐρέκτας τοὺς ἐπὶ τοῦτο ἐργάτας Ἀλεξανδρεῖς « Ἐρικεῖν [«fendre»] : de ἐρίκη [«bruyère»], qui est un bois qui se fend facilement. Ἐρεγμός et ἐρεχμός : la fève fendue en deux. C'est ainsi que je l'ai trouvé dans un *Commentaire*, et les Alexandrins [appellent] ἐρέκται ceux qui font ce travail [sc. fendre les fèves]. » Le mot passait jusqu'à récemment pour un hapax douteux (le LSJ proposait de le corriger en ἐρείκτης[159]) jusqu'à la publication de deux papyrus, *SB* XVI 12993, 2 (prov. inconnue, 261/312), ἐρέκτῃ, et *P.Prag.* I 25, 12 (Arsinoïte ?, VI^e/VIII^e s.), ἐρέκται (dans une liste de noms de métiers). Il désigne une profession typique de l'Égypte[160] : celui qui fabrique l'ἐρεγμός (employé en cuisine comme en médecine[161]) en coupant en deux les fèves[162] et d'autres types de légumineuses[163] ou plus généralement qui les réduit en poudre[164]. On peut se demander si Orion n'a pas qualifié d'alexandrin un terme employé plus généralement dans toute l'Égypte, l'égrugeage des légumes secs ayant dû se pratiquer dans toute la *chôra*. Les deux occurrences papyrologiques sont de provenance inconnue ou douteuse, ce qui ne permet pas d'infirmer Orion – de toute façon, on l'a vu, un mot alexandrin a pu se

159 Le ε de la deuxième syllabe est en effet énigmatique puisque le verbe est ἐρείκω : on attendrait *ἐρείκτης ou *ἐρίκτης. Pas d'explication chez Chantraine, *DELG*, *s. v.* ἐρείκω, qui juge le ε « inexpliqué » dans les autres dérivés comme ἐρέγματα, ἐρεγμός (dont il est question plus loin) et l'adjectif ἐρέγμινος. C.J. Ruijgh me fait part *per litt.* de l'hypothèse selon laquelle « à la rigueur, on pourrait voir dans ἐρέκτης un compromis entre *ἐρ(ε)ίκτης et ῥήκτης "celui qui déchire" ».

160 Cf. B. Kramer, D. Hagedorn, K.A. Worp, « BGU III 849 », *ZPE* 49, 1982, p. 73, n. 2.

161 Très nombreux emplois chez les médecins (Érotien, Dioscoride, Galien, Oribase, Paul d'Égine, *Hippiatrica*). En alchimie, cf. *P.Holm.* 137, 990 ; 992 (Thèbes, IV^e s., éd. Halleux, *CUF*, *Les Alchimistes grecs*, t. 1). Dans les papyrus documentaires : *P.Cair.Masp.* II 67143, 18 (Aphrodité, VI^e s. ; cf. *BL* VIII, p. 73) ; *P.Mich.* I 2, 13 (Philadelphie, 259 av.) ; *P.Tebt.* I 9, 10 ; 18 (119 av.) ; I 11, 8 (119 av.) ; II 417, 17 (III^e s.) ; III/2 1 1091, 10 (II^e s.) ; *SB* XIV 11945, fr. 2, 8 (Primis, I^er s. av. J-C.). Cf. H.C. Youtie, « P.Mich. I 2 : ΕΡΕΓΜΟΣ ΦΑΚΩΝ », *ZPE* 34, 1979, p. 95-96 (= *idem*, *Scriptiunculae posteriores*, Bonn, 1982, II, p. 537-538).

162 Érotien (I^er s.), *Vocum Hippocraticarum collectio*, φ 2 (p. 90, 6-7 éd. Nachmanson) : ἐρεγμὸς κυρίως λέγεται ὁ δίχα διῃρημένος κύαμος « l'*eregmos* se dit proprement de la fève coupée en deux » ; Apollonios le Sophiste (I^er / II^e s.), *Lexicon homericum*, p. 76, 12 éd. Bekker, ἐρεγμός, ὁ λεγόμενος διεσχισμένος κύαμος; p. 158, 16-17, ἡμεῖς ἔτι ἐρεγμὸν λέγομεν τὸν ἐσχισμένον κύαμον ; Galien, XIX, p. 100, 7 éd. Kühn : τὸν ἐρεγμὸν ἀπὸ τοῦ διχῇ διῃρῆσθαί φασιν ὠνομάσθαι ; Hsch. ε 5703 : ἐρεγμὸς ὁ κύαμος ὁ διακεκομμένος ; *Et. Mag.* 370, 30 : Ἐρεγμός · ὁ διακεκομμένος κύαμος ; Ps.-Zonaras, *Lexicon*, p. 858, 10 : Ἐρεγμός. ὁ διασχιζόμενος κύαμος.

163 Cf., par exemple, *P.Mich.* I 2, 13 (Philadelphie, 259 av.) : ἐρεπμον (l. ἐρεγμὸν) φακῶν (lentilles), sur lequel on lira H.C. Youtie, *l. c.* (n. 161), p. 95-96 (= *idem*, *Scriptiunculae posteriores*, Bonn, 1982, II, p. 537-538) ; *Hippiatrica Berolinensia*, IV 7, 6 : ἐρεγμὸν ὀρόβου ; VI 2, 1 : ὀρόβων ἐρεγμόν (lentilles bâtardes).

164 Cf. Galien (qui connaissait bien les réalités alexandrines pour avoir vécu dans cette cité), *Linguarum seu dictionum exoletarum Hippocratis explicatio* (XIX, p. 100, 6-10 éd. Kühn) : ἐρίκιδες · αἱ ἀδρομερῶς διῃρημέναι κριθαί, τινὲς δὲ τὰς διχῇ διῃρημένας · καὶ γὰρ τὸν ἐρεγμὸν ἀπὸ τοῦ διχῇ διῃρῆσθαί φασιν ὠνομάσθαι · ἐμοὶ δὲ παρὰ τὸ ἐρείκειν πάντα τὰ τοιαῦτα δοκεῖ γεγονέναι, ὅπερ *οὐ τὸ διχῇ διαιρεῖν ἐστιν, ἀλλὰ τὸ θραύειν* (« égruger ») *ἁπλῶς*. *Schol. Ar.* Vesp. 649 éd. Koster : κατερεῖξαι (« moudre ») · καταθραῦσαι (...) RVGLhAld · ἀφ' οὗ καὶ τὸ⟨ν⟩ ἐρεγμὸν ἀξιοῦσί τινες. Cf. l'expression « farine d'*eregmos* » (ἐρεγμοῦ ἄλευρον) des *Hippiatrica Berolinensia*, LII 6, 6 et LXXII 21, 6. Chez Hésychius, ε 6629, l'*eregmos* est synonyme de bouillie : ἔτνος · ἐρεγμός. Enfin, l'*eregmos* de lentilles (cf. note précédente) ne peut être que de la poudre de lentilles (et non des lentilles coupées en deux !).

répandre dans le reste du pays. Mais nous venons de voir que la fève (d'Égypte) est très liée à Alexandrie et à son économie agricole[165] et qu'elle a donné lieu à une terminologie typiquement alexandrine (fleur, fruit, racine)[166].

e. Faune

À part les poissons dont il a été question sous la rubrique « alimentation », on peut relever les mots suivants :

– [36] **μονόσιρος**, sorte de volaille (H, NR). Florentinus (IIIe s.) *ap. Geoponica*, XIV 7, 30 éd. Beckh : Εἰσὶ δὲ ἐν Ἀλεξανδρείᾳ τῇ πρὸς Αἴγυπτον ὄρνις (ὄρνεις *v. l.*) μονόσιροι, ἐξ ὧν οἱ μάχιμοι ἀλεκτρυόνες γεννῶνται « il y a à Alexandrie d'Égypte des *monosiroi*, oiseaux qui donnent naissance aux coqs de combat. » Si le texte n'est pas corrompu, on a affaire à un hapax (à l'étymologie obscure), ce qui inciterait à y voir un idiotisme alexandrin. Plusieurs textes nous parlent des combats de coqs ou de divers volatiles à Alexandrie : Philon, *Quod omnis probus* 131 ; Plutarque, *Apophth. Aug.* 4, 207b nous raconte qu'Érôs, procurateur en Égypte, ayant mis à mort et mangé une caille qui était sortie victorieuse de tous ses combats, fut condamné par Auguste à être attaché à un mât. G. Lumbroso, bon connaisseur d'Alexandrie, est même allé jusqu'à écrire dans ses *Testi e commenti concernanti l'antica Alessandria*, Milan, 1934-1938, p. 26, que cette cité serait à l'origine de l'habitude des combats de coqs encore en vigueur dans bien des pays modernes, hypothèse « alexandrinocentriste » démentie par les témoignages, au moins, de la Grèce classique[167].

f. Institutions administratives et religieuses

Je regroupe sous cette rubrique un peu vague une série de mots se rattachant à l'administration, aux monnaies et mesures, à la religion[168].

– [37] **ἐπίσταλμα**, « prescription, ordre » (CSR, K?). Orus (Ve s., Alexandrin), *Vocum Atticarum Collectio*, A 42 éd. Alpers, au sujet du mot ἐπιστολή « prescription, ordre » : ⟨τὸ δὲ⟩ ἐπίσταλμα βάρβαρον ἐπιχωριάζον Ἀλεξανδρεῦσιν « le mot *epistalma*, usage local des Alexandrins, est barbare. » C'est un mot du vocabulaire administratif, désignant à l'origine un commandement écrit émanant des autorités, qui est abondamment attesté dans les papyrus d'Égypte[169]. Certes, les premières occurrences de ce terme en ce sens (IIe s.), devenu ensuite courant dans tout

[165] Cf. [28] κιβώριον (en particulier le texte de Strabon et le *BGU* IV 1119).

[166] Cf. [25] ἀντινόειος, [28] κιβώριον et [29] κολοκάσιον.

[167] Cf. L. Becq de Fouquières, *Les jeux des Anciens,* Paris, 1869, p. 148-158. L'article de E. Saglio dans *DAGR*, I/1 1877, *s. v. Alekhtryonon agones*, p. 180-181, ne dit rien de particulier sur Alexandrie.

[168] La liste ne comprend que des termes que les Anciens ont considérés comme alexandrins. Beaucoup d'autres mots appartenant au registre de l'administration de l'Égypte et qui ont de fortes chances d'être des créations du pouvoir central alexandrin auraient pu y être ajoutés.

[169] Cf. F. Preisigke, *Fachwörter des öffentlichen Verwaltungsdienstes Ägyptens in den griechischen Papyrusurkunden der ptolemäisch-römischen Zeit*, Göttingen, 1915, *s. v.* et *WB*, *s. v.* On compte actuellement plus de 300 occurrences papyrologiques de ce mot.

l'Empire, émanent de l'administration d'Égypte, mais, du fait de l'absence pour les autres régions de l'Empire d'une documentation semblable à celle conservée en Égypte, on peut se demander si on n'a pas là encore un terme de la *koinê* abusivement considéré comme alexandrin.

– [37 **bis**] **στρατιωτός:** cf. *addendum*, p. 76.

– [38] **ἀπόλυτον χάραγμα**, « monnaie déliée » (CSR). Justinien, *Édit* XI, 1 (559) [= *CJC* III, p. 778, 29] parle de ἐν τῷ παρὰ ᾽Αλεξανδρεῦσιν ἀπολύτῳ καλουμένῳ χαράγματι « ce qui est appelé à Alexandrie *apoluton charagma.* » Il s'agit, sous une appellation qui n'a pas toujours paru très claire, d'une monnaie de cuivre propre à l'Égypte, frappée à Alexandrie[170]. On retrouve cette expression dans le *P.Oxy.* I 144, 8 (580) : ἐν ἀπολύτῳ Αἰγυπτίῳ χαράγματι ζυγῷ ᾽Αλεξ(ανδρείας), où il est question d'un virement fait d'Oxyrhynchos à Alexandrie.

– [39] **χάλκινον**, pièce de monnaie (CSR/CSR/CR?). Épiphane de Salamine (IV^e^ s.), *De mensuris*, 82, 43 (éd. Hultsch, *Metrologicorum scriptorum reliquiae*, I, p. 266) : Χαλκοῖ. τούτους οἱ Αἰγύπτιοι ἐφεύροντο. ἀργύρια δέ ἐστι τετυπωμένα. διὸ[171] καὶ παρὰ ᾽Αλεξανδρεῦσι τὰ ἀργύρια καλοῦνται χάλκινα « Les *chalkoi* [litt. «pièces de bronze»] : ce sont les Égyptiens qui les ont inventés. Ce sont des *argyria* [litt. «pièces d'argent»] frappés. C'est pourquoi chez les Alexandrins, les *argyria* sont appelés *chalkina* [«pièces en bronze»]. » Cette notice, qui, par une concision frisant l'ellipse et par l'emploi ambigu des termes qui la constituent, n'est pas claire[172], se retrouve sous une forme encore plus courte chez le même auteur en 83, 12 (éd. Hultsch, I, p. 269) : Ὁ δὲ χαλκὸς ἀργύριόν ἐστι τετυπωμένον, ὅθεν παρ᾽ ᾽Αλεξανδρεῦσι τὰ ἀργύρια χαλκινὰ (l. χάλκινα) καλεῖται, que l'on retrouve mot pour mot chez Héron d'Alexandrie, *De mensuris*, fr. 60, 12 éd. Heiberg (*Heronis Alexandrini opera quae supersunt omnia*, V, p. 212)[173]. J'avoue être embarrassé pour expliquer ces fragments dont il n'est pas dit que le texte ne soit pas corrompu. Une première solution consisterait à justifier cette notice

[170] Cf. A.C. Johnson, L.C. West, *Currency in Roman and Byzantine Egypt*, Princeton, 1944, p. 189-190 ; K. Maresch, *Nomisma und Nomismatia* (*Pap. Col.* XXI), Opladen 1994, p. 2; et surtout C. Zuckerman, *Du village à l'Empire : autour du registre fiscal d'Aphroditô (525/526)* (*Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance, Monographie* 16), Paris, 2004, qui reprend et commente l'*Édit* XI (*apoluton charagma* est traduit p. 113).

[171] Je corrige le texte de Hultsch (ἀργύρια δέ ἐστι τετυπωμένα δύο. καὶ κτλ.) d'après *Et. Gud.*, p. 188, 10-11 : χαλκοῦς ⟨οἱ Αἰγύπτιοι ἐφεύροντο⟩. ἀργύρια δέ ⟨εἰσι⟩ τετυπωμένα· διὸ καὶ παρὰ ᾽Αλεξανδρεῦσι τὰ ἀργύρια χάλκι[ν]α καλοῦνται. La conjonction διό est corroborée par le ὅθεν de la version courte de cette notice chez Épiphane, citée juste après.

[172] Je remercie R.S. Bagnall, K. Maresch, C. Morisson et surtout H. Cuvigny de m'avoir livré leurs suggestions sur ce texte d'Épiphane.

[173] La date de Héron est controversée : entre 100 av. et 200 apr. J.-C., avec un consensus pour le I^er^ apr. J.-C., ce qui inciterait à considérer Épiphane comme un compilateur du savant alexandrin. Voir en dernier lieu la notice que G.R. Giardina a consacrée à Héron dans R. Goulet (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques*, Supplément, Paris, 2003, H 101 a (p. 88-93 pour la date). Selon ce dernier auteur, le *De mensuris*, attribué à Héron d'après un manuscrit du IX^e^ s., est très corrompu, « au point qu'il n'est pas toujours possible de remonter au texte primitif de Héron. Certaines sections du texte ont été rayées et on trouve des erreurs qui sont certainement dues aux compilateurs. D'autres sections du texte présentent des points de contact avec d'autres œuvres de Héron (…) ». Je ne préfère donc pas arguer du passage attribué à Héron pour dater l'emploi alexandrin du terme *chalkinon*.

par l'ambiguïté du terme ἀργύριον qui peut désigner la « monnaie » au sens vague (comme en français le mot « argent » qui ne préjuge pas du métal employé) [174], « la pièce en argent » ou, au moins à partir du IVe s., « la pièce de bronze » (argentée à l'origine) [175]. Épiphane commencerait par attribuer la frappe d'une monnaie de bronze aux Égyptiens (il semble qu'il faille entendre ici les Ptolémées qui ont effectivement introduit au IIIe s. une monnaie de bronze). Puis il introduit la notion d'ἀργύριον (« argent » en tant que métal et « argent » en tant que monnaie) dont l'ambiguïté lui fait conclure que les Alexandrins, quand ils parlent d'« argent » (au sens de monnaie), utilisent χάλκινον (litt. « en bronze ») à la place d'ἀργύριον (litt. « en argent »). On pourrait aussi comprendre autrement en donnant à χαλκοῖ le sens de « pièces de monnaie, monnaie [176] ». Épiphane, après avoir dit que ce sont les Égyptiens (c'est-à-dire les Ptolémées) qui ont introduit la monnaie, ajoute qu'elle est en argent frappé (faisant allusion aux émissions de monnaies d'argent des Ptolémées dont la monnaie standard était le tétradrachme d'argent) et que c'est pour cette raison que, en dépit du sens premier des deux termes, les pièces en argent sont appelées χάλκινα (litt. « pièces en bronze »). Hélène Cuvigny, qui préfère cette seconde solution, me propose *per litt.* d'expliquer le texte d'Épiphane par une réminiscence de l'introduction par Ptolémée II vers 260 de la parité argent/bronze (où une drachme de bronze valait une drachme d'argent) ainsi que par le fait que, sous le Haut-Empire, la drachme de 6 oboles était désignée sous le terme de χαλκίνη, étant une grosse pièce de bronze, même si c'est une drachme théoriquement d'argent. On notera d'ailleurs que χάλκινον se retrouve dans les papyrus grecs associé à la drachme, χαλκίνου δραχμή, équivalent de χαλκίνη [177]. Son emploi absolu, non attesté par les papyrus, pourrait être une particularité locale justifiant cette notice d'Épiphane, à moins que ce dernier, à la faveur d'une inexactitude [178], n'ait appliqué à Alexandrie un usage plus largement égyptien.

– [40] **βαιών**, nom de mesure (NR). Hésychius (Ve/VIe s.), β 103 : βαιών· (…) καὶ μέτρον παρὰ ᾽Αλεξανδρεῦσι « *baiôn* : (…) c'est aussi une mesure chez les Alexandrins. » Il n'y a aucune trace de cette mesure et il est probable que, si le texte de cette glose a été correctement transmis, le lexicographe (pourtant alexandrin) ait confondu avec βάϊον (dérivé de βάϊς « nervure de la

[174] Cf. K. Maresch, *o. c.* (n. 170), p. 1, n. 1.

[175] Cf. *Et. Gud.*, p. 187, 18 : ᾽Αργύρια· τὰ καὶ χάλκινα.

[176] Pour ce sens, fréquent dans les papyrus (voir par exemple, P.W. Pestman et *al.* (éd.), *A Guide to the Zenon Archive* (*Pap. Ludg. Bat.* XXI), Leyde, 1981, p. 545, *s. v.* χαλκοῖ « money »), quoique mal attesté dans les dictionnaires, cf. la remarque de W. Clarysse, « P.Mich. 10 601 Again », *ZPE* 48, 1982, p. 134, note aux l. 17-18.

[177] Voir H.C. Youtie, « P.Cornell Inv. 130 : " argyrion " and " chalkinon " », *ZPE* 34, 1979, p. 90-92, notamment 90 (= *idem*, *Scriptiunculae posteriores*, Bonn, 1982, p. 532). Les attestations papyrologiques de χάλκινον sont rares : cf. K. Maresch, *Bronze und Silber. Papyrologische Beiträge zur Geschichte der Währung im ptolemäischen und römischen Ägypten bis zum 2. Jahrhundert n. Chr.* (*Pap. Col.* XXV), Opladen 1996, p. 158, n. 6.

[178] La suite immédiate du passage d'Épiphane, *De mensuris*, 82, 43, cité au début de cette notice, par la confusion qu'elle manifeste, doit nous inciter à prendre ses informations avec prudence : ἔστι δὲ ὁ χαλκοῦς τῷ σταθμῷ ὄγδοον οὐγγίας, ὡς ἡ δραγμή. H. Cuvigny commente ainsi ce passage : « ὁ χαλκοῦς au singulier ne peut signifier dans un tel contexte que le calque, *i. e.* le 1/8 d'obole. Ici Épiphane invente un *chalkous* qui a le même poids que la drachme (est-ce parce que la seule pièce qui s'appelait une drachme à l'époque romaine était en bronze ? Il n'existait pas en effet de pièce d'1 dr. en billon de 7 oboles). Épiphane établit une correspondance artificielle et pas tout à fait exacte entre la drachme pondérale (3,6 gr en Égypte) et le système pondéral romain (1/8 d'once = 3,36 gr). »

feuille de palmier, palme » [179]), qui est effectivement le nom d'une mesure d'arpentage en vigueur dans l'Égypte byzantine et arabe et qui n'est attesté que dans les papyrus : *P.Bad.* IV 92, *passim* (prov. inconnue ; v^e^/vi^e^ s.) [180] ; *P.Flor.* I 37, 3 (Hermopolite; 500-512 [*BL* VIII, p. 124]) ; *P.Strasb.* VI 579, 14 (Hermopolis, 521) ; *BGU* IV 1094, 12 (Hermopolis, 525) ; *P.Ross.Georg.* IV 7, 1 ; 14 ; 16 (Aphroditô, 709) ; *P.Lond.* IV 1362, 20 ; 22 ; 1378, 15 (Aphroditô, 710) [181]. Ces occurrences se limitent à la Thébaïde, ce qui semble contredire la remarque d'Hésychius. Sa glose a de fortes chances d'être une interpolation postérieure issue d'une source mal documentée confondant, par un phénomène de métonymie déjà évoqué, Alexandrie et le reste de la *chôra* [182].

– [41] **Κικέλλια/Κικήλλια**, équivalent alexandrin des Kronia et des Saturnales (NR ou NR?). Épiphane (IV^e^ s.), *Panarion*, 51, 22 (II, p. 284, 10-13 éd. Holl, *GSC*) : ταύτην δὲ τὴν ἡμέραν ἑορτάζουσιν Ἕλληνες, φημὶ δὲ οἱ εἰδωλολάτραι, τῇ πρὸ ὀκτὼ καλανδῶν Ἰανουαρίων, τῇ παρὰ Ῥωμαίοις καλουμένῃ Σατουρνάλια, παρ᾽ Αἰγυπτίοις δὲ Κρόνια, παρὰ Ἀλεξανδρεῦσι δὲ Κικέλλια « Les Grecs, je veux dire les idolâtres, fêtent ce jour, huit jours avant les calendes de janvier [= 25 décembre], le jour appelé chez les Romains Saturnales, chez les Égyptiens Kronia et chez les Alexandrins Kikellia. » Le terme de Κικέλλια [183] ne se rencontre que dans le décret trilingue dit de Canope, émis par les prêtres en l'honneur de Ptolémée III, son épouse et sa fille et daté de 238 (*OGIS* I 56 [184]), où, orthographié Κικήλλια dans la partie grecque [185], il correspond, dans la version hiéroglyphique, à *gꜣjgꜣj*. Il a donc été interprété comme une translittération de l'égyptien pourvue du suffixe -λλιον [186]. La notation d'Épiphane est intéressante car elle fait bien une différence entre Alexandrie (qu'il connaissait pour y avoir fait ses études de rhétorique) et le reste de l'Égypte et on ne peut donc suspecter son auteur d'avoir rapporté à Alexandrie un fait plus largement égyptien. Mais son information laisse à désirer, la correspondance qu'il établit étant plus qu'approximative : elle résulte tout d'abord de la stabilisation de l'année égyptienne de 365 jours à la suite de la réforme augustéenne selon laquelle les Kikellia tombent le 24 décembre (et non le 25 comme le voudrait Épiphane [187]) ; de plus, les Kronia ne durent qu'une seule

179 Mot d'origine égyptienne : cf. J.-L. Fournet, *o. c.* (n. 3), p. 68-69. Le sens métrologique s'est développé secondairement et très postérieurement à l'emprunt du mot égyptien.

180 Cf. J. Shelton, « Land Measures in VBP IV 92 », *ZPE* 42, 1981, p. 95-98.

181 Le copte ⲕⲗ(ⲓ), descendant du mot égyptien qui a donné βάϊς/βάϊον, a pris lui aussi ce sens : cf. W.E. Crum, *Coptic Dictionary*, Oxford, 1939, p. 27 b, citant *P.Lond. Copt.* I 528 et *P. Hermitage Copt.* 7, 5 (= *P.Lich.*).

182 Sur cette confusion, cf. ci-dessus, p. 9-10.

183 Cf. R. Merkelbach, *Isisfeste in griechisch-römischer Zeit* (*Beiträge zur klassischen Philologie* 5), Meisenheim am Glan, 1963, p. 36-39, et F. Perpillou-Thomas, *Fêtes d'Égypte ptolémaïque et romaine d'après la documentation papyrologique grecque* (*Studia Hellenistica* 31), Louvain, 1993, p. 103-105, 106, que je suis ici.

184 Ce décret est transmis par deux versions, l'une de Momemphis (Kôm el-Hisn), l'autre de Tanis (respectivement A. Bernand, *La prose sur pierre*, Paris, 1992, nº 8 et 9). Il a fait l'objet d'une récente monographie de S. Pfeiffer, *Das Dekret von Kanopos (238 v. Chr.)* (*APF Beiheft* 18), Munich-Leipzig, 2004 (les pages 184-185 consacrées aux Kikêllia n'apportent rien au problème qui nous occupe ici).

185 L. 64 (version de Tanis) : (...) ὅταν τὰ Κικήλλια ἄγηται ἐν τῶι Χοιακ μηνὶ πρὸ τοῦ περίπλου τοῦ Ὀσείριος (...), « lorsqu'on célèbre les Kikêllia au mois de Choiak avant la navigation d'Osiris. »

186 F. Perpillou-Thomas, *o. c.* (n. 183), p. 103 renvoie sur ce point à B.H. Stricker, « De Egyptische mysteriën », *OMRO* 34, 1953, p. 13.

187 D'après le décret de Canope, la fête a lieu avant la navigation d'Osiris (29 Choiak), donc le 28 Choiak, soit, selon le nouveau calendrier, le 24 décembre. Cette approximation servait le propos d'Épiphane qui est de montrer que les païens étaient au fait de certaines réalités théologiques ou rituelles chrétiennes.

journée (d'après *P.Oxy.* I 122, 4, qui parle du « jour des Kronia »[188]) tandis que les Saturnales vont du 17 décembre jusqu'au 23 du même mois au plus tard[189]. « Il y a donc une différence de date et de durée entre les Kronia d'Égypte et les Saturnales (…) : Romains, Égyptiens (de la χώρα) et Alexandrins ne célèbrent pas les mêmes fêtes. Variations dans les rites, les coutumes, sans aucun doute, mais aussi différence de nature : c'est net pour les Kikellia et les Saturnales, et il en va peut-être de même pour les Kronia[190]. » Il faut donc se défier de cette équivalence. Par ailleurs, le décret de Canope n'est pas explicite sur la nature des Κικήλλια[191] et ne permet pas de savoir si cette fête appartient à la strate égyptienne et donc pré-macédonienne ou si elle est une création du clergé égyptien ptolémaïque. Notons que ce serait le seul mot certain d'origine égyptienne de notre liste[192] ; mais il s'agit du nom d'une fête dans un contexte égyptien.

J. Yoyotte et P. Chuvin ont récemment réexaminé le texte d'Épiphane et proposent une solution qui en réduirait les incohérences[193] : tout d'abord, ils voient dans les Kronia « tout simplement le nom grec des Saturnales et, plutôt que de supposer une référence à une fête spéciale, d'origine indigène, de l'Égypte en l'honneur du dieu Geb/Cronos, il [leur] paraît plus simple de considérer que cette mention atteste la diffusion des Saturnales dans le milieu égyptien hellénisé ». Ensuite, ils rejettent le caractère alexandrin des Kikêllia, « fête célébrée dans toute la province de la *chôra* », une des plus importantes du calendrier égyptien puisqu'« il s'agit des cérémonies terminales du " mystère d'Osiris " ». Ils proposent donc d'inverser la place respective des Alexandrins et des Égyptiens dans la phrase d'Épiphane, « en admettant un lapsus soit d'un copiste soit de l'auteur lui-même et

188 Cf. F. Perpillou-Thomas, *o. c.* (n. 183), p. 105-107. Voir, cependant, ci-dessous l'interprétation différente que J. Yoyotte et P. Chuvin donnent des Kronia.

189 Cf. F. Perpillou-Thomas, *o. c.*, p. 136-137.

190 F. Perpillou-Thomas, *o. c.*, p. 106.

191 Leur date, qui les met en rapport avec le solstice d'hiver, a donné lieu à des identifications avec la célébration du dieu soleil, dont l'origine a été fort débattue (égyptienne ; romaine ; grecque, juive et égyptienne). Cf. les références données par F. Perpillou-Thomas, *o. c.*, p. 105.

192 Il est à noter que l'étymologie de ce terme est loin d'être claire. Dans la partie hiéroglyphique du décret de Canope, le nom de la fête est enregistré sous la forme *gɜjw* par A. Erman et H. Grapow, *Wörterbuch der aegyptischen Sprache*, V, Leipzig, 1931, p. 151, 1. F. Daumas, *Les moyens d'expression du grec et de l'égyptien* (*CASAE* 16), Le Caire, 1952, p. 91 et 176, propose la lecture redoublée *gɜiwgɜiw*, sur laquelle il revient dans les *addenda et corrigenda*, à la p. 278, où il propose de lire *gɜgɜiw*, suggérant même de lire ce groupe *glgliw* en se fondant sur l'équivalence *ɜ* = *l* que V. Loret avait déjà mise en évidence. Cette lecture pourrait à elle seule expliquer la forme grecque sans obliger à recourir à une explication faisant intervenir un suffixe grec en *-l-* (avec redoublement expressif et diminutif en -ιον), que je ne peux m'empêcher de trouver curieuse. Elle reste néanmoins très sujette à caution. Quant au texte démotique, Κικήλλια correspond à *nɔ gy.w n Is.t* (version de Tanis), comprise comme " les rites d'Isis ". Notons que ce sens de *gy.w* est sans parallèles (cf. W. Erichsen, *Demotisches Glossar*, Copenhague, 1954, p. 572 qui ne cite que cette référence).– Je dois les informations égyptologiques qui précèdent à mon collègue M. Chauveau, que je remercie. Celui-ci me propose avec prudence une hypothèse : il se demande si, « à condition qu'il faille bien lire la version hiéroglyphique *gɜgɜyw* ou *gɜywgɜyw*, il ne s'agirait pas tout simplement d'une déformation du nom égyptien du mois de Khoïak, c'est-à-dire *kɔ-(hr)-kɔ* prononcé *kiakh* ou sim. Avec le déplacement de l'accent induit par le suffixe, on pourrait très bien avoir en grec κικη- ou sim. Les *Kikéllia* ne seraient donc littéralement que les " fêtes de Khoïak ". » Cette explication présente des avantages puisque l'étymon ne serait plus un obscur terme égyptien, mais un nom de mois égyptien passé depuis longtemps dans le grec d'Égypte (il est vrai sous une autre forme).

193 J. Yoyotte, P. Chuvin, « Autour du solstice d'hiver : Épiphane et les fêtes alexandrines de l'Éternité » dans D. Accorinti, P. Chuvin (éd.), *Des Géants à Dionysos. Mélanges de mythologie et de poésie grecques offerts à Francis Vian*, Alessandria, 2003, p. 136-137.

en lisant " les *Saturnales* des Romains, les *Cronia* des Alexandrins et les *Kikellia* des Égyptiens " ». L'alexandrinisme serait donc Κρόνια et non plus Κικέλλια/Κικήλλια. C'est une solution séduisante, mais qui a l'inconvénient d'intervenir fortement dans le texte grec transmis.

– [42] **φιλόπονος**, « membre laïc d'une confrérie chrétienne » [194] (CSR ou CSR). Nous avons déjà évoqué le cas de φιλόπονος, qui désigne un laïc engagé dans une confrérie chrétienne (φιλοπονεῖον / φιλοπονία). Zacharie le Scholastique (V^e^/VI^e^ s.), *Vie de Sévère* (traduction syriaque d'un original grec perdu, *PO*, II, p. 12 éd. Kugener), nous dit d'un certain Mênas qu'il était « de ceux qui fréquentent avec assiduité la sainte église, ceux que les *Alexandrins* suivant la coutume du pays ont l'habitude d'appeler Φιλόπονοι ». Plus loin, *PO*, II, p. 24 : « Comme nous nous trouvions constamment dans les saintes églises avec ceux qu'on appelle (à Alexandrie) Φιλόπονοι, qui sont appelés en d'autres lieux *zélateurs* et dans d'autres encore *compagnons.* » Jean, supérieur du monastère de Beith-Aphthonia, dans sa vie du même Sévère (*Vie de Sévère* dans *PO*, II éd. Kugener, transmise aussi en syriaque), s'exprime en termes similaires au sujet de Mênas (p. 214) : « Il était constamment en prière à l'église, et faisait partie de la sainte association de ceux qui sont appelés là-bas Φιλόπονοι [195]. » De fait, les premiers chercheurs qui se sont occupés des *philoponoi* pensaient que c'était une particularité de l'Église d'Alexandrie. Mais on en trouve la trace ailleurs en Égypte, il est vrai toujours dans des grosses agglomérations [196]. Faut-il soupçonner Zacharie, qui a fait ses études à Alexandrie (485-487) et qui connaît donc bien cette cité, d'avoir commis cette erreur par méconnaissance des réalités de la *chôra* égyptienne ? On remarquera néanmoins que dans le second passage, il fait clairement la différence entre le mot alexandrin, φιλόπονος, et son équivalent « en d'autres lieux », traduit du syriaque par *zélateurs* et en lequel il faut reconnaître le grec σπουδαῖοι, autre nom bien connu des membres de ces confréries. Zacharie fait montre là d'une sensibilité à des variations lexicales qu'il ne faut peut-être pas sous-estimer. Mais « en d'autres lieux » est une expression vague et il n'est pas sûr qu'elle désigne ici les métropoles de la *chôra*. En fait, Zacharie doit faire référence aux usages lexicaux du reste de l'Empire (Constantinople, Jérusalem, Chypre, etc.) où le terme usuel semble avoir été *spoudaioi* contrairement à l'Égypte qui employait préférentiellement *philoponoi* – même si le mot *philoponos* est sporadiquement attesté, par exemple, à Antioche et celui de *spoudaioi* à Alexandrie [197]. Intéressante à cet égard est la comparaison entre les deux versions des *Miracles de*

[194] Sur les *philoponoi*, cf. E. WIPSZYCKA, « Les confréries dans la vie religieuse de l'Égypte chrétienne », *Proc. XIIth Int. Congr. Pap.*, Toronto, 1970, p. 511-525 = *Ead.*, *Études sur le christianisme dans l'Antiquité tardive*, Rome, 1996, p. 257-278 (corrigé et augmenté) et récemment J. GASCOU, « Un nouveau document sur les confréries chrétiennes: P. Strasb. copte inv. K 41 » dans A. BOUD'HORS, J. GASCOU et D. VAILLANCOURT (éd.), *Études Coptes IX. Onzième Journée d'études (Strasbourg, 12-14 juin 2003)*, Paris 2006, p. 167-170.

[195] Sur cette vie et celle de Zacharie, cf. F. NAU, « Opuscules maronites (fin) (1). Vie de Sévère Patriarche d'Antioche », *ROC* 5, 1900, p. 293-302.

[196] Cf. déjà L. VAILHÉ, « Les Philopones d'Oxyrhynque », *Échos d'Orient* 14, 1911, p. 277-278 et surtout E. WIPSZYCKA, *l. c.* (n. 194), p. 516 (= *Études,* p. 268).

[197] Cf. *DACL* III/2, *s. v. confréries*, col. 2553-2560. H.-D. SAFFREY, *REG* 67, 1954, p. 403, écrit au sujet de ces laïcs chrétiens : « En Syrie, on les nommait de préférence σπουδαῖοι, en Égypte, on les appelait les φιλόπονοι », renvoyant à S. PÉTRIDÈS, « Le monastère des Spoudaei à Jérusalem et les Spoudaei de Constantinople », *Échos d'Orient* 4, 1900-1901, p. 225-231 et *id.*, « Spoudaei et Philopones », *Échos d'Orient* 7, 1904, p. 341-348. L'étude plus récente de WIPSZYCKA, *Études* (n. 194), p. 257, n. 7, recense cinq emplois égyptiens de σπουδαῖοι, tous dans des textes littéraires : 1) la « De

Côme et Damien, dont celle adaptée à un public égyptien utilise le mot de φιλόπονος, absent dans l'autre [198]. Pour réconcilier le témoignage de Zacharie et la documentation, il est permis de penser que l'institution des *philoponoi* est née à Alexandrie (ce que son statut de siège de l'Église d'Égypte rend très vraisemblable), puis s'est répandue dans le reste du diocèse.

– [43] **Ἰορδάνης**, « fonts baptismaux » (CSR). Sophrone, *Miracles de s. Cyr et Jean*, XXXIX 5 (dans un passage uniquement conservé par la recension latine) : *Surgens pretosium Iordanem ingredere (hoc enim nomine Alexandrini sacri baptismati piscinam significant) (…)* « Te levant pour entrer dans le précieux Jourdain (c'est de ce nom que les Alexandrins désignent les saints fonts baptismaux) (…). » Cet usage est néanmoins assez répandu dans la littérature latine [199] : par exemple, Prudence, *Cathemerinon*, II 61-64 (*Durare nos tales jube : Quales remotis sordibus / Nitere pridem jusseras / Jordane tinctos flumine*) ou Paulin de Périgueux (v^e^ s.), *Vie de saint Martin*, IV 253 (*Altera pocla decent homines Jordanes renatos*). Mais, chez ces poètes, l'emploi relève de la métaphore poétique alors que Sophrone laisse entendre que Ἰορδάνης était le nom banal donné à Alexandrie aux fonts baptismaux. Par ailleurs, Sophrone fait peut-être référence au seul domaine oriental.

J'annexe à cette partie les mots κηρυκίνη et φυλάκιον, qui appartiennent au lexique d'une institution sanitaire proprement alexandrine et assez pittoresque.

– [44] **κηρυκίνη**, « crieuse publique récoltant les serviettes hygiéniques » (CSR). Le mot est connu par une notice de *La Souda*, κ 1540 : Κηρύκαινα· θήλεια. καὶ Κηρυκίνας ἐκάλουν

sanctis Pachomio et Theodoro epistula Ammonis Episcopi » dans *Sancti Pachomi Vitae Graecae*, éd. Halkin, *Subsidia Hagiographica* 19, Bruxelles, 1932, chap. 31-32 (texte de la fin du IV^e^ s.) ; 2) W. Riedel, W.E. Crum, *The Canon of Athanasius of Alexandria*, Londres, 1904, canon 93 de la version copte (ouvrage de la fin du IV^e^/milieu V^e^ s.) ; 3) Martyre de s. Pierre d'Alexandrie dans H. Hyvernat, *Les actes des Martyrs de l'Égypte tirés des manuscrits coptes de la Bibliothèque Vaticane*, Paris, 1886-1887, p. 279 et, dans sa version grecque, P. Devos, « Une passion grecque inédite de S. Pierre d'Alexandrie », *AnBoll* 83, 1965, p. 174 (actes probablement composés au VI^e^ s. [cf. W. Tefler, « Peter of Alexandria and Arius », *AnBoll* 67, 1949, p. 117-130, notamment 118-122]) ; 4) Fragments coptes d'une homélie de Jean de Parallos *Contre les livres hérétiques*, éd. A. van Lantschoot dans *Miscellanea Mercati*, *Studi e Testi* 121, Rome, 1946, p. 230 ; 5) W. Till, « Koptische Heiligen- und Märtyrerlegenden », *Orientalia Christiana Analecta* I, Rome, 1935, n° 102 (Vie de Zénobe), p. 134 et 136 (date de composition inconnue).– Je remarque que σπουδαῖος dans ce sens bien précis est totalement absent des papyrus qui ne connaissent que φιλόπονος (ajouter aussi aux occurrences papyrologiques grecques de Wipszycka celles des papyrus documentaires coptes réunies par H. Förster, *Wörterbuch der griechischen Wörter in den koptischen dokumentarischen Texten* [*Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur* 148], Berlin-New York, 2002, *s. v.* φιλόπονος). On peut soupçonner les papyrus de refléter l'usage le plus naturel concernant la terminologie de ces associations laïques, contrairement aux textes littéraires qui, pour diverses raisons, ont pu privilégier le mot répandu dans le reste de l'Empire.

198 Il s'agit du miracle concernant la femme d'un certain Malkhos. Dans la version éditée par L. Deubner (*Kosmas und Damian. Texte und Einleitung*, Leipzig-Berlin, 1907), *Vie* 5, 1-2, on lit : ἦν δέ τις ὀνόματι Μάλχος προσκαρτερῶν τῷ ναῷ τῶν ἁγίων καὶ θεωρῶν τὰ σημεῖα τὰ γινόμενα ὑπ' αὐτῶν. Dans la version éditée par E. Rupprecht (*Cosmae et Damiani sanctorum medicorum vitam et miracula e codice Londinensi* edidit Ernestus Rupprecht, Berlin, 1935, n° 3, p. 12), on lit : Μετὰ ταῦτα Μάλχος τις ἀνὴρ θεοφιλὴς τῷ ναῷ τῶν ἁγίων ἀεὶ παρεδρεύων καὶ τῷ συστήματι τῶν αὐτόθι φιλοπόνων ταττόμενος. Notons que cette dernière version est livrée par un manuscrit trouvé en 1907 près d'Edfou. Cf., dans le volume des actes d'*Alexandrie médiévale* 3, J. Gascou, « Religion et identité communautaire à Alexandrie à la fin de l'époque byzantine, d'après les *Miracles des saints Cyr et Jean* ».

199 Cf. P. Lundberg, *La typologie baptismale dans l'ancienne Église*, Uppsala, 1942, p. 146 sqq. (*non vidi*), référence que je dois à Gianfranco Agosti.

᾽Αλεξανδρεῖς γυναῖκας, αἵτινες εἰς τὰς αὐλὰς παριοῦσαι καὶ τὰς συνοικίας, ἐφ᾽ ᾧτε συναγείρειν τὰ μιάσματα καὶ ἀποφέρειν εἰς θάλασσαν, ἅπερ ἐκάλουν φυλάκια « *Kêrykaina* [« crieuse »] : nom féminin. Les Alexandrins appellent *kêrykinai* les femmes qui entrent dans les cours d'immeubles pour collecter et jeter à la mer les souillures qu'ils appelaient *phylakia.* » Ce dernier mot est glosé dans le même ouvrage, φ 823 : Φυλάκια· παρὰ ᾽Αλεξανδρεῦσι τὰ ἐκμαγεῖα τῶν γυναικείων μολυσμῶν « *Phylakia* : chez les Alexandrins, les serviettes des souillures féminines. » Dans la mesure où cette dernière explication se retrouve chez Photius, dans le résumé qu'il fait de la *Vie d'Isidore* de Damascius (v^e^/vi^e^ s.) [200], ces deux notices ont été très tôt considérées comme extraites de l'ouvrage, aujourd'hui perdu, mais partiellement conservé sous forme de citations dans *La Souda* et chez Photius, du philosophe Damascius, qui a fait une partie de ses études à Alexandrie, fréquentant les milieux intellectuels païens de cette cité, et dont la biographie d'Isidore a pour cadre partiel le milieu universitaire alexandrin [201]. D'après la reconstitution de R. Asmus [202], suivie et complétée par C. Zintzen et P. Athanassiadi [203], Damascius aurait cité ces deux alexandrinismes au sujet de l'histoire célèbre d'Hypatie repoussant les avances d'un de ses étudiants en brandissant un jour devant lui une serviette hygiénique [204] et en lui disant : « C'est de cela que tu es amoureux, jeune homme, et de rien de beau ! » Ces deux notices sont, à ma connaissance, un témoignage unique sur l'organisation dans l'Antiquité d'un service d'évacuation des serviettes hygiéniques, qui semble avoir été propre à Alexandrie. Cette spécificité se traduit de surcroît par l'emploi d'un terme particulier, κηρυκίνη, alors qu'en grec, le féminin de héraut pris dans un sens traditionnel est κηρύκαινα [205]. Il faudrait replacer cela dans un contexte culturel et religieux : l'horreur de ce qui touche à la menstruation [206],

[200] *Bibliothèque*, Codex 242, 52 (= 338 b 25 éd. Bekker) : Ὅτι φυλακεῖα οἱ ᾽Αλεξανδρεῖς ἐκάλουν τὰ ἐκμαγεῖα τῶν γυναικείων μολυσμῶν.

[201] Cf. P. Hoffmann, « Damascius » dans R. Goulet (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques*, II, Paris, 1994, p. 541-593 (sur sa période alexandrine, cf. p. 543-545; sur la *Vie d'Isidore*, cf. p. 566-570).

[202] *Das Leben des Philosophen Isidoros von Damaskios aus Damaskos*, Leipzig, 1911, p. 32.

[203] *Damascii vitae Isidori reliquiae*, éd. C. Zintzen, Hildesheim, 1967, fr. 103 (= *Souda*, κ 1540 et Photius) et fr. 104 (= *Souda*, κ 1540) = Damascius, *The Philosophical History*, éd. P. Athanassiadi, Athènes, 1999, fr. 43 B et D.

[204] Ou en la lui jetant dessus selon la conjecture que propose E. Livrea, « Gli assorbenti di Ipazia », *Da Callimaco a Nonno. Dieci studi di poesia ellenistica*, Messine-Florence, 1995, p. 129-132.

[205] Cf. J. Rea, « On "kerukine": P. Heid. IV 334, P. Köln VI 279, and CPR I 232 », *ZPE* 79, 1989, p. 201-206, qui montre que, dans les papyrus, κηρυκίνη ne signifie jamais « crieuse », mais « association de hérauts » (sc. τάξις). La notice de *La Souda* est pourtant claire en faisant bien la différence entre κηρύκαινα et κηρυκίνη, qu'elle considère comme un particularisme alexandrin (autant du point de vue de la forme que du sens qu'il véhicule dans cette cité). Aussi, je rejetterais la correction qu'introduit Naber (suivi par Rea, *l. c.*, p. 202) dans le lemme de la notice du *Lexicon* de Photius, I, p. 340, 3 : κηρύκαιναν (κηρυκίνην codex)· γυναῖκα κηρύττουσαν λέγουσιν. Car Photius fait évidemment allusion au mot alexandrin.– C.J. Ruijgh me fait remarquer *per litteras* que « l'existence d'anthroponymes féminins comme Κλεοβουλίνη pourrait inviter à voir dans κηρυκίνη une espèce de sobriquet, substitué à κηρύκαινα ». L'histoire complexe du suffixe *-īnā* et son usage souvent obscur (cf. Chantraine, *Formation*, § 158-159, p. 203-206) invitent cependant à la prudence.

[206] Cf., par exemple, la lettre de Denys, évêque d'Alexandrie (iii^e^ s.), à Basilidès (*Ad Basilides*, β = *PG* X, col. 1281), où il dit que selon lui les femmes pieuses ne devraient pas venir à la messe pendant leurs règles ou recevoir la communion. Ce dégoût est cependant à relativiser dans le fonds de la culture grecque : R.C.T. Parker, *Miasma. Pollution and Purification in Early Greek Religion*, Oxford, 1983, p. 100-103, montre que la menstruation n'a pas inspiré aux Grecs une horreur aussi profonde qu'à d'autres cultures.

qui induit une collecte spéciale, évidemment réalisée par des femmes, la purification rituelle par l'eau de mer. Mais cela dépasse notre sujet. Remarquons en tout cas qu'en peu de mots, ces notices campent aussi un des aspects du paysage urbain de l'Alexandrie tardive : les συνοικίαι, immeubles pouvant atteindre jusqu'à six étages, avec leur cour [207].

– [45] **φυλάκιον/φυλακεῖον** [208], « serviette hygiénique » (CSR). Cf. notice précédente. Ce sens de φυλάκιον/φυλακεῖον, qui signifie normalement en grec « tour de guet, fort », n'est pas autrement connu et appartient soit au registre de la langue populaire, soit, plus vraisemblablement, à celui du jargon de la médecine alexandrine, encore à l'époque renommée et vigoureuse [209]. Le terme se laisse en effet expliquer comme un diminutif de φύλαξ employé par Galien pour désigner un type de « bandage » (litt. « moyen de protection [210] »). Ce dernier sens n'est à ma connaissance attesté que chez Galien et le fait que ce médecin a exercé une partie de sa carrière à Alexandrie ne ferait que confirmer le caractère alexandrin de cette famille de mots pris dans un sens tout spécial. Il est à souligner que cette notation de Damascius est intéressante du point de vue du vocabulaire médical, car les traités des médecins restent étonnamment silencieux sur les précautions concrètes que les femmes doivent prendre pendant leurs règles [211].

[207] La hauteur des immeubles alexandrins est un des traits caractéristiques du paysage urbain de cette cité : une pétition adressée par Athanasios, prêtre alexandrin, fait allusion à la situation de son habitation, « au-dessus d'un quatrième étage » (*ACO* II/1/2, p. 21, 14-15 : τὰς ἡμῶν οἰκίας (...), τῆς ἐμῆς τοῦ Ἀθανασίου τετάρτῃ στέγῃ ἐπικειμένης) ; un papyrus parle d'une maison de sept étages, οἰκία ἑπτάστεγος (*P.Oxy.* XXXIV 2719, 9, III^e s. – Jean Gascou me signale en effet que le contenu de ce papyrus fait référence à Alexandrie, ce que n'a pas vu l'éditeur).

[208] Il y a un flottement sur le suffixe, -ιον (*Souda*) ou -εῖον (Photius), – de toute façon neutralisé par l'iotacisme, fréquent dans les papyrus (Mayser, I/3, p. 12-15) et dans les manuscrits (cf. Chantraine, *Formation*, p. 61). Les deux formes sont attestées en grec (cf. LSJ, *s. v.*). C.J. Ruijgh me propose *per litteras* d'expliquer la forme en -ιον comme un diminutif de φύλαξ et celle en -εῖον comme un dérivé déverbatif de φυλάττω du même type que ἐκμαγεῖον (cf. ci-dessus n. 200). Je ne suis pas certain qu'à l'époque tardive, cette distinction soit pertinente étant donné les nombreux cas de mot où les deux désinences, homophones, alternent.

[209] C'est même, selon J. Gascou, « La vie intellectuelle alexandrine à l'époque byzantine (IV^e-VII^e siècles) », dans M.-L. Freyburger (éd.), *Actes du XXX^e Congrès international de l'association des professeurs de langues anciennes de l'enseignement supérieur*, Mulhouse, 1998, p. 45, la discipline dans laquelle s'illustre avant tout Alexandrie à l'époque de Damascius. Cf. R.J. Littman, « Medicine in Alexandria », *ANRW* II/37/3, Berlin-New York, 1996, p. 2678-2708 (qui fait peu de place à l'Antiquité tardive).

[210] *Linguarum seu dictionum exoletarum Hippocratis explicatio*, XIX, p. 144, 8-12 éd. Kühn : σφενδόνην : ἐν μὲν τῷ περὶ ἄρθρων, τὸ ἀπὸ τῆς τοὺς λίθους βαλλούσης σφενδόνης ὠνομασμένον, εἰς ἀνάληψιν κώλου χρήσιμον· ἐν δὲ τῷ περὶ ἀφόρων [Hippocrate, *Femmes stériles*, III 248 = VIII, p. 462, 14-15 éd. Littré] τὸν καλούμενον φύλακα· δηλοῖ δὲ καὶ τὸ γυναικεῖον περίσφυρον, ὅσα τε τούτῳ παραπλήσια. On notera que Galien emploie le mot précédé de καλούμενον, ce qui implique que l'on a affaire à un terme peu courant, parce que technique ou local.

[211] Cf. D. Gourevitch, *Le mal d'être femme. La femme et la médecine dans la Rome antique*, Paris, 1984, p. 91-103 (§ III- Les règles), n'aborde pas la question du lexique des serviettes hygiéniques, comme si les sources n'étaient sur ce point d'aucune utilité. Elle remarque d'ailleurs que « personne ne donne aucun conseil sur les soins de propreté à observer pendant les règles » (p. 93).

g. Surnoms, injures, plaisanteries

On entre là de plain-pied dans le domaine de la langue populaire, voire argotique. On a déjà vu plusieurs cas de mots alexandrins attestés comme surnoms ([**19**] βαύκαλις, [**16**] κυβιοσάκτης). L'esprit moqueur, plaisantin, le goût de l'injure des Alexandrins étaient célèbres dans tout l'Empire. Il suffit de citer ce passage de l'historien Hérodien (IIe/IIIe s.), *Ab excessu divi Marci*, IV 9, 2 : « [les Alexandrins] ont une nature qui les rend amateurs de moqueries et leur fait faire des descriptions qui font mouche ou qui amusent, lançant aux gens bien en vue des saillies qui leur semblent amusantes à eux, mais pénibles à ceux qui font l'objet de ces moqueries [212]. » Dion Chrysostome (Ier/IIe s.), dans son *Discours* XXXII (*Aux Alexandrins*), ne cesse de leur reprocher ce défaut et conclut en disant qu'ils sont « enjoués et les plus terribles moqueurs du monde [213] ». Le goût des surnoms moqueurs est aussi plusieurs fois relevé par les auteurs anciens [214]. Un papyrus offre un témoignage de cet esprit moqueur et ironique; c'est d'ailleurs l'unique exemple d'un document papyrologique signalant expressément un terme comme étant utilisé par les Alexandrins. Je ne fais pas figurer ce mot dans la liste même, car ce n'est pas à proprement parler un idiotisme, mais plutôt une expression populaire tournant en dérision une décision gouvernementale. Il illustre un état d'esprit et non réellement un fait de langue. *P.Oxy.* LI 3611 nous conserve la copie d'un rescrit des empereurs Valérien et Gallien adressé aux ἱερονῖκαι (« vainqueurs de jeux sacrés ») d'Antinoopolis, à la suite d'une plainte ainsi rapportée (l. 7-14) : ἐπεὶ κατὰ τὸν ἕν[α μ]ὲν χρόνον δυοῖν | ἀφαιρέσεων τῶν καλουμένων παρὰ | Ἀλεξανδρεῦσι, τὸ[ν] τῶν πεντεκαίδεκά τε | μηνῶν καὶ ἡμερῶν ἑπτὰ γενόμενον, | τοὺς μὲν Ἀλε[ξ]ανδρέας ἱερονείκας εἰληφέ|ναι τὰς ἐπὶ τοῖς ἀγῶσι συντάξεις παρὰ τοῦ | ταμείου φατέ, τὸ δ[ὲ] κατ[ὰ] τοὺς Ἀντινοέας ὑμᾶς ἐπεσχῆ[σθαι, κτλ. « Puisque vous affirmez que pendant une des deux périodes que les Alexandrins appellent *aphaireseis*, celle qui a duré quinze mois et sept jours, les vainqueurs alexandrins ont reçu du Trésor les allocations pour les jeux alors que ce qui vous revenait, à vous, les habitants d'Antinoopolis, a été suspendu, etc. » Autrement dit, l'État a suspendu pendant deux périodes le versement des allocations dues aux *hieronikai* (réparant, pour l'une d'entre elles, son oubli auprès des Alexandrins, mais non des Antinoopolitains). Le terme dont les Alexandrins ont usé pour décrire ces deux suspensions est ἀφαίρεσις, qui apparaît rarement dans les papyrus, mais toujours pour y désigner un « vol de biens ». N. Lewis [215] a eu le mérite de montrer l'emploi

[212] Πεφύκασι δέ πως εἶναι φιλοσκώμμονες καὶ λέγειν εὐστόχους ὑπογραφὰς ἢ παιδιάς, ἀπορριπτοῦντες ἐς τοὺς ὑπερέχοντας πολλὰ χαρίεντα μὲν αὐτοῖς δοκοῦντα, λυπηρὰ δὲ τοῖς σκωφθεῖσι.

[213] § 99 : (...) ἐστὲ ἱλαροὶ καὶ σκῶψαι πάντων δεινότατοι.

[214] Deux exemples : Plutarque, *Propos de table*, I 6, 3 (624 B) : τὸν πύκτην Ἡρακλείδην [...], ὃν Ἡρακλοῦν (nom féminin) Ἀλεξανδρεῖς ὑπεκορίζοντο ; Pausanias, V 21, 12, ὄνομα μὲν τῷ ζημιωθέντι Ἀπολλώνιος, ἐπίκλησις δὲ ἦν Ῥάντης (« Aspergeur ») · καί πως καὶ ἐπιχώριον τὸ ἐς τὰς ἐπικλήσεις τοῖς Ἀλεξανδρεῦσίν ἐστιν. J'ai hésité à introduire ῥάντης dans la liste des alexandrinismes, mais le terme est attesté ailleurs dans des contextes non alexandrins (*Gnomologium vaticanum* 527; Jean Damascène, *PG* XCVI, col. 1272 C; papyrus) : ce n'est pas le mot qui est dit alexandrin, mais son emploi comme surnom.

[215] « Notes on Several Documents » dans M. Capasso, G. Messeri Savorelli, R. Pintaudi (éd.), *Miscellanea Papyrologica* (*Pap. Flor.* XIX), Florence, 1990, p. 343-344.

de ce mot sous son vrai jour : « Can the withholding of payments when due be termed a theft of property? Easily enough, I submit, if the tone is one of mockery or accusation – a tone easily found among the Alexandrians (…). It thus takes no great stretch of the imagination to see the Alexandrians calling it robbery when their athletic heroes are deprived of their bonuses » (p. 344). N. Lewis en conclut à l'utilisation, dans ce rescrit, d'un terme péjoratif de la langue familière ou argotique des Alexandrins (« of Alexandrian colloquialism or slang »). Pour intéressant qu'il soit, cet exemple doit aussi au passage nous servir de mise en garde. On y voit l'emploi de l'expression ὁ καλούμενος παρὰ Ἀλεξανδρεῦσι δεῖνα, qui nous a servi, dans cette étude, de marqueur dans notre quête d'alexandrinismes. Il ne s'agit toutefois pas ici d'un vrai idiotisme de langue, mais, on l'a vu, d'un mot manifestant un sentiment populaire dans une situation donnée[216]. Le contexte est ici à peu près clair. Mais dans combien de cas, tout au long de ce catalogue de mots, s'est-il révélé flou ou carrément absent ?

– [46] **κόροιφος/κόρσοιφος** « homosexuel passif » (NR). L'orthographe du terme et son sens font problème. Son emploi alexandrin est attesté par une source, reprise (sans allusion à Alexandrie) par une seconde – passages qu'il convient d'examiner de près (je reproduis le texte des dernières éditions et leur apparat critique) :

1- *Scholia in Theocritum* (éd. Wendel), *Id.* IV 62/63 a :

[KGUEAT] φιλοῖφα : φιλῶν τὸ συνουσιάζειν · οἰφεῖν γὰρ τὸ συνουσιάζειν. οὕτω καὶ παρὰ Ἀλεξανδρεῦσι κόρυφος λέγεται ὁ ὡς κόρη οἰφώμενος.

App. : κόρυφος K : κόροιφος U : κόρσοιφος cett. ‖ ὁ ὡς Duebner ex Et. : ὁ GEAT; ἡ U

« *Philoipha* : qui aime avoir des rapports sexuels, car *oiphein* signifie " avoir des rapports sexuels ". Ainsi, chez les Alexandrins, on appelle *koryphos* celui a qui a des relations comme une jeune fille. »

2- *Et. Mag.* 531, 24-29 :

Κόροιφος · Οἰφεῖν, τὸ συνουσιάζειν · ὅθεν καὶ Θεόκριτος φησὶν,

Εὖ γ' ὤνθρωπε φιλοῖφα · [τό τοι γένος ἢ σατυρίσκοις
ἐγγύθεν ἢ Πάνεσσι κακοκνάμοισιν ἐρίσδει.]

φιλῶν τὸ συνουσιάζειν. Ἢ τὸν ὡς κόρην οἰφώμενον, τουτέστιν ὀχευόμενον.

App. : Κόρσοιφος] κόροιφος M. Κόρυφος κόροιφος V. κόρσοι$^{\upsilon}$φος D. (…) οἰφώμενον] Perperam in iisdem ὑφόμενον. Nostrum οἰφώμενον petitum ex v. 23. verbum autem hoc in prima et in secunda conjugatione usurpari, patet e lexicis. SYLB. ὑφόμενον D.P. οἰφόμενον M. τὸν pro τὸ τὴν D.

« *Koroiphos* : *oiphein* signifie " avoir des rapports sexuels ". D'où ce que dit Théocrite [suit la citation d'*Id.* IV 62-63]. Qui aime avoir des rapports sexuels. Ou celui qui a des relations comme une jeune fille, c'est-à-dire celui qui est couvert. »

La situation n'est pas claire : le mot est diversement orthographié dans les manuscrits (κόρυφος, κόροιφος ou κόρσοιφος) et les choix des éditeurs varient : κόρυφος chez Wendel (tandis que Dübner dans son édition des *Scholia in Theocritum*, Paris 1878, donne κόροιφος),

[216] On notera d'ailleurs que le verbe ἀφαιροῦμαι a déjà le sens de « retenir ce qu'on doit à quelqu'un » chez Homère (*Iliade*, XXIII 544).

κόρσοιφος dans l'édition Gaisford de l'*Et. Mag.*[217]. Le LSJ lemmatise le mot sous κόρυφος ; le *TGL* et le *DELG* retiennent la forme κόροιφος. Le vocalisme -οι-, qui correspond à la majorité des manuscrits, paraît pourtant le plus logique dans une glose qui relie le terme à οἰφῶ. Notons cependant – ce qui complique la situation – que deux attestations papyrologiques, qui ont été mises en rapport avec ces gloses, donnent la graphie κόρυφος : *P.Tebt.* II 414, 7 (IIe s.), lettre où le correspondant présente ses vœux de bonne santé, entre autres, à Παῆσις ὁ κόρυφος[218] ; *P.Oxy.* XLVI 3298, 2 (fin IIIe s.), horoscope où l'empereur Élagabale est présenté injurieusement comme Ἀντωνείνου τοῦ κορύφ(ου), traduit par l'éd. « Antoninus the Catamite[219] ». Si elle s'applique bien à Élagabale d'après les portraits qu'en dressent Dion Cassius ou l'*Histoire Auguste*, la définition de la scholie à Théocrite semble plus déplacée dans le contexte épistolaire du papyrus de Tebtynis : c'est pour cette raison que les éditeurs ont corrigé le mot[220] ou que le LSJ, *s. v.* κόρυφος, introduit un sens supplémentaire illustré par ce seul texte[221]. Il est cependant à noter que rien dans le papyrus n'indique qu'il s'applique à un enfant et que l'usage des sobriquets ne rend pas improbable un rapport avec le sens de la scholie[222]. Quoi qu'il en soit, si ces deux occurrences papyrologiques sont à rapprocher de la scholie à Théocrite, il est raisonnable de penser qu'elles présentent toutes deux un banal phonétisme (οι > υ[223]), peut-être dû au fait que l'étymologie, dérivant d'un terme rare et archaïque, n'était alors plus ressentie.

Le sens de « qui a des rapports homosexuels passifs (passifs comme ceux d'une vierge) » qui ressort des deux gloses citées plus haut a été récemment mis en doute par A. Łukaszewicz[224]. Il considère que le sens de κόρυφος = κόροιφος = ὁ ὡς κόρη οἰφώμενος ne va pas de soi. « The structure of this compound seems rather to indicate the opposite – not " one who is subject to sexual treatment normally reserved for κόραι " but more probably " one who copulates with κόραι "[225]. » Suivant l'opinion de Dimitrakou[226], il appuie son raisonnement sur ce qu'il croit être le texte original de la scholie à Théocrite d'après l'éd. Dübner : παρὰ Ἀλεξανδρεῦσι κόρυφος λέγεται, ὁ κόρην οἰφώμενος. Il en déduit donc que dans le papyrus d'Oxyrhynchos, l'épithète apposée au nom d'Élagabale fait allusion aux multiples mariages de l'empereur, entre autres avec des vestales, ce qui lui aurait valu à Alexandrie le surnom de κόρυφος/κόροιφος « ravisseur de vierges ». C'était d'ailleurs le sens proposé déjà par Sturz,

[217] Signalons que Gaisford donne comme lemme κόρσοιφος dans son apparat critique et κόροιφος dans le texte. D'après l'index, la première forme est considérée comme corrompue (« †κόρσοιφος 531, 23 »).

[218] L. 5-7 : πρὸ μὲν πάντων εὔχομαί σε | ὑγιαίνιν καὶ τὰ παιδία σου κα[ὶ] | Πᾶσιν τὸν κόρυφον.

[219] L'éditeur de ce papyrus, n. à la l. 2, propose de lire aussi ce terme dans un autre horoscope, *P.Warr.* 21, 51, où κορυ) serait peut-être à lire κορύ(φου).

[220] Ils proposent sans conviction de lire κορυφ⟨αῖ⟩ον.

[221] « II pet name for a child (?) ».

[222] C'est l'avis de B. Olsson, *Papyrusbriefe aus der frühesten Römerzeit*, Uppsala, 1925, note au nº 36, 1/2, p. 106, repris par H. Maehler, « Menander Rhetor and Alexander Claudius in a Papyrus Letter », *GRBS* 15, 1974, p. 307, n. 3. D'autres explications, moins convaincantes, sont avancées par A. Łukaszewicz, « Antoninus the ΚΟΡΥΦΟΣ (Note on P.Oxy. XLVI 3298.2) », *JJP* 22, 1992, p. 45.

[223] Cf. Gignac, I, p. 197-198.

[224] *L. c.* (n. 222), p. 43-46.

[225] *Ibid.*, p. 44.

[226] *Μέγα λεξικὸν τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης*, V, Athènes 1951 : κόροιφος· (κόρη-οἰφῶ) σχολ. ὁ οἰφῶν, ὁ βινῶν, ὁ διαφθείρων τὰς κόρας· Σχολ. Θεόκρ. 4. 62 «οἰφεῖν τὸ συνουσιάζειν. Οὕτω καὶ παρὰ Ἀλεξανδρεῦσι κόρυφος λέγεται, ὁ κόρην οἰφώμενος.

suivant le *TGL*[227], tous deux se fondant sur un texte de la scholie de Théocrite identique à celui de Dübner. Mais l'apparat de l'édition Wendel, donné ci-dessus, montre que, si les copistes ont oublié ὡς (sauf dans K), ce qui précède οἰφώμενος n'est pas κόρην mais κόρη, ce qui oblige à voir dans l'absence de ὡς une omission, surtout en regard du texte de l'*Et. Mag.* Par ailleurs – quoique le savant polonais n'y voie pas une véritable objection –, οἴφω/οἰφῶ n'est pas autrement attesté au moyen[228]. On a donc bien affaire à un passif, ce que confirmerait le τουτέστιν ὀχευόμενον de l'*Et. Mag.*, verbe normalement employé au passif pour les femelles d'animaux (« être couverte, saillie »). Cet ajout de l'*Et. Mag.* n'est d'ailleurs pas innocent : en employant un verbe appartenant au lexique des animaux[229], le lexicographe veut insister sur le sens dégradant et obscène de l'expression. Une étude récente du verbe οἴφω/οἰφῶ a montré qu'à l'exception du code de Gortyne, « ce verbe et ses dérivés appartiennent au vocabulaire obscène[230] ». Il en ressort que la plupart des inscriptions où le verbe apparaît (principalement à Théra)[231] sont des graffites obscènes de nature pédérastique, ce qui – malgré l'écart chronologique – confirmerait le sens proposé ci-dessus pour κόροιφος[232]. Ajoutons comme ultime objection que Dimitrakou comme Łukaszewicz glosent l'expression en remplaçant le singulier κόρη du texte des deux gloses par le pluriel κόραι : ce dernier met évidemment mieux en relief la débauche du κόροιφος, mais ce n'est pas le texte ! En bref, il est préférable de garder ὁ ὡς κόρη οἰφώμενος[233] et de donner au verbe un sens passif.

[227] F.W. Sturz, *De dialecto Macedonica et Alexandrina liber*, p. 77 : « virginum corruptor » ; *TGL*, *s. v.* κόροιφος « virginum corruptor ».

[228] F. Dübner est bien conscient de ces objections puisqu'il écrit dans l'*Adnotatio critica*, p. 135 de son édition des *Scholia in Theocritum* : « κόρσοιφος Vat. 3. 5., ut ap. Etymol. p. 531, qui dicit : ἢ τὸν ὡς κόρην οἰφώμενον, τουτέστιν ὀχευόμενον. Ut in nostro loco corrigendum sit ὁ ὡς κόρη οἰφώμενος. Vitium primus notavit Geel. et animadvertit mediae formae τοῦ οἰφᾶν s. οἰφεῖν nullum usquam esse vestigium. » Le texte qu'il propose est ainsi identique à celui de Wendel (1914).

[229] Quand ὀχεύω est appliqué à l'homme, c'est pour donner une connotation bestiale à ses ébats (cf. Platon, *Rép.* 586 a).– Remarquons que l'équivalence entre οἰφῶ et ὀχεύω est donnée par Hésychius, o 432 (οἰφεῖν· ὀχεύειν) et Théognostos, *Canones sive De orthographia*, 136, 5-6 éd. Cramer (τὸ οἰφεῖ, ὃ δηλοῖ τὸ ὀχεύει).

[230] A.S. Chankowski, « ΟΙΦΕΙΝ : remarques sur les inscriptions rupestres de Théra et sur la théorie de la pédérastie initiatique en Grèce ancienne » dans T. Derda, J. Urbanik, M. Wecowski (éd.), ΕΥΕΡΓΕΣΙΑΣ ΧΑΡΙΝ. *Studies Presented to Benedetto Bravo and Ewa Wipszycka by their Disciples* (*JJP Suppl.* 1), Varsovie 2002, p. 3-35 (citation p. 35).– L'article de D. Bain, « Six Greek Verbs of Sexual Congress (βινῶ, κινῶ, πυγίζω, ληκῶ, οἴφω, λαικάζω) », *ClassQuart* 41, 1991, p. 72-74, n'apporte rien de plus si ce n'est qu'il confirme l'usage péjoratif du mot et la connotation injurieuse des épithètes formées dessus (p. 74 : φιλοίφας, φίλοιφος, κόρσοιφος).

[231] A.S. Chankowski remarque que « le verbe οἴφειν est attesté, de façon assurée, uniquement dans la zone dialectale dorienne (Théra, Gortyne, Sparte) » (p. 20). L'emploi d'un composé de ce verbe, peu fréquent et dialectalement marqué, cadrerait bien avec la place importante du dorien dans le grec alexandrin (cf. ci-dessus, n. 51).

[232] J'ajouterai un passage du *Περὶ βλασφημιῶν* de Suétone dans le chapitre ἐπὶ ἀνδρῶν ἀκολάστων, nº 15 éd. Taillardat, p. 49 : οἰφόλης ⟨καὶ φιλοίφας⟩· ἀπὸ τοῦ οἴφειν ὅ ἐστι περαίνειν. Or περαίνω signifie « sodomiser » (cf. Diogène Laërce, II 127 ; Anon., *AP* XI 339, 2), d'où « avoir des relations homosexuelles » (Artémidore d'Éphèse, *Onirocriticon*, I 80).

[233] Il est malgré tout probable qu'il faille lire οἰφούμενος à la place de οἰφώμενος puisque la scholie à Théocrite comme l'*Et. Mag.* considèrent qu'on a affaire à un verbe en -έω (οἰφεῖν). Aucune forme d'οἰφάω n'est connue. Et si la forme normale est οἴφω, on trouve οἰφέω dans un proverbe iambique attribué à Mimnerme, ἄριστα χωλὸς οἰφεῖ, souvent cité par les Anciens (*Fr.* 2 éd. Diehl, transmis par Pausanias l'Atticiste, *Ἀττικῶν ὀνομάτων συναγωγή*, 149 ; Athénée, XIII, 568 e [οἰφεῖς] ; Diogénien, II 2, Macaire, II 40, et Plutarque, *Prov. Alex.*, I 15, *Corpus paræmiographorum Graecorum*, éd. Leutsch et Schneidewin, I, p. 196, II, p. 147,

Il reste un problème, soulevé à juste titre par Łukaszewicz, celui de la formation du composé κόροιφος, qui est peu naturelle si κορ- signifie ὡς κόρη. J'avancerais alors une hypothèse avec grande prudence. Il me semble curieux que la majorité de la tradition manuscrite aussi bien de l'*Et. Mag.* que des *Schol. Theocr.*[234] donne κόρσοιφος, qui ne peut s'expliquer que si le premier élément est κορσ-. Je serais tenté de voir dans ce premier élément un mot appartenant probablement au langage sexuel : Hésychius conserve, en κ 3664, une entrée jugée corrompue, κορσίς· πυγή. Faut-il chercher dans cette direction et voir dans le κόρσοιφος « celui qui est pénétré par les fesses », d'où « sodomisé » ? Notre mauvaise connaissance de l'argot obscène ne permet pas d'aller plus loin[235]. Le mot κόρσοιφος était susceptible d'être orthographié κόρροιφος[236], la gémination ayant pu ultérieurement se simplifier peut-être sous l'influence d'une étymologie populaire rapprochant ce vocable de κόρη.

– [47] **βλακεννόμιον**, taxe prélevée sur les astrologues (H, NR). Pausanias l'Atticiste (II^e^ s.), *Voces atticae*, β 10 (éd. Erbse, *Untersuchungen zu den attizistichen Lexica*, Berlin, 1950) : καὶ ἐν Ἀλεξανδρείᾳ δὲ τέλος τι βλακεννόμιον, ὃ οἱ ἀστρολόγοι τελοῦσι διὰ τὸ τοὺς μωροὺς εἰσιέναι πρὸς αὐτούς « à Alexandrie, il y a la taxe *blakennomion*, que les astrologues payent du fait que ce sont les imbéciles qui viennent les trouver[237]. » Le mot est un composé de βλάξ « imbécile » et d'ἐννόμιον désignant une taxe payée par les éleveurs pour avoir le droit d'utiliser les pâturages appartenant à l'État[238] (litt. « taxe donnant droit de faire paître les demeurés ! ») Cette taxe est totalement inconnue des documents et des sources historiques, et pour cause : malgré les analyses de certains devanciers[239], on doit y voir un mot d'argot ou une plaisanterie visant les astrologues.

et I, p. 323 ; *Scholia in Théocritum*, IV 62/63 b éd. Wendel [οἰφεῖ et οἰφοῦσιν] ; Photius, *Lexicon*, α 2809; Eustathe, *Comm. Il.* I, p. 634, 23 ; 27). Elle est néanmoins considérée comme incertaine par Chantraine, *DELG*, *s. v.* οἴφω. Le *Revised Supplement* du LSJ propose de supprimer purement et simplement cette attestation de Mimnerme. Ces doutes concernant l'existence d'un verbe contracté ne sont pas motivés et doivent être tempérés par nos deux gloses (dont le texte des manuscrits est sur ce point unanime). Par ailleurs, A.S. Chankowski, *l. c.* (n. 230), p. 19, n. 45, fait remarquer que dans la *Vie de Pyrrhus* de Plutarque, 28, 6, le manuscrit P donne οἴφει (impératif) à la place d'οἶφε donné par le reste de la tradition manuscrite (ce qui implique un verbe en -έω). Enfin, la forme en -έω est aussi donnée par Hésychius et Théognostos, cités ci-dessus à la n. 229 – mais il s'agit là de sources secondaires.

234 Dans ce dernier cas, 4 manuscrits sur 6 (GEAT contre KU), soit une des deux branches de la tradition du texte (cf. le stemma, p. xx de l'éd. Wendel).

235 Le κορσίς d'Hésychius est ici difficilement envisageable pour des raisons de morphologie du composé. Mais il peut s'agir d'un terme de la même famille. Ma collègue Claire Le Feuvre me suggère un terme de la racine de κείρω, qui a donné des mots reposant sur le radical κορσ-. Cf. Chantraine, *DELG*, *s. v.* κουρά (entre autres, le sobriquet Κόρσης « le Rasé, le Tondu »). Il pourrait y avoir un rapport entre le κορσίς d'Hésychius et cette famille, les fesses pouvant ressembler à un crâne rasé.

236 Pour le traitement de -ρσ- dans les papyrus, cf. Gignac, I, p. 142-145.

237 Repris par *La Souda*, β 135 ; *Et. Mag.* 199, 11-12 ; *Et. Gen.*, β 129 ; Photius, *Lexicon*, β 150 ; Michel Apostolius, IV 99 (éd. Leutsch, *Corpus paræmiographorum Graecorum*, II, p. 331).

238 Pour l'Égypte, cf. S. Avogadro, « Alcune osservazioni sulle tasse del bestiame nell'Egitto greco-romano », *Aegyptus* 14, 1934, p. 293-297 ; S.L. Wallace, *Taxation in Egypt from Augustus to Diocletian*, Princeton, 1938, principalement p. 86-87.

239 L. Friedlaender, *Darstellung aus der Sittengeschichte Roms in der Zeit von August bis zum Ausgang der Antonine*, 9^e^ éd., Leipzig, 1919, I, p. 211 : « Die Gewerbsteuer, welche die Astrologen zu Alexandria zu entrichten hatten, nannte man die «Narrensteuer» (…) ». En revanche, O. Crusius, *Ad Plutarchi De Proverbiis Alexandrinorum libellum commentarius*, Tübingen, 1895, p. 68, avait bien vu qu'il s'agissait d'une plaisanterie : « Vocabulum per ludibrium fictum esse apparet (…) ».

– [48] **βοών**, « prison » ? (CSR). Ce mot signifie normalement « étable à bœufs » [240]. Or on lit chez Jean Philopon, *De vocabulis quae diversum significatum exhibent secundum differentiam accentis*, recension b, β 10 : βοών· ἡ φυλακὴ παρ' Ἀλεξανδρεῦσιν ὀξύνεται, βοῶν· ἡ μετοχὴ καὶ τῶν ζῴων περισπᾶται : « βοών : " la prison " chez les Alexandrins quand le mot est accentué d'un aigu sur la finale ; βοῶν : participe [de βοάω] et " les animaux [= bœufs] " quand il est accentué d'un circonflexe [241]. » Cela veut-il dire que dans l'argot alexandrin, le mot « étable à bœufs » a été utilisé pour désigner la prison ? Quoique nous n'en ayons aucune attestation, ce serait un changement sémantique qui ne ferait pas grande difficulté et qui correspondrait bien à l'esprit plaisantin des Alexandrins [242]. Mais la recension a de ce passage nous donne une tout autre version (β 5) : βοῶν· μετοχὴ περισπᾶται. βοών· ὁ σταθμὸς τῶν βοῶν ὀξύνεται « βοῶν : le participe quand le mot est accentué d'un circonflexe ; βοών : " l'étable à bœufs " quand le mot est accentué d'un aigu sur la finale. » Je serais, malgré tout, enclin à voir dans cette dernière définition la normalisation d'un sens rare et mal compris que Jean Philopon était à même de connaître pour être lui-même alexandrin [243].

J'annexe aussi à cette catégorie l'expression suivante, quoiqu'elle ait une connotation topographique [244] :

– [49] **λαύρα Εὐδαιμόνων**, « rue des bordels » litt. « rue des Bienheureux » (CSR). Athénée, XII 541 a : οἶδα δὲ κἀγὼ παρὰ τοῖς ἐμοῖς Ἀλεξανδρεῦσιν λαύραν τινὰ καλουμένην μέχρι καὶ νῦν Εὐδαιμόνων, ἐν ᾗ πάντα τὰ πρὸς τρυφὴν ἐπωλεῖτο « je connais moi aussi chez mes Alexandrins une rue appelée jusqu'à aujourd'hui " rue des Bienheureux ", dans laquelle se vendait tout ce qui sert les plaisirs des sens. »

Cf. aussi [55] γαβέξ.

[240] Par exemple, Phrynichus, *Praeparatio sophistica*, p. 52, 16 (éd. J. de Borries, Teubner) : βοών : ἡ τῶν βοῶν στάσις. C'est un mot bien attesté dans les papyrus dans ce sens : *P.Cair.Zen.* II 59292, A, 136 ; *P.Lond.* VII 1995, 206 ; 248 ; *PSI* V 497, 4 (Philadelphie, III^e s. av. J.-C.). Cf. G. Husson, *OIKIA*, Paris, 1983, p. 60-61.

[241] Trois autres recensions du même ouvrage présentent le même couple de mots, mais avec une accentuation plus fantaisiste et sans qu'il soit question des Alexandrins : recensions d, β 7 et e, β 6, βοῶν· ἡ μετοχή, βόων· ἡ φυλακή ; recension c, β 6, βόων· ἡ φυλακὴ παροξύνεται, βοῶν· ἡ μετοχὴ περισπᾶται καὶ τῶν ζῴων.

[242] Cf. ci-dessus, p. 51-52.

[243] Comme le fait remarquer L.W. Daly, l'éditeur du *De vocabulis quae diversum significatum exhibent secundum differentiam accentis* (*Memoirs of the American Philosophical Society* 151), Philadelphie, 1983, p. x, les manuscrits sont unanimes pour attribuer cette œuvre à Jean Philopon ou au grammairien Jean d'Alexandrie, à identifier avec l'auteur du VI^e s. qui, élève d'Ammonius, a commenté Aristote et a été une figure de proue de l'École d'Alexandrie de l'époque (cf. H.-D. Saffrey, « Le chrétien Jean Philopon et la survivance de l'École d'Alexandrie au VI^e siècle », *REG* 67, 1954, p. 396-410).

[244] Je n'ai pas inclus dans cette liste les toponymes propres à Alexandrie, même quand ils ont fini par donner des noms communs comme Νεκρόπολις. Voir aussi le cas inverse de κλιμάκια, qui a fini par désigner une rue en escaliers située à Alexandrie (cf. note au *P.Oxy.* LXIII 4395, 32, où l'éditeur met une majuscule au mot – ajouter aux références *P.Oxy.* XXXIV 2719, 7 [cf. ci-dessus, n. 207]).

h. Divers

– [50] **ἀπόστασις**, « entrepôt, magasin » (NR, K). Sophrone (VI^e/VII^e s.), *Miracles de s. Cyr et Jean*, XLVI 6 : Ἀπελθε γὰρ (...) εἰς τὴν Φρόντωνος καλουμένην ἀπόστασιν (ἀποθήκην δὲ λέγουσι τὴν ἀπόστασιν ἐν ἄλλαις χώραις καὶ τόποις καὶ πόλεσιν) « Va (…) à ce qu'on appelle l'*apostasis* de Fronton (l'*apostasis* est appelé entrepôt dans les autres pays, lieux ou cités). » Sophrone insiste bien sur le caractère très local de ce mot (l'anecdote se déroule à Alexandrie). Le terme se retrouve d'ailleurs dans le même sens chez Strabon, XVII 1, 9, lorsque, au sujet d'Alexandrie, il nous parle de τὸ Καισάριον καὶ τὸ Ἐμπόριον καὶ αἱ ἀποστάσεις « du Kaisarion, de l'Emporion et des *apostaseis* » (on pourrait presque mettre une majuscule au mot, considérant qu'il s'agit d'une indication toponymique [245]). On remarquera que Dion Cassius, XLII 38, 2, quand il décrit le même secteur d'Alexandrie, remplace ἀποστάσεις par le plus classique ἀποθῆκαι (τὸ νεώριον τάς τε ἀποθήκας) comme si le premier terme avait quelque chose de peu orthodoxe. Le témoignage de Strabon est confirmé par une lettre sur papyrus écrite à Alexandrie en 257 av. J.-C., où il est question de l'Ἐμπόριον et d'une ἀπόστασις où l'on doit entreposer de la marchandise à débarquer [246]. D'autres papyrus témoignent de l'emploi de ce mot jusqu'au VI^e s. apr. J.-C., dans des contextes non alexandrins, montrant la diffusion du mot dans le reste de la *chôra* [247]. Ce sens d'« entrepôt » est rare (outre ses emplois médicaux, ἀπόστασις signifie normalement « défection, départ, distance »). Une des premières attestations se rencontre chez Héraclidès Lembus (II^e s. av. J.-C.), historien précisément alexandrin ou ayant vécu à Alexandrie [248]. Mais le mot est aussi employé deux siècles avant (première occurrence conservée) par le comique Philippidès, dans un contexte évidemment non alexandrin [249]. A-t-on affaire à un vocable de la *koinê* (d'où son traitement par l'Antiatticiste) [250] ? Il faut malgré tout avouer que la presque totalité des occurrences connues pointent vers l'Égypte et Alexandrie [251]. Il pourrait s'agir d'un terme de la *koinê*, qui se serait surtout implanté à Alexandrie (que son emploi pour désigner un quartier d'entrepôts aurait rendu typique de cette cité) pour devenir à l'époque de Sophrone sufffisamment caractéristique pour qu'il le signale comme un idiotisme.

[245] La traduction latine de l'édition Didot donne : « Apostases seu Repositaria ». P.M. Fraser, *o. c.* (n. 5), I, p. 25, écrit « the *Apostaseis* ».

[246] *P.Zen.Pestm.* 25, 1-4 (Philadelphie, 257 av.) : τ[ὸ] ἔλαιον τὸ παραγεγενημένον ἡμῖν ἐξ [οἴ]κου κατ̣[- - -] εἰς Ἐμπόριον ἐξελοῦ καὶ λαβὼν [π]αρ' Ἡγήμον[ος] ἀπόστασιν ὅ τι ἀσφαλεστάτην.

[247] *SB* VI 9443, I, 2 (provenance inconnue, II^e s.) ; *P.Oxy.* XVI 2005, 6 (VI^e s.) ; 2044, 16 (VI^e s.).

[248] *Excerpta politiarum*, 72 éd. Dilts : φασὶ δέ ποτε ξένον πριάμενον οἶνον μὴ ἀναλαβεῖν ἐπείξαντος αὐτὸν τοῦ πλοῦ, καταλιπεῖν δὲ αὐτὸν ἐν τῇ ἀποστάσει οὐδενὶ παραδόντα, ὕστερον δὲ κατ' ἄλλην ἐμπορίαν ἐλθόντα εὑρεῖν τοῦτον ἄθικτον.

[249] Anttiaticiste, p. 80, 32 éd. Bekker : Ἀπόστασις· ἀντὶ τοῦ οἴνου ἀποθήκας ἔχουσα. Φιλιππίδης Μαστροπῷ (*Fr.* 15 éd. Kassel-Austin, *PCG*VII, p. 342). Cf. aussi, dans le sens de magasin de vin (qui est aussi celui que donne au mot Héraclidès, précédemment cité), *Souda*, κ 2435 : ἐν ταῖς οἰνικαῖς ἀποστάσεσι κριὸς καλεῖται τὸ κεράμιον τὸ πρῶτον, ᾧ τὰ λοιπὰ ἐπιτηρεῖται.

[250] L'adoption du suffixe de nom d'action -σις pour former des noms désignant des réalités concrètes, d'origine ionienne, s'affirme dans la *koinê*. Cf., par exemple, A. Lopez-Eire, « De l'attique à la koiné » dans C. Brixhe (éd.), *o. c.* (n. 48), p. 56-57.

[251] Du fait de l'absence de contexte, on ne peut rien tirer de *Schol. Ar.* Eq. 1001 a et d : ξυνοικίαι λέγονται αἱ μικραὶ οἰκίαι καὶ ἀποστάσεις, ἢ οὓς νῦν φανόπτας φαμέν.

– [51] **ἀνεμόσουρις**[252], « éventail », d'où espèce de vent (H, NR). Olympiodore (VI^e, Alexandrie), *In Aristotelis Meteora commentaria*, p. 200, 19-21 (éd. Stüve, *Commentaria in Aristotelem Graeca*, XII/2) : Ἀριστοτέλης δὲ τυφῶνα (sc. καλεῖ) (...)· οἱ δ' Ἀλεξανδρεῖς τῇ ἐπιχωρίῳ φωνῇ ἀνεμόσουριν διὰ τὸ ἐοικέναι κυκλανέμοις γυναικείοις, ἅπερ ἀνεμόσουριν καλοῦσιν ἐπιχωριάζοντες « Ce qu'Aristote appelle " typhon " [Arist. 370 b 3] : (…) Les Alexandrins, dans leur parler local, l'appellent *anemosouris* du fait de sa ressemblance avec les éventails de femme, qu'ils appellent d'un mot local *anemosouris.* » Ce mot, dont on a ici la seule attestation, est donc un idiotisme désignant non seulement un éventail, mais aussi un vent. L'étymologie du second élément est obscure ; aussi le LSJ *Supplement* propose-t-il de corriger ce mot en *ἀνεμόσυριν (de σύρω « tirer, entraîner de force[253] ») ou en ἀνεμούριον qui, quoique signifiant « moulin à vent » (Héron d'Alexandrie), pourrait dans un papyrus avoir le sens d'éventail (LSJ *Supplement*, *s. v.* ἀνεμούριον, ajoute : «**2.** ἀνεμούρ(ιον?) βιβραδ(ικόν?) *vibratory fan, punkah*, dub. in PRyl.4.627.165 (IV A.D.) »). Ces corrections sont peu convaincantes : on ne connaît pas de composés en -συρις[254] dérivant de σύρω (cf. *DELG*, *s. v.*) ; quant au sens d'éventail d'ἀνεμούριον, il est faux[255]. Il faut pour l'instant se contenter de garder la leçon du texte d'Olympiodore[256].

– [52] **ῥόδων**, type de vent (H, NR). Dans le même registre, Olympiodore, *ibid.*, p. 177, 19-23 : οὗτοι δὲ μετὰ ἑβδομήκοντα ἡμέρας τῆς χειμερινῆς τροπῆς ἄρχονται πνεῖν τοῦ ἡλίου ὄντος ἐν Ἰχθύσι, οὕστινας οἱ μὲν Ἀλεξανδρεῖς ῥόδωνας καλοῦσι διὰ τὸ περὶ τὸν καιρὸν τῶν ῥόδων ἄρχεσθαι πνεῖν, ὁ δὲ Ἀριστοτέλης λευκονότους τε καὶ ὀρνιθίας « Ces vents commencent à souffler au soixante-dixième jour du solstice d'hiver quand le soleil est dans les Poissons ; les Alexandrins les appellent *rhodônes* du fait qu'ils commencent à souffler à la saison des roses, Aristote, lui, les appelle *leukonotoi* (" vent du sud qui blanchit le ciel ") et *ornithiai* (" vent qui ramène les oiseaux "). » Le terme ne se retrouve nulle part ailleurs[257].

[252] Le LSJ, *s. v.* ἀνεμόσυρις, donne à ce mot le génitif -ιδος. Il est suivi par *DGE* (ἀνεμόσουρις, -ιδος). Le *TGL* était plus prudent en ne donnant pas de génitif. Quand au LSJ *Supplement*, il corrige l'entrée du LSJ en proposant prudemment comme lemme : ἀνεμόσουριν (acc.). D'après la forme et l'accent de la seule occurrence, il serait plus naturel d'y voir un mot en -ις, -εως, même s'il est vrai que des mots en -ις, -ιδος peuvent très occasionnellement avoir l'accent qui remonte et prendre une désinence accusative hybride en -ιν (cf., dans les papyrus, Gignac, II, p. 53 et, plus généralement, Chantraine, *Formation*, p. 336). Cf., pour ce même problème, [19] βαύκαλις.

[253] C'est d'ailleurs sous la forme ἀνεμόσυρις, -ιδος que le LSJ lemmatisait le mot sans signaler la graphie du terme chez Olympiodore.

[254] Ni même en -σύριον (puisqu'on ne peut exclure que la forme ἀνεμόσουριν d'Olympiodore ne soit un vulgarisme de la deuxième déclinaison, ἀνομοσύριον).

[255] Cf. K. A. Worp, N. Kruit, « Two Notes on Byzantine Containers », *MBAH* 21/2, 2002, p. 44-52 et « Geographical Jar Names: Towards a Multi-Disciplinary Approach », *APF* 46, 2000, p. 98.

[256] K.A. Worp me propose de partir d'*ἀνεμοσύριον qui aurait conduit, d'un côté, à l'ἀνεμόσουριν du texte d'Olympiodore (recaractérisé comme un mot en -ις, -εως) et, de l'autre, à l'ἀνεμούριον d'Héron d'Alexandrie.– C.J. Ruijgh, pour sa part, m'écrit : « Le nom pourrait reposer sur un juxtaposé *ἀνεμόσουρος (< ἄνεμος et οὖρος). Il est vrai que le nom ionien οὖρος < *ὄρϝος se trouve surtout chez Homère et des poètes postérieurs. Cependant, Xénophon se sert de εἰς οὖρον (*Hell.* 2. 3. 31) et Polybe connaît le verbe κατουρόω, ἀπουρόω. Plusieurs termes du vocabulaire maritime ionien ont été empruntés par l'attique et la *koinè* : ainsi le nom du vent ἀπηλιώτης (psilose ionienne) ».

[257] On ne peut considérer, comme le fait le LSJ, qu'il s'agit du même mot que ῥοδών « parterre de roses, plantation de roses ». L'accent est, chez Olympiodore, sur la pénultième, ce qui le distingue des noms en -ών désignant des lieux (en particulier plantés d'arbres ou de fleurs; cf. Chantraine, *Formation*, § 123, p. 163-164). Le suffixe

– [53] **ἀφαρ(ε)ί**, « hâtivement » (NR, K?). Porphyre (IIIe s.), *Zetemata codicis Vaticani*, p. 333, 1-3 éd. Schrader, *Porphyrii Quaestionum Homericum ad Iliadem pertinentium reliquiae*, fasc. 2, Leipzig 1882 : ἀπὸ δὲ τοῦ ἄφαρ ἔοικεν ἐν συνηθείᾳ εἶναι τῶν Ἀλεξανδρέων τὸ λέγειν ἀφαρεὶ πεποίηκε, τὸ ἐσπευσμένως καὶ τεθορυβημένως « Venant du mot ἄφαρ, il semble que dire " il a agi ἀφαρεί " (" hâtivement et de façon désordonnée ") soit dans les habitudes de langage des Alexandrins. » Autrement dit, à partir d'ἄφαρ (terme homérique signifiant « vite »), les Alexandrins ont inventé ou développé l'usage de l'adverbe ἀφαρεί. Cette notice se retrouve chez plusieurs lexicographes, tantôt avec l'orthographe ἀφαρεί [258], tantôt ἀφαρί [259]. Ce flottement peut être dû, à cette époque, à l'iotacisme, mais s'explique surtout par la concurrence des deux formations [260]. La nature alexandrine de cet adverbe est cependant remise en cause par l'*Et. Mag.* 175, 12-16, qui parle d'une origine ionienne et éphésienne : Ἄφαρ : (…) Ἐξ οὗ καὶ οἱ Ἴωνες καὶ οἱ Ἐφέσιοι ἀφαρεὶ λέγουσι τὸ ταχέως καὶ ἀσκόπως ποιεῖν τι ἢ φθέγγεσθαι. Collage de notices glanées à différentes sources [261], l'*Et. Mag.* ne craint pas de se contredire quelques lignes plus bas (citation, n. 258), en parlant d'une origine alexandrine. Il n'y a d'ailleurs pas forcément de contradiction si on fait jouer ici l'explication que j'ai développée plus haut pour les faits morphologiques [262] : étant donné l'importance de l'ionien dans la formation de la *koinê*, nous aurions affaire simplement à un terme de la *koinê* par opposition à l'attique [263] – à moins que le terme n'ait été employé chez un poète épique (donc ionisant) alexandrin, aujourd'hui perdu. On ne peut en dire plus puisque cet adverbe n'apparaît dans aucune source primaire (j'exclus là le témoignage des grammairiens et lexicographes) avant Dorothée de Gaza (VIe s.) [264].

-ων a été utilisé pour la formation de termes techniques (cf. P. Chantraine, *o. c.*, p. 162). – Le rapprochement que fait le *TGL* avec le nom d'une divinité égyptienne citée par Grégoire de Nazianze, *De vita sua*, 838, est arbitraire.

258 *Et. Gen.*, α 1444 : εἴρηται παρὰ τὸ ἄφαρ ἐπίρρημα, ἔνθεν οἱ Ἀλεξανδρεῖς ἀφαρεί λέγουσιν τὸ ἐσπουδασμένως καὶ ἀπερισκέπτως ποιεῖν τι ἢ λέγειν ; *Et. Mag.* 175, 25-28 : Παρὰ τὸ ἄφαρ ἐπίρρημα σημαῖνον τὸ ταχέως. Ἔνθεν οἱ Ἀλεξανδρεῖς ἀφαρεὶ λέγουσι τὸ ἐσπουδασμένως καὶ ταχέως καὶ ἀπερισκέπτως ποιεῖν τι ἢ λέγειν ; Ps.-Zonaras, *Lexicon*, p. 360, 3-4 (sans rien sur les Alexandrins) : Ἀφαρεί. ἐσπουδασμένως καὶ ἀπερισκέπτως τι ποιεῖν.

259 Orion (Ve s.), *Etymologicum*, p. 12, 13-15 : Ἀφάρτεροι, ταχύτεροι. παρὰ τὸ ἄφαρ. ἔνθεν Ἀλεξανδρεῖς ἀφαρὶ λέγουσι τὸ ἐσπουδασμένως καὶ ἀπερισκέπτως « Ἀφάρτεροι : " assez vite ". Vient de ἄφαρ. D'où les Alexandrins disent ἀφαρί pour " hâtivement ", " inconsidérément " ». Cf. aussi Eustathe, *Comm. Il.* I, p. 244, 26, qui ne fait cependant pas allusion aux Alexandrins. Cette graphie est absente du LSJ et de ses suppléments ainsi que du *DGE*.

260 Cf. Schwyzer, I, p. 623. Sur les adverbes en -εί, cf. E. Risch, « Οὐκ ἀθεεί », *MusHelv* 29, 1972, p. 65-73.

261 Cette explication ionienne et éphésienne se retrouve au mot près dans l'*Et. Gud.*, I, p. 239, 2-4 éd. De Stefani.

262 Cf. ci-dessus, p. 17-19.

263 Pour cette confusion, révélatrice d'un processus réel, entre ionien et *koinê*, cf. ce passage instructif du grammairien Charax (VIe s.), *Gr. Gr.* IV/2, p. 388, 3-4, qui, au sujet de la déclinaison de certains noms de cités égyptiennes comme Ξόϊς, Ξόεως, écrit : εἰ δέ τις εἴποι καὶ ταῦτα Ἰωνικά, φαμὲν ὅτι ψεῦδος· ἔδει γὰρ πρῶτον εὑρεθῆναι τὰ κοινά « si on affirme que ces formes aussi sont ioniennes, nous disons que c'est faux. Car il faudrait d'abord trouver les formes de la *koinê* ».

264 Où il est orthographié ἀφαρῆ (ainsi lemmatisé dans *LBG*, mais corrigé en ἀφαρεί dans *DGE*), *Doctrinae diversae*, III 45, 7 ; IV 60, 3 éd. Regnault et de Préville (*Sources Chrétiennes* 92). Dans les deux cas, il détermine une action commise vite et inconsidérément.

– [54] **βαστέρνη**, « litière, voiture couverte » (NR ou NR). *Scholies à Grégoire de Nazianze*, XVIII 26 (éd. Piccolomini) : ἁρμάμαξα δέ ἐστι τὸ καλούμενον παρὰ τοῖς Ἀλεξανδρεῦσι βαστέρνη, παρὰ δὲ τοῖς ἄλλοις λεκτική « *harmamaxa* (" voiture couverte") est ce qui est appelé chez les Alexandrins *basternê*, chez les autres *lektikê*. » Le mot, rarissime en grec et seulement attesté dans les scholies et lexiques tardifs, orthographié βαστέρνα [265], est un emprunt au latin post-classique *basterna* [266] (lui-même dérivant probablement du grec βαστάζω « porter » [267]). La coloration alexandrine de ce mot est confirmée par deux gloses du *CGL* V 562, 51 : *basterna, sella Alexandrina* ; 521, 2 (= 566, 15) : *Conopeum basterna vel sella Alexandrina.* Celles-ci sembleraient montrer que l'on a affaire, non à une désignation alexandrine d'un objet connu ailleurs (comme l'indique la scholie à Grégoire), mais à un type de litière particulier à Alexandrie. La quasi-absence du terme dans les sources littéraires primaires ne permet pas de décider entre les deux [268]. Le dérivé βαστέρνιον a connu un usage relativement plus large, avec des sens aussi plus variés (« passage couvert », « mulet ») [269]. Le mot βαστέρνη devait être d'un usage plus ancien que ces scholies et lexiques tardifs inciteraient à le croire : l'occurrence du nom d'agent βαστερνάριος « porteur de litière » (hapax) dans une inscription attique (*IG* II/2, 13224, 7-8) du IIIe/IVe s. nous offre, pour l'emploi du simple en grec, un précieux *terminus ante quem*. S'il faut en croire la scholie de Grégoire, il est intéressant de souligner que, parmi les mots à la mode à Alexandrie, se trouvaient des latinismes [270].

– [55] **γαβέξ**, « sixième » (H, NR). L'écrivain ecclésiastique alexandrin Ammonius (Ve/VIe s.?), *Fragmenta in Joannem (in catenis)*, fr. 596, Jo 19, 14 (éd. Reuss, *TU* 89) : ὁ καλλιγράφος ἀντὶ τοῦ γάμμα στοιχείου, ὅπερ σημαίνει τὸ τρίτην, ἔγραψε τὸ ἐπίσημον, ὃ καλοῦσιν οἱ Ἀλεξανδρεῖς Γαβέξ, ὃ δηλοῖ τὴν ἕκτην, πολλὴν ἔχοντα πρὸς ἑαυτὰ τὴν ὁμοιότητα

[265] Cf. DU CANGE, *s. v.* βαστέρνα : « Lexicon MS. Βαστέρνα, κηβούριον ἐξ ξύλων, ᾧ ὀχοῦσιν αἱ παρθένοι. *Alio loco* : Λεκτίκιον, βαστέρνα. Lexicon MS. Colbert. Cod. 2199 : βαστέρνα, ἡ ἡμίονος ». Pour ce dernier sens, cf. ci-dessous, n. 269.– Le *LBG* cite sous βαστέρνη, outre la scholie à Grégoire, « E. Miller : codex. Par. 1491, 171r. 174r (Martyr. Eugeniae) », occurrence dont il est question à la n. 268.

[266] Cf. *RE* III/1 1897, *s. v. basterna*, col. 113 (MAU).

[267] Pour le problème de l'étymologie, cf. en dernier lieu *Lex. Lat. Lehnw., s. v.* βαστέρνιον.

[268] Notons en tout cas que les seules attestations enregistrées de ce mot dans les sources primaires, celles du *Martyre de s. Eugénie* (*BHG* 607 x) citées par le *LBG* (cf. n. 265), confirment la coloration alexandrine du terme : le passage qui les contient raconte comment Eugénie, la fille du nouveau gouverneur d'Égypte Philippe, convertie au christianisme, rejoint dans une litière portée par ses serviteurs les chrétiens se trouvant en dehors d'Alexandrie.– Je remercie Christian Förstel, conservateur au département des manuscrits occidentaux de la Bibliothèque nationale, d'avoir contrôlé à ma demande le contexte de ces occurrences dans le *Paris. gr.* 1491.

[269] Une occurrence papyrologique : *SB* XXII 15297, 2 (Héracléopolite, VIe s.). Pour les sources littéraires, cf. les occurrences citées par du Cange et par le *LBG s. v.* On corrigera le sens que donne le LSJ au *Code Justinien* VIII 10, 12 [Zénon], 4a (= *CJC* II, p. 336, 20), et *Cat. Cod. Astr.* I 103 : il n'y est pas question de « closed litter », mais, comme le corrigent le *DGE* et le *LBG*, de « passage couvert » (sur ce sens, cf. I. AVOTINS, *On the Greek of the Code of Justinian*, Hildesheim, 1989, p. 27-28 et les références citées par DU CANGE, *s. v.* βαστέρνια). Ce sens de « passage couvert » doit dériver de celui de « voiture couverte ». Signalons une autre acception du mot, inconnue des dictionnaires modernes, conservée par l'*Et. Gud.* (*addimenta*), I, p. 263, 24 éd. De Stefani : Βαστέρνιον· μ[ωλά]ριον (« mule »). Le simple a eu aussi ce sens comme le montre le lexique cité à la n. 265.

[270] Cf. ci-dessous, p. 66-67.

« Le copiste, à la place de la lettre *gamma*, qui signifie le troisième, a écrit le signe [271] que les Alexandrins appellent *gabex,* qui signifie le sixième, les deux se ressemblant beaucoup. » Nous voilà plongés dans l'univers de la copie des textes, de la philologie ou tout simplement de l'école. Les Alexandrins auraient donc eu un nom particulier pour le chiffre 6 (et du même coup la fraction, qui s'écrivait en faisant suivre le chiffre d'un trait en suspension), représenté par ce que nous appelons le *stigma,* originellement le *digamma* [272]. Le mot paraît étrange, n'apparaît nulle part ailleurs et n'a jamais été expliqué. Je crois y voir encore la marque de l'esprit facétieux des Alexandrins (cf. p. 51-56) : si on additionne les valeurs numérales des trois premières lettres (γ = 3, α = 1, β = 2), on obtient 6, soit l'équivalent de la seconde partie du mot ἕξ qui veut dire 6 !

– [56] **δεῖπνον ἐξ ἐπιδομάτων**, « dîner à contribution supplémentaire » (H, NR ou CR). Athénée, VIII 364 f : ὀνομάζουσι δ' οἱ ἀρχαῖοι καὶ ἐπιδόσιμά τινα δεῖπνα, ἅπερ Ἀλεξανδρεῖς λέγουσιν ἐξ ἐπιδομάτων « Les Anciens appellent aussi certains dîners " avec supplément ", ce que les Alexandrins disent *ex epidomatôn* [" à contribution supplémentaire "]. » Ce passage peu clair semble faire référence à des repas où les gens cotisaient en payant un surplus [273]. Le mot ἐπίδομα est un hapax [274], dans un contexte qui n'aide pas à mieux comprendre le passage d'Athénée.

– [57] **ἐξαλλάσσω**, « divertir » (CSR, K). Cf. ci-dessus, p. 10.

– [58] **ἐξειλέω**, « fuir, échapper » (CSR, K?). Timée (I^er^/IV^e^ s.), *Lexicon Platonicum*, p. 985 b, 18-20 éd. Hermann, *Platonis dialogi secundum Thrasylli tetralogias dispositi*, VI : ἐξειλῆσαι. τοῦτο λέγουσιν οἱ Ἀλεξανδρεῖς ἐπὶ τοῦ ἐκφυγεῖν. ἐοίκασι δὲ μεταφορικῶς λέγειν ἀπὸ τῶν ἐν τῷ παλαίειν ἑαυτοὺς ἀναλυόντων « ἐξειλῆσαι : les Alexandrins l'emploient pour ἐκφυγεῖν [= « fuir, échapper »]. Ils semblent l'employer métaphoriquement d'après ceux qui se dégagent dans un corps à corps. » Suit une citation de Platon, *Lois*, VI 796 a, où il emploie le substantif ἐξείλησις pour désigner l'« esquive » à la lutte [275]. Cette notice donne à penser que les Alexandrins seraient les premiers à avoir donné au verbe ἐξειλῶ le sens de « fuir, s'échapper », qui n'existait auparavant que dans le nom d'action ἐξείλησις. Pour la comprendre, encore faut-il savoir quel sens premier avait en tête son rédacteur. Les dictionnaires modernes font effectivement la

[271] J'ai traduit de façon neutre ἐπίσημον, mais il faut savoir que ce terme peut désigner tout spécialement le ϛ, c'est-à-dire « six » (cf. LAMPE, *s. v.*).

[272] Sur le sens de *digamma*, cf. en dernier lieu F.M.J. WAANDERS, « Wau in the Classroom », *Mnemosyne* 52, 1999, p. 744-745.

[273] Cf. Ateneo, *I Deipnosofisti*, Rome, 2001, II, p. 912, n. 4 : « Il preverbo *epi-*, presente sia nella voce *epidósimos*, largamente documentata anche nell'ambito delle elargizioni voluntarie (cf. LSJ, *s. v. epidósimos* III), sia in *epídoma*, che non ha altre attestazioni – e che quindi non sappiamo per certo se corrisponda all'antico *symbolé* 'contributo', come ritiene invece Arnott, *Alexis : The Fragments. A Commentary*, Cambridge 1996, p. 230 – specifica l'idea del 'sovrappiú' : evidentemente a questi pranzi sociali ciascuno poteva aggiungere alla quota stabilita delle altre offerte, a seconda della propria disponibilità. »

[274] SOPHOCLES cite pourtant Aquil. *Lev.* 13, 7, mais, après contrôle dans la *PG* XV, col. 600, et J. REIDER, N. TURNER, *An Index to Aquila*, Leyde, 1966 (où le terme est absent), il semble qu'il s'agisse d'une erreur.

[275] = Ps.-Zonaras, *Lexicon*, p. 177, 8-10; *Et. Mag.* 348, 25-27.

différence entre deux sens (LSJ, *s. v.* I *slip out*, II intr. *escape*; Lampe, *s. v.* 1. *wriggle out*, 2. *escape*). Mais, le sens premier de ce verbe (« glisser, sortir, se dégager, s'esquiver ») étant fort proche du sens second (« fuir, s'échapper »), il est difficile de rendre compte de l'explication de Timée. Il faut, en fait, partir du sens étymologique d'εἰλέω (ἴλλω, εἴλλω) « faire tourner, rouler ». Ainsi le sens premier de ἐξειλῶ devait être « dérouler » en parlant d'un livre [276], « démêler [277] », sens, il est vrai, peu attesté [278]. L'acception « se dégager, fuir » doit donc être envisagée comme seconde [279]. C'est donc cette dernière que vise la glose de Timée, la considérant comme propre aux Alexandrins. Elle est bien attestée dans les papyrus, tous d'époque byzantine (« s'échapper, se sauver [280] »), mais aussi dans la littérature, elle aussi tardive et souvent extra-égyptienne [281]. La notice de Timée étant privée de données chronologiques, il est possible que ce sens « alexandrin » soit ancien (époque hellénistique ?) et se soit répandu dans le grec à une époque bien postérieure puisque toutes les attestations se rencontrent après le IVe s. [282]. En l'absence de plus d'informations, je ne rejetterais donc pas comme invalide le témoignage de Timée sous prétexte que l'on aurait affaire une fois de plus à un mot de la *koinê*, abusivement taxé d'alexandrin [283].

– [59] **καθώς**, « comme » (CR, K). Manuel Moschopoulos (XIIIe/XIVe s.), Συλλογὴ Ἀττικῶν ὀνομάτων (éd. F. Asulanus, *Dictionarium graecum*, Venise 1524) : τὸ καθά οἱ Ἀττικοὶ χρῶνται, τὸ δὲ καθώς οὐδέποτε, ἀλλ' ἡ τῶν Ἀλεξανδρέων διάλεκτος, καθ' ἣν ἡ θεία γραφὴ γέγραπται « Les Attiques emploient καθά, jamais καθώς contrairement au dialecte des Alexandrins dans lequel sont rédigées les saintes Écritures ». Cf. ci-dessus, p. 17.

276 Lucien, *De mercede conductis*, 41 : ἕκαστον γοῦν αὐτῶν ἢ ἐξειλήσῃς, κτλ. jouant sur la métaphore du livre et traduit par É. Chambry (Lucien de Samosate, *Œuvres complètes*, Paris, s. d., I, p. 393) : « Déroulez le livre de leur vie. »

277 Xénophon, *Cyn.* VI 15 avec l'équivalent ἐξίλλω « démêler ».

278 Le substantif platonicien (hapax, repris sous la forme d'une citation par Clément d'Alexandrie, *Pédagogue*, III 10, 51, 1) doit dériver de ce sens : « pivoter pour se dégager de l'emprise de l'adversaire. »

279 De ce point de vue, la présentation du vieux *TGL* est meilleure : il donne d'abord le sens *explico, evolvo*, puis le sens « alexandrin » de fuir.

280 *P.Amh.* II 142, 9 (prov. inconnue, IVe s.) : ἐξείλησα ἀπ' αὐτῶν ; *P.Ross.Georg.* IV Anhang, p. 100, 5 : ἐξ[ε]ήλισα εἰς τὰς χυρὰς αὐτῶν (l. ἀπὸ τῶν χειρῶν αὐτῶν !) καὶ ἦλθα εἰς Ἀρσενοΐτην.

281 Outre les *Apophthegmata Patrum*, p. 414, 16 (éd. Nau, *ROC* 10, 1905) (ἠδυνήθη ἐξειλῆσαι ἀπ' αὐτοῦ καὶ φυγεῖν), Ps.-Macaire, *Sermo* 64 (éd. Berthold, *Makarios/Symeon Reden und Briefe*, [*GCS*]), *Homélie* II 3, 18 (ἐξειλῆσαι ἐξ αὐτοῦ), XV 2, 4 (διαφυγεῖν καὶ ἐξειλῆσαι τοῦ σκότους τῶν παθῶν), etc. (très nombreux emplois chez cet auteur) ; Ephraëm, I, p. 180 E; II, p. 331 A (éd. Assemani) ; Dorothée de Gaza, *Doct.* VIII 91, 22; XII 137, 15 (éd. Regnault et de Préville, *Sources Chrétiennes* 92) ; Jean Malalas, *Chron.* p. 121, 13 (κἀκεῖθεν ἐξειλήσας ἦλθεν εἰς τὴν καλουμένην Χάρυβδιν) ; 272, 3-4 éd. Bonn (οἱ δὲ δυνηθέντες Πέρσαι ἐξειλῆσαι ἐν τῷ σύρεσθαι ἐκείνους ὑπὸ τοῦ πλήθους ἐξερχόμενοι καὶ φεύγοντες) ; p. 438, 13 ; *Chronicon Paschale*, p. 724, 13 ; 16 (éd. Dindorf, Bonn) ; Théophane le Confesseur, p. 218, 13 ; 227, 5 ; 236, 11 (éd. de Boor), etc.

282 Il faut peut-être faire exception de Marc Aurèle, X 36 (εὐκόλως τὸ ψυχάριον ἀπὸ τοῦ σώματος ἐξειλεῖται), mais on remarquera que l'on a affaire à une forme médio-passive (contrairement au sens « alexandrin »), qui peut se rattacher au sens premier : « se retourner pour se dégager » d'où « se dégager ».

283 C'est l'opinion de S.G. Kapsomenos, *l. c.* (n. 47), p. 259, qui appuie la notice d'*Et. Mag.* 348, 12 (c'est-à-dire Timée) par le témoignage des papyrus, en ajoutant « aber abgesehen davon, dass es auch in der Literatur im gleichen Sinn vorkommt, lehrt das Neugriechische, in dem ἐξειλῶ "entfliehen" in Kappadokien und Apulien, vielleicht auch anderswo, erhalten ist, dass es in der Koine weit verbreitet war ». Que cet emploi se soit répandu dans la *koinê* ne veut pas dire qu'il ne soit pas parti d'Alexandrie. C'est un des obstacles majeurs à cette étude que présentent trop souvent les notices des grammairiens et lexicographes, qui ne situent jamais dans le temps les « alexandrinismes » dont ils traitent.

– [60] **χειμάζω ἐμαυτόν**, « s'affliger » (CSR, K). Cf. ci-dessus, p. 11.

– [61] **ψυχαγωγός**, « qui vend des enfants comme esclaves » (CSR, K?). Phrynichus (IIe s.), *Praeparatio sophistica,* p. 127, 12 éd. de Borries : " ψυχαγωγός " · οἱ μὲν Ἀλεξανδρεῖς τὸν τῶν παίδων ἀνδραποδιστὴν οὕτω καλοῦσιν, οἱ δ' ἀρχαῖοι τοὺς τὰς " ψυχὰς " τῶν τεθνηκότων γοητείαις τισὶν " ἄγοντας " « " Psychagogue " : les Alexandrins appellent ainsi celui qui vend les enfants comme esclaves, alors que les Anciens désignaient par ce mot ceux qui évoquent les âmes des morts par des moyens magiques. » Ce mot ne paraît pas clairement attesté dans le sens très précis que dégage cette glose. Certes, l'éditeur de Phrynichus renvoie à Clément d'Alexandrie, *Stromates* I, 8, 40, 5, où sont stigmatisés les sophistes : Λύκοι οὗτοι ἅρπαγες προβάτων κῳδίοις ἐγκεκρυμμένοι, ἀνδραποδισταί τε καὶ ψυχαγωγοὶ εὔγλωσσοι « Les voilà bien, ces loups ravisseurs cachés sous la toison des brebis, faiseurs d'esclaves et séducteurs éloquents des âmes » (trad. Mondésert-Caster, *Sources Chrétiennes* 30, Paris 1951), mais, même si on est troublé de trouver côte-à-côte ἀνδραποδιστής et ψυχαγωγός comme dans la définition de Phrynichus, ψυχαγωγός y a seulement le sens figuré de « celui qui captive, qui charme » et non le sens concret que paraît donner l'atticiste[284]. On pourrait penser que la définition de ce dernier vise en particulier le passage de Clément, justement d'Alexandrie, qu'il aurait mal compris ou dont il aurait forcé le sens ; mais la chronologie dément une telle hypothèse, puisque les *Stromates* I font référence à la mort de Commode en 192 (cf. I 21, 147, 4) et sont postérieurs à la *Praeparatio sophistica* (qui, selon J. de Borries, Teubner 1911, p. IV, ne peut guère avoir été publiée après 176). En fait, la définition ψυχαγωγός = ἀνδραποδιστής se retrouve chez Hésychius, ψ 287 : ψυχαγωγός · ὁ ἀνδραποδιστής, καὶ ὁ ἀπατεών. ὁ κατάγων τὰς ψυχὰς εἰς ᾅδου, mais sans contexte. Plus précise est la glose du *Lexicon Vindobonense*, ψ 6 (p. 195, 3 éd. Nauck) : ψυχαγωγὸς ὁ ἀνδραποδιστής. Εὐριπίδης· «βάσκανον μέγιστον ψυχαγωγόν». Les derniers éditeurs des fragments d'Euripide (F. Jouan et H. Van Looy, Euripide, *CUF* VIII/2, p. 140, *Fr.* 10) ont éprouvé quelques difficultés à traduire cette citation tronquée de son contexte : « un suprême calomniateur (un très grand magicien, ou marchand d'esclaves, ou conducteurs d'âmes) ». S'il faut en croire ce lexique[285], le sens ψυχαγωγός = ἀνδραποδιστής existerait donc déjà chez Euripide, ce qui jette le discrédit sur la notice de Phrynichus. Plusieurs explications sont envisageables : l'explication du terme chez Euripide procéderait d'un faux-sens de lexicographes, se recopiant les uns les autres et ne connaissant déjà plus le texte d'Euripide que sous forme de fragment. Il me paraît cependant plus convaincant de remettre la remarque de Phrynichus dans le contexte de la querelle atticisme-antiatticisme. De même qu'ailleurs il illustre par une citation de Ménandre un prétendu alexandrinisme[286], il pourrait ici considérer comme alexandrin un sens attesté déjà chez Euripide. Certes Euripide ne peut être, à l'instar de Ménandre beaucoup plus récent, taxé de représentant de la *koinê*, mais il est, des trois grands Tragiques, « le premier à donner

[284] Signalons que dans les papyrus documentaires, où ψυχαγωγός est absent, on rencontre néanmoins le verbe ψυχαγωγέω dans le sens de « persuader » (*P.Ryl.* II 128, 13 [Evhemeria, 30] ; *P.Hamb.* I 91, 22-23 [Héracléopolite, 167 av.] quoique le contexte soit mutilé), qui dérive de celui de « captiver, charmer ».

[285] Confirmé par Jean de Sardes (IXe s.), *Comm. in Aphthon. Progymnasmata* (περὶ ἀνασκευῆς, 15, p. 82, 21 éd. Rabe) : εἴρηται τὸ ψυχαγωγεῖν ἐπὶ ἀνδραποδιστοῦ ὡς Εὐριπίδης ἐν τῷ Εὐρυσθεῖ ἐπὶ τοῦ Ἡρακλέους κτλ.

[286] Cf. [57] ἐξαλλάσσω.

droit de cité à de nombreux mots de sens nouveau qui n'étaient nullement usités ni même tolérés par ses prédécesseurs [287] ». Même si Phrynichus ne le cite pas nommément dans sa notice (et peut-être ne le vise-t-il pas consciemment), il est significatif qu'il oppose à ce sens nouveau celui des ἀρχαῖοι (« évocateur des âmes des morts ») qu'il illustre, juste après le passage cité ci-dessus, par le plus ancien des Tragiques athéniens et le plus opposé à Euripide, Eschyle [288]. Le sens « alexandrin » de ψυχαγωγός serait tout bonnement un usage remontant au crépuscule de l'âge d'or attique et préfigurant la *koinê*, en bref appartiendrait à la langue commune, donc au « parler alexandrin ». Notons néanmoins que la définition de ce sens nouveau est plus précise que celle avancée par les lexicographes et grammairiens et prêtée à Euripide : ψυχαγωγός ne signifierait pas seulement ἀνδραποδιστής, mais τῶν παίδων ἀνδραποδιστής. Cette précision, qui ne paraît rien devoir au passage d'Euripide (encore que le contexte de celui-ci soit loin d'être clair), semble trahir une autre source ; elle donne par ailleurs au mot un sens très concret, qui, s'il ne résulte pas d'une méprise de Phrynichus, pourrait bien correspondre à un usage propre à Alexandrie (ou à un auteur alexandrin) et dont nous n'avons plus de traces.

i Analyse des faits lexicaux

Voilà tout ce que j'ai pu rassembler en me fondant sur le témoignage des Anciens. Cette liste, je l'ai dit, est à prendre avec beaucoup de précaution, d'autant que j'y ai inclus par prudence certains termes dont la nature alexandrine est plus que douteuse, mais qui ont l'intérêt de refléter l'opinion ou l'expérience personnelle des auteurs anciens et qui peuvent parfois témoigner d'un usage jugé, sinon exclusivement, du moins majoritairement alexandrin. Les notices commentant chacun de ces mots ont tenté de débusquer les idiotismes douteux ou inexacts.

Les catégories les plus représentées sont les N℟ et les CS℟, autrement dit des termes ne dénotant pas une réalité proprement alexandrine [289]. Il est vrai que cette disproportion entre N℟/CS℟ et NR/CSR reflète la difficulté de cerner la notion de *realia* alexandrins : on a souvent affaire à une réalité plus largement égyptienne que strictement alexandrine (c'est le cas des mots appartenant aux registres de la flore ou de la faune [290]) ; de plus, l'absence de contexte dans les sources induit un flottement bien compréhensible entre NR et N℟ ou CSR et CS℟ ; s'ajoute enfin à cela notre méconnaissance des réalités alexandrines (comment décider qu'un récipient n'est fabriqué que dans la capitale et sa région et non ailleurs ? Comment, *a contrario*, sans les explications précises de Damascius, aurait-on pu présumer de l'existence d'un service de ramassage de serviettes

[287] W.G. Rutherford, *The New Phrynichus*, Londres, 1881, p. 121.

[288] La suite de la glose à ψυχαγωγός est la suivante : τῆς αὐτῆς ἐννοίας καὶ τοῦ Αἰσχύλου τὸ δρᾶμα "Ψυχαγωγός".

[289] Pour plus de clarté, je renvoie le lecteur à l'index 2 (p. 80), où les termes ont été classés selon les catégories définies p. 19-20 et dont il va être question ici.

[290] Ainsi, si certains poissons semblent typiques d'Alexandrie ou de sa région au sens large ([12] μενδήσιος), la plupart sont des espèces nilotiques. Si le nénuphar rose ou fève d'Égypte ([28] κιβώριον, [29] κολοκάσιον, [25] ἀντινόειος) est assez typique des zones marécageuses et lacustres de la région d'Alexandrie, d'autres plantes sont soit plus largement égyptiennes ([32] μόρον, [33] μορέα), soit méditerranéennes ([27] ἑλέν(ε)ιον, [31] λιπάρων, [34] σαραπιάς), soit venant de beaucoup plus loin ([26] δαφνῖτις).

hygiéniques à Alexandrie ?). En bref, cette différenciation fondée sur l'idiotisme du référé est un peu factice tout en reflétant la situation d'une ville grecque dans un pays « barbare », partagée entre les usages du monde gréco-romano-byzantin et ceux de son arrière-pays.

La prépondérance des NR et des CSR met en évidence une certaine capacité à créer des lexèmes ou des sèmes nouveaux. C'est elle qui légitimerait le mieux la notion de « grec alexandrin », autrement dit d'un grec capable de développer des particularismes lexicaux (topolectes), ou bien par la création verbale ou bien par le détournement ou la modification sémantique de termes anciens.

Ces nouveautés sont avant tout liées à des objets concrets. Il fallait s'y attendre : dans la pure tradition ethnographique grecque, remontant à Hérodote, ce sont eux qui retiennent l'attention des voyageurs (toujours fascinés par l'étrangeté égyptienne – et beaucoup de ces mots traduisent cet intérêt pour une faune, une flore ou un artisanat dépaysants) et ce sont eux que les premières générations de Grecs après la conquête macédonienne se sont vues dans l'obligation de nommer (on pense à la fève d'Égypte, qui a donné lieu à tout un vocabulaire nouveau [291]) ; il faut dire aussi que notre source la plus riche, les *Deipnosophistes* d'Athénée de Naucratis, se préoccupe des réalités les plus concrètes, voire les plus triviales qui soient ; l'abstraction, enfin, probablement moins productrice d'idiotismes régionaux, s'exprime au travers d'une langue plus conservatrice et donc moins sujette à faire place à des mots qui sentent un terroir spécifique.

Ces objets appartiennent à la vie de tous les jours : faune et flore, mais appréhendées dans leur aspect le plus vital, l'alimentation ou la médecine [292] (sauf [**36**] μονόσιρος), l'artisanat (surtout les récipients, mais aussi un instrument de musique, un éventail, une voiture), la monnaie. Dans quelques cas seulement, on a affaire à des termes désignant des réalités moins concrètes [293] et on notera qu'à l'exception de la catégorie des termes injurieux ou plaisants (souvent NR), ce sont tous des CSR : [37] ἐπίσταλμα, [42] φιλόπονος (?), [43] Ἰορδάνης, [61] ψυχαγωγός, [44] κηρυκίνη. Il est vrai que seul le dernier est un alexandrinisme avéré, les autres appartenant plus certainement à la catégorie des « égyptianismes » ou au vocabulaire de la *koinê*. Mais il s'agit là encore de substantifs. Les termes qui échappent à cette catégorie sont très minoritaires : trois verbes ([57] ἐξαλλάσσω, [58] ἐξειλέω, [60] χειμάζω ἐμαυτόν), un adverbe ([53] ἀφαρ(ε)ί), une conjonction ([59] καθώς) ; mais ils sont tous suspectés (et certains avec certitude) d'appartenir au fond de la *koinê* et d'être au mieux des termes en usage fréquent à Alexandrie plutôt que de véritables topolectes. Ce qui a été dit plus haut sur la prépondérance des mots concrets explique la maigreur, voire l'inexistence de cette série.

Quelques mots, dont la nature alexandrine est certaine, échappent au domaine du concret : ce sont les termes injurieux ou moqueurs ([46] κόροιφος/κόρσοιφος, [47] βλακεννόμιον, [48] βοών), tous des NR, sauf un, CSR, par lequel se manifeste bien l'esprit moqueur, ironique ou plaisantin des Alexandrins, n'hésitant pas à donner à la prison le nom d'« étable à bœufs » ([48] βοών). C'est avec cette série que l'on saisit le mieux ce qui relève de la langue populaire, celle qui est la plus apte à créer des idiotismes. Mais c'est aussi, on l'a dit, celle qui se laisse le plus mal appréhender de par la nature de nos sources.

[291] Cf. [28] κιβώριον, [29] κολοκάσιον, [35] ἐρέκτης.

[292] Il est vrai que cela est en partie dû à nos sources, Athénée et les médecins grecs.

[293] La catégorie des termes administratifs aurait certainement pu être étoffée. Cf. ci-dessus n. 168.

Ces dernières s'avèrent aussi très parcimonieuses en renseignements sur le contexte sociolinguistique des mots qu'elles nous font connaître. Rares sont les cas où celui-ci est précisé : l'inventivité un tant soit peu courtisane d'un poète ([**25**] ἀντινόειος) ; le jargon commercial ([**26**] δαφνῖτις), le vocabulaire administratif ([**38**] ἀπόλυτον χάραγμα). Dans d'autres cas, il se devine aisément : langue religieuse ([**41**] Κικέλλια/Κικήλλια, [**42**] φιλόπονος, [**43**] Ἰορδάνης), argot estudiantin ou universitaire ([**55**] γαβέξ), langue populaire ([**49**] λαύρα Εὐδαιμόνων, [**47**] βλακεννόμιον, [**48**] βοών). Appartenant à cette dernière, on relèvera des termes qui manifestent un état d'esprit assez frondeur ou moqueur vis-à-vis des autorités ou de grands personnages étrangers : outre ἀφαίρεσις qui stigmatise avec ironie une décision impériale [294], deux termes (peut-être inventés dans d'autres circonstances) utilisés pour tourner en dérision le fils d'un prince et des empereurs ([**46**] κόροιφος, [**16**] κυβιοσάκτης).

La langue populaire se décèle aussi à certains traits qui lui sont propres :

– l'abréviation : ainsi [**32**] μόρον, [**33**] μορέα sont des raccourcissements de συκομόρον et συκομορέα ;

– la création par sens imagé : [**23**] φασηλίς nom de récipient dû à la ressemblance avec un type de haricot, [**19**] βαύκαλις nom d'une sorte de gargoulette dont le bruit de l'eau qui s'en écoule est peut-être analogique du fredon d'une nourrice, [**28**] κιβώριον nom donné au fruit du nénuphar rose du fait de sa ressemblance avec une coupe homonyme, [**31**] λιπάρων plante ainsi nommée du fait de l'aspect huileux de ses feuilles ou de sa ressemblance avec l'olivier, [**52**] ῥόδων vent dont le nom dérive de la fleur qui fleurit à la saison où il souffle, [**51**] ἀνεμόσουρις vent violent qui tient son nom de celui de l'éventail des Alexandrines, [**15**] σκυταλίς sorte de crevette qui devait ressembler à un bâtonnet ;

– l'étymologie renvoyant à des croyances populaires : [**34**] σαραπιάς/σεραπιάς dénomination d'une plante médicinale portant le nom du dieu guérisseur alexandrin [295].

C'est probablement aussi à la langue populaire qu'appartiennent les deux latinismes de notre liste, [**54**] βαστέρνη et [**21**] καννίον. Quoique de langue grecque, même sous le Haut et Bas-Empire, l'Égypte était soumise à l'influence du latin, langue par excellence des autorités centrales, du droit et de l'armée [296]. Mais, même si le latin était enseigné à Alexandrie [297], c'est

294 Cf. p. 51-52.

295 On pourrait y joindre la plante [27] ἐλέν(ε)ιον dont l'étymologie populaire renvoie au mythe d'Hélène, qui passe pour avoir séjourné en Égypte. Mais le terme, comme la plante qu'il désigne, ne semble pas être alexandrin.

296 Cf. P.J. Sijpesteijn, « De invloed van het Latijn op het Grieks », *Lampas* 15, 1982, p. 318-330 ; S. Daris, « Latino ed Egitto romano » dans *Il Bilinguismo degli antichi*, *XVIII Giornate Filologiche Genovesi*, Gênes, 1991, p. 47-81 ; *id.*, *Il lessico latino nel greco d'Egitto*, 2e éd., Barcelone, 1991 ; E. Ghiretti, « Note sul bilinguismo greco-latino dell'Egitto Romano », *Aevum (ant.)* 9, 1996, p. 275-298 ; B. Rochette, *Le Latin dans le monde grec. Recherches sur la diffusion de la langue et des lettres latines dans les provinces hellénophones de l'Empire romain* (*Collection Latomus* 233), Bruxelles, 1997.

297 Cf., par exemple, Zacharie le Scholastique, *Vie de Sévère*, *PO* II, p. 11, qui nous raconte que Sévère fut envoyé à Alexandrie « pour étudier la grammaire et la rhétorique, tant grecque que latine » ou Marinus, *Vie de Proclus*, 8, qui nous dit que Proclus vint à Alexandrie pour suivre aussi des cours dans des écoles « rômaïques » (ἐπλησίασε δὲ καὶ ῥωμαϊκῶν διδασκαλείων διατριβαῖς). L'importance du latin dans l'Alexandrie du Bas-Empire est bien illustrée par les carrières de l'alexandrin Claudien, devenu poète officiel à la cour d'Occident, et d'Urbanus qui, après avoir fait des études à Alexandrie, devint professeur de grammaire latine à Constantinople (Zacharie, *Vie de Sévère*, *PO* II, p. 37).

souvent par le biais de l'argot militaire, véhiculé par les soldats latinophones cantonnés dans la vallée du Nil, que de nombreux mots latins ont pénétré le grec d'Égypte. Étant donné le registre sémantique des deux termes en question, on pourrait envisager cette dernière solution pour expliquer l'adoption de ces latinismes à Alexandrie.

On aura noté l'absence de mots d'origine égyptienne, à l'exception bien explicable du nom d'une fête égyptienne, il est vrai très fortement grécisé ([**41**] Κικέλλια/Κικήλλια)[298]. [**11**] Βουρίδιον/βωρίδιον pourrait lui aussi faire exception, mais il s'agit d'un dérivé secondaire bien grec d'un mot il est vrai égyptien (les auteurs parlent d'alexandrinisme pour le dérivé et non pour le simple βωρεύς) ; on a posé une étymologie égyptienne pour [**24**] φῶτιγξ mais sans argument positif ; [**29**] κολοκάσιον est encore d'étymologie incertaine mais pourrait être rattaché à une racine grecque ; enfin, l'origine égyptienne de [**19**] βαύκαλις et de [**28**] κιβώριον, jadis proposée, est à rejeter. Bien au contraire, dans un cas très clair ([**26**] δαφνῖτις), l'alexandrinisme a probablement eu pour fonction de donner une allure bien grecque à un emprunt sémitique. Cela confirme la foncière grécité de cette cité, qui pourrait confiner au protectionnisme anti-égyptien (réaction qui n'est d'ailleurs pas propre aux Alexandrins, mais aux Grecs en général[299] – à plus forte raison à une époque où l'Égypte était non hellénisée). Les mots liés au nénuphar rose (ou fève d'Égypte)[300] illustrent bien la sensation de dépaysement des premiers Grecs installés après la conquête d'Alexandre devant la flore égyptienne, qu'ils ont malgré tout canalisée par l'emploi de bons vieux termes grecs (détournés de leur sens habituel) ou de mots qu'ils ont fait dériver, selon les règles propres à leur langue, de vocables déjà existants.

On remarquera enfin que, dans bien des cas, il est à suspecter que l'idiotisme alexandrin se soit exporté, bien évidemment dans la *chôra* égyptienne, mais aussi dans le reste du domaine hellénophone. Certains termes, élargis du suffixe en -ιον, très en vogue à partir de l'époque impériale[301], se sont banalisés et répandus dans le reste de l'Empire (jusqu'à passer, comme βαύκαλις, en latin, puis en français sous la forme *bocal*)[302].

En conclusion, c'est une vision très fragmentaire et impressionniste des particularismes du grec alexandrin que nous font connaître nos sources. Une cinquantaine de mots, dont certains douteux, appartenant à des catégories linguistiques variées et à un contexte socio-linguistique très diversifié, et s'étendant sur mille ans d'histoire : voilà qui est loin de nous permettre de nous faire une idée très claire de ce qu'on a appelé le « grec alexandrin ».

On aura vu au moins de temps à autre se dessiner, à travers ce corpus de mots, quelques éléments caractéristiques de la cité d'Alexandrie : les mœurs et le caractère de ses habitants, certains traits de son urbanisme et de sa culture matérielle, le paysage de son arrière-pays et les activités économiques qui y sont liées. Si certains relèvent des lieux communs que les Anciens véhiculaient sur cette mégapole et sa population, d'autres mettent en lumière des faits culturels ou matériels qui, du fait des lacunes de nos sources, ont parfois échappé aux historiens, papyrologues ou archéologues.

[298] La notice de ce mot donne une explication qui supprimerait cette exception en modifiant le texte grec où il apparaît.

[299] Cf. J.-L. Fournet, *l. c.* (n. 3), p. 75-76.

[300] Surtout [**28**] κιβώριον et [**35**] ἐρέκτης. [**25**] Ἀντινόειος est une création poétique et [**29**] κολοκάσιον n'a pas d'étymologie claire.

[301] Cf., par exemple, Chantraine, *Formation*, § 53, p. 68.

[302] Πλατάκιον (cf. [**14**]), βαυκάλιον (cf. [**19**]), βησ(σ)ίον (cf. [**20**]), φωτίγγιον (cf. [**24**]), βαστέρνιον (cf. [**54**]).

IV. SYNTAXE

Je n'ai pas trouvé chez les auteurs anciens de remarques sur des traits syntaxiques qui soient présentés comme alexandrins. Les auteurs modernes ont tenté de pallier le silence des Anciens : ainsi I. Sluiter a proposé de voir dans l'emploi causal d'ἵνα (mentionné par le grammairien alexandrin Apollonios le Dyscole) un trait de la langue alexandrine, mais cet auteur s'est ensuite rétracté sur ce point[303] ; C.J. Ruijgh a montré que l'emploi de l'infinitif aoriste après ἄρχεσθαι « commencer » était un solécisme du grec judaïque d'Alexandrie[304], mais, dans la mesure où il se limite à la communauté juive d'Alexandrie, il est peu significatif dans le problème qui nous intéresse, au même titre que les restes de traits dialectaux dont il a été question plus haut[305].

V. STYLISTIQUE

Nous abordons là essentiellement le domaine de la langue écrite. La question de savoir s'il a existé un style alexandrin est soulevée par un texte, à ma connaissance jamais exploité, de Théodore Métochite (1270-1332), un des grands humanistes de la renaissance des Paléologues, tiré d'un recueil d'articles sur des sujets divers (*Σημειώσεις γνωμικαί*), dont on a dit qu'il constituait « une des plus importantes réalisations critiques et intellectuelles que nous ait laissées Byzance[306] ». Voici le texte intégral[307].

[303] I. Sluiter, *Ancient Grammar in Context. Contributions to the Study of Ancient Linguistic Thought*, Amsterdam, 1990, p. 143; mais dans son article « Causal ἵνα - Sound Greek », *Glotta* 70, 1992, p. 51, Sluiter conclut d'après l'examen d'exemples qui n'ont rien d'alexandrin que « it is no longer necessary to regard it as a typically Alexandrian phenomenon ».

[304] « La construction d'ἄρχεσθαι 'commencer' avec l'infinitif aoriste dans la *Septante* : Un solécisme dans le grec judaïque d'Alexandrie », dans M. Janse (éd.), *Productivity and Creativity. Studies in General and Descriptive Linguistics in Honor of E.M. Uhlenbeck*, *Trends in Linguistics (Studies and Monographs* 116), Berlin-New York, 1998, p. 575-601.

[305] Cf. ci-dessus, p. 18-19.

[306] La citation est donnée par W. Buchwald, A. Hohlweg, O. Prinz, *Dictionnaire des auteurs grecs et latins de l'Antiquité et du Moyen Âge*, Brepols, 1991, p. 572. Sur l'importance de Théodore Métochite, voir, par exemple, H. Hunger, « Theodoros Metochites als Verläufer des Humanismus in Byzanz », *ByzZeit* 45, 1952, p. 4-19 (= *id., Byzantinische Grundlagenforschung*, *Variorum Reprints CS* 21), Londres, 1973, XXI).

[307] J'avais présenté aux Troisièmes Journées une traduction française de ce texte (la première en langue moderne) faite sur un texte grec établi d'après les deux dernières éditions que je connaissais, celle de C.G. Müller, M.T. Kiessling, *Theodorii Metochitae Miscellanea, philosophica et historica*, Leipzig, 1821, ις΄, p. 124-130 (texte grec seul), et celle d'A. Mai, imprimée dans la *PG* CXLIV, col. 947-954 (texte grec avec traduction latine). J'ai pris connaissance depuis lors de l'édition moderne de K. Hult, *Theodore Metochites on Ancient Authors and Philosophy. Semeioseis Gnomikai 1-26 & 71. A Critical Edition with Introduction, Notes, and Indexes* (*Acta Universitatis Gothoburgensis* 66), Göteborg, 2002, nº 17, p. 158-165. C'est évidemment ce texte, très supérieur aux précédents, que je suis ici (avec quelques modifications mineures dans la ponctuation).

῞Οτι πάντες ὅσοι ἐν Αἰγύπτῳ ἐπαιδεύθησαν
τραχύτερον τῷ λέγειν χρῶνται. ΙΖ΄

1. 1 Ἔννοιά μοί τις αὕτη πολλάκις καὶ λογισμὸς ἔπεισιν, ἴσως μὲν τἀληθοῦς τυγχάνων, ἴσως δὲ μή· λογίζομαι δ᾽ οὖν ὅτι δὴ πάντες ὅσοι κατ᾽ Αἴγυπτον ἐπαιδεύθησαν, παλαιοί τε πρότερον καὶ νεώτεροι, καὶ συνεγράψαντο ἄττα δή, παραπλήσιοί πως τὴν φωνὴν εἰσι τραχύτερον τά τε ἄλλα καὶ τοῖς ὀνόμασι μάλιστα χρώμενοι. 2 Καὶ τοῦτ᾽ εἶναι πάντως κατ᾽ ἔθος ἔοικε κρατῆσαν ἐκεῖσε τῶν ἐκδεξαμένων ἄλλων ἐπ᾽ ἄλλοις τῶν αὐτῶν ἐχομένων δρόμων τῆς γλώττης. 3 Καὶ πάντας γὰρ ἐπισκοπούμενος ἔγωγε ὅσοι τὸν τοιοῦτον χαρακτῆρα καὶ τύπον τῆς ἑρμηνείας ἐνόμισαν καὶ καθιστόρησαν, οὕτω δὴ καὶ διέθεντο τὰ σφέτερα αὐτῶν συντάγματα, κἂν ἄλλος ἄλλου βέλτιον καὶ τοὐναντίον ἐχρήσατο, καὶ ὅσοι τῆς καθ᾽ ἡμᾶς θεοσεβείας καὶ πίστεως, καὶ ὅσοι μή, 4 πάντας δ᾽ ὅμως τούς γε τοιούτους ἐν τῷ λέγειν κατ᾽ Αἴγυπτον μόνον τῇ παιδείᾳ συσχολάσαντας ξυνορῶ καὶ συνεθισθέντας καὶ δευσοποιόν, ὡς εἰπεῖν, τῆς φωνῆς βαφήν τε καὶ ἄσκησιν ἐκεῖσε δὴ κεχρωσμένους καὶ οὐκέτι πω καὶ ἄλλῃ πολιτευσαμένους τὰ τῆς σοφίας καὶ κοινωνήσαντας ἄλλων δή τινων νομίμων καὶ ἐθῶν τῇ παιδείᾳ καὶ χρήσεων.

2. 1 Οἷον δὴ Φίλων ὁ Ἑβραῖος ἐκεῖνος Αἴγυπτον μόνον οἶδε καὶ ταύτῃ γε τὸν ἅπαντα τῆς ζωῆς χρόνον τροφῷ τῆς παιδείας ἐχρήσατο· πολὺς τὴν σοφίαν ἀνὴρ καὶ τῆς γλώττης πρόνοιαν ἐπιμελῶς ποιούμενος, οὐχ ἱλαρὸς καθάπαξ ἐμπίπτει τοῖς ὠσίν, οὐδὲ λείως τοῖς ῥήμασιν οἷς ἑρμηνεύων ἑκάστοτ᾽ ἐκφέρει τὸν νοῦν καὶ διαπλάττει καὶ προδείκνυσι. 2 Καὶ Πτολεμαῖος ὁ Κλαύδιος μεθύστερον τὸν αὐτὸν τρόπον συντάττει τὰ κάλλιστα καὶ θαυμασιώτατα σπουδάσματα. Καὶ Θέων μετ᾽ αὐτὸν 3 καὶ τῶν τῆς ἡμετέρας Χριστιανικῆς αὐλῆς Ὠριγένης τε καὶ Παναίτιος καὶ Κλήμης ὁ τοὺς Στρωματεῖς συνθέμενος καὶ ὁ θαυμαστὸς ὄντως καὶ θαυματοβρύτης Γρηγόριος (εἰ καὶ Ποντικὸς γὰρ οὗτος, ἀλλ᾽ ἐπ᾽ Αἰγύπτου τὸ πλεῖστον ἐπαιδεύθη παρ᾽ Ὠριγένει, καὶ τοῦτ᾽ αὐτός φησι περὶ αὑτοῦ)· 4 καὶ ὁ τοῦ Παμφίλου Εὐσέβιος ἐκ Παλαιστίνης μὲν τὸ γένος, ἀλλ᾽, ὡς αὐτός φησιν, τοῖς ἐπ᾽ Αἰγύπτου πάνυ τοι χρονίως συνεφοίτησεν πολυμαθὴς ἀνὴρ καὶ δῆλός γε πολλὰς ἐκδόσεις προενεγκὼν καὶ χρώμενος οὕτω τῇ γλώττῃ· 5 καὶ ὁ πολὺς τήν τε θείαν κατὰ Χριστὸν σοφίαν καὶ τὴν θύραθεν ὁ ἱερὸς Κύριλλος διὰ πάντων τῶν αὐτοῦ παμπλείστων τε καὶ πολυτιμήτων τῇ Ἐκκλησίᾳ Χριστοῦ· καὶ αὐτός γε μὴν οὕτω χρῆται καὶ συνυφαίνει τοὺς λόγους αὐτοῦ χρώματι φωνῆς φεύγοντι τὸ λεῖον ἐπίτηδες καὶ τῆς ἀκοῆς ἔθιμον· 6 Συνέσιός τε αὐτὸς πολὺ θαυμάσιος ἀνὴρ πᾶσαν σοφίαν δι᾽ εὐκολίαν καὶ πρὸς πάντα χωροῦσαν ἑτοιμότητα φύσεως, καὶ νοῦν τε καὶ γλῶτταν εὔστροφος καὶ ταχύς, εἰ δή τις καὶ ἄλλος, καὶ ῥέων ἐν τῷ λέγειν ἀμογητί, 7 καὶ πᾶσαν τὴν σοφίαν αὐτῷ τῶν κατ᾽ Αἴγυπτον τῆς παιδείας ἐργαστηρίων ἀπολαβὼν καὶ πριάμενος, καὶ βραχύ τι κομιδῇ — καὶ τοῦτ᾽ αὐτός φησιν — ῞Ελλησιν ἐκ Λιβύης καὶ πέραν κατ᾽ Εὐρώπην γενόμενος, παρατραχύνεται τὴν ἑρμηνείαν ἐν οἷς ἑκάστοτε σπουδάζει· καὶ δυσδιόδευτα πλεῖστα καὶ δυσέντευκτα τῷ τῆς ἀκοῆς ἐθίμῳ φθέγγεται· 8 καὶ τοῦτ᾽ ἔστι μὲν ἔστιν οὗ τῷ ὄντι τῷ καλῶς κρίνοντι προσίεσθαι καὶ ἐπαινεῖν, καὶ μὴ ψοφοδεῶς ἔχειν, κατακτυπούμενον ἀσυνήθως ὡς τὰ παιδάρια· ἔστι δ᾽ οὗ καὶ νεμεσήσαι τις ἂν δικαίως τὸ τῆς γλώττης παράτροπον. **3.** 1 Ἀλλὰ περὶ τούτου νῦν γε ἡμῖν εὔφημα κείσθω· οὐδὲ γὰρ ἡ πρόθεσις τοῦτ᾽ ἦν ἐξετάζειν περὶ τούτων καὶ κρίνειν. ῞Ο δ᾽ οὖν ἐβουλόμην, ἐπιστωσάμην διὰ τῶν εἰρημένων ἀνδρῶν οἳ πάντες ἐπ᾽ Ἀλεξανδρείας κατ᾽ Αἴγυπτον τὰ τῆς σοφίας ἐσπούδασαν, ὅπερ ἐν ἀρχῇ προὐθέμην,

ὅτι δὴ παραπλησίως πάντες ἐνταῦθα τὴν φωνὴν ἤσκησαν, ἀηθέστερον ἐκτραχυνόμενοι τοῖς ὀνόμασιν. 2 Ὧν δὴ τοὐναντίον ἅπαν συνορᾷν ἔστι καὶ συλλογίζεσθαι περὶ τῶν ἐν Συρίᾳ τε καὶ Φοινίκῃ παιδευθέντων, λειότατα κομιδῇ χρωμένων τῷ λέγειν καὶ οὐδ' ὁπῃοῦν ἀνόδευτα καὶ τοῖς πολλοῖς τῶν ἀνθρώπων αὐτοῖς καὶ πᾶσα ῥᾳστώνη πᾶσιν ὡσὶν ἐντεῦθεν· καὶ οὐδ' ὁτιοῦν ἀφιλάνθρωπον ἐμπίπτει πλῆττον τραχύτητι. 3 Καὶ τοῦ λόγου τοῦδε πλείστους ἂν ἔχοιμεν μάρτυρας, ὅστις ἂν προσέχειν βούλοιτο· τοῦτο μὲν ἐκ φιλοσόφων οἳ δόγματά τινα καὶ συντάξεις ἐπόνησαν διαφόρους, ὡς οἱ περὶ Πορφυρίον καὶ Μαξίμον — Φοίνικες δὲ οὗτοι καὶ Τύριοι — καὶ πλεῖστοί γ' ἐκεῖθεν ἄλλοι οὕτω τῇ γλώττῃ χρησάμενοι· τοῦτο δ' ἐκ ῥητόρων μάλισθ' οὓς καὶ δικαιότερόν τις ἐν τοῖς τοῦ λέγειν δρόμοις μαρτύραιτ' ἄν. 4 Καὶ παρεὶς τοὺς ἄλλους πλείστους ἔχων ἐρεῖν, Λουκιανόν τε καὶ Λιβάνιον ἐν μνήμῃ ποιοῦμαι νῦν, ἀμφοτέρω Σύρω ἄνδρε καὶ ὀνομαστώ γ' ἐν ῥητορείᾳ καὶ γλώττης ἀσκήσει καὶ πόλλ' ἐξενεγκόντε βιβλία μετ' εὐστομίας θαυμάσια· 5 οἳ καίτοι γε τὸ ἀττικίζειν ὑπερβαλλόντως σπουδάζοντες, οὕτω δὴ μάλιστα τὸ τῆς γλώττης ἱλαρὸν ἠσπάσαντο καὶ προείλοντο καὶ οὐκ ἄτριπτον, ὥστε καὶ ἐν οἷς τὸ ἀττικίζειν φέρει πρός τιν' ἐκτροπὴν τοῦ ἐθίμου καὶ σκληρύνεται τοῖς ὠσί, παρορῶσι τοῦτο καὶ οὐχ αἱροῦνται· οὐδὲ χαίρουσιν ὁτιοῦν οὕτω χρῆσθαι, πάντα τρόπον τὸ τῆς φωνῆς ἐρρᾳστωνευμένον προκρίνοντες.

4. 1 Παραπλησίως δὲ τῇ ἑρμηνείᾳ χρῶνται καὶ πάντες Ἀσιανοὶ καὶ μάλιστ' Ἴωνες· καὶ πολὺς ἐντεῦθεν ἀριθμὸς φιλοσόφων τε καὶ ῥητόρων πιστοῦται τὸν λόγον, ὅστις καταλογίζεσθαι βούλοιτ' ἄν. 2 Καὶ πολλὴ γὰρ ἐντεῦθεν συντέλει' ἀνδρῶν σπουδαίων τῷ χορῷ τῆς σοφίας ὡς ἀληθῶς γέγονε· πᾶσαν παιδείαν καὶ φιλοσόφους αἱρέσεις καὶ ῥητορικὰς ἐπιδείξεις φημί· καὶ πολὺς πόνος καὶ ἴσως οὐκ ἐν καιρῷ πάντας ἀπαριθμεῖσθαι· ἀλλὰ μὴν καὶ τὸ μετρίων μνησθῆναι, δόξειεν ἂν ὡς τοὺς ἄλλους περιφρονοῦντος εἶναι. 3 Καὶ δὴ καθόλου γε περὶ αὐτῶν ἁπάντων εἰπὼν ὡς οὕτω δὴ χαίρουσι τῇ γλώττῃ χρώμενοι καὶ παραπέμπων τὸν βουλόμενον ἐπισκέπτεσθαι πρὸς τὰ ἐξ αὐτῶν παντοῖα βιβλία καὶ πλεῖστα, τοσοῦτο νῦν προστίθημι μόνον, 4 ὡς ἄρα τῆς Ἀττικῆς γλώττης καὶ χάριτος τραχύτερον μὲν Αἰγύπτιοι καὶ ἀγροικότερον ἐχρήσαντο τὴν ἑρμηνείαν, Φοίνικες δὲ καὶ Σῦροι καὶ ἔτι Ἀσιανοί τε καὶ Ἴωνες ἱλαρώτερον· καὶ πάντα τρόπον τὴν ὁμαλὴν καὶ ὁδεύσιμον καὶ ἄπονον καθάπαξ καὶ ἀπρόσκοπον τοῖς ὠσὶν εἵλοντο.

XVII

« Que tous ceux qui ont été formés en Égypte ont une façon de parler plus âpre.

« **1.** 1 Il m'est souvent venu à l'esprit l'idée et la réflexion suivantes – vraies ou non ? – : je me rends compte que tous ceux qui ont été formés en Égypte, qu'ils appartiennent aux anciennes ou aux nouvelles générations, et qui ont composé des ouvrages, ont pour ainsi dire un point commun dans leur diction, celui de faire preuve de plus d'âpreté, surtout dans leur vocabulaire. 2 Et cela semble résulter pleinement d'une habitude en vigueur là-bas, qui s'est transmise d'une génération à l'autre, chacune conservant le même mode de langage. 3 De fait, quand j'examine moi-même tous ceux qui ont pratiqué et observé une telle caractéristique et spécificité de style et qui ont composé précisément de cette manière leurs propres traités – même si les uns sont meilleurs ou,

au contraire, moins bien que les autres –, je me rends compte que tous les auteurs – qu'ils soient de notre religion et de notre foi ou non –, 4 du moment qu'ils s'expriment ainsi, ont fait leurs études et acquis leurs habitudes exclusivement en Égypte, que c'est là qu'ils ont pris une couleur et un mode de diction " indélébiles " et qu'ils ne se sont plus occupés ailleurs des œuvres du savoir ni n'ont pris part aux usages, habitudes ou pratiques culturelles d'autres régions.

« **2.** 1 Par exemple, l'illustre Philon l'Hébreu [308] n'a connu que l'Égypte, et c'est cette dernière que, tout le reste de sa vie, il a eue pour nourrir sa culture : malgré sa grande sagesse et le soin réfléchi apporté à sa langue, il ne procure pas du tout de joie aux oreilles et n'est pas coulant par les mots avec lesquels il s'exprime chaque fois qu'il manifeste, façonne et montre sa pensée. 2 Et Claude Ptolémée [309], plus tard, fait montre de la même manière pour composer ses très beaux et très admirables ouvrages. De même Théon [310] après lui, 3 et, parmi les représentants de notre communauté chrétienne, Origène [311], Panaitios [312] et Clément [313], l'auteur des *Stromates*, ainsi que Grégoire [314], homme vraiment admirable et regorgeant de prodiges ; car, même si ce dernier est originaire du Pont, c'est toutefois en Égypte qu'il a reçu la plupart de sa formation, auprès d'Origène, et il le dit lui-même à son sujet. 4 Et Eusèbe de Pamphilos [315] est d'origine palestinienne mais, comme il le dit lui-même, il a très longuement fréquenté les maîtres égyptiens : homme très savant, illustre assurément pour avoir fait paraître de nombreux ouvrages, et utilisant la même façon de s'exprimer. 5 De même saint Cyrille [316], grand tant par la sagesse divine

[308] Philon d'Alexandrie (I^re^ moitié du I^er^ s. apr. J.-C.), le plus célèbre représentant du judéo-hellénisme, appartenant à une très importante famille alexandrine et ardent défenseur de la communauté juive d'Alexandrie. Cf. *RE* XX/1 1941, *s. n.* Philo 41, col. 1-50 (H. Leisegang).

[309] Claude Ptolémée (II^e^ s.), peut-être le plus célèbre astronome de l'Antiquité, vécut à Alexandrie. Cf. *RE* XXIII/2, 1959, *s. n.* Ptolemaios 66, col. 1788-1858 (F. Lammert).

[310] Théon d'Alexandrie (IV^e^ s.), mathématicien néoplatonicien (entre autres, commentateur de Ptolémée cité précédemment) et père d'Hypatie. Cf. *RE* V (2^e^ Reihe) 1934, *s. n.* Theon 15, col. 2075-2080 (K. Ziegler).

[311] Origène, surnommé Adamantios (vers 185-254), vraisemblablement né à Alexandrie, formé dans cette cité, professeur au Didascalée d'Alexandrie et résidant dans la capitale (hormis de nombreux voyages) jusqu'à son bannissement qui le conduit à se retirer à Césarée. Cf. *RE* XVIII/1 1939, *s. n.* Origenes 5, col. 1036-1059 (H. Koch).

[312] K. Hult (p. 160, n. 5 de son édition) a probablement raison de suspecter que Théodore a ici en vue Pantainos, professeur de Clément à Alexandrie, quoique celui-ci n'ait pas reçu sa formation à Alexandrie.

[313] Clément d'Alexandrie (vers 150-215), qui, quoique probablement originaire d'Athènes, s'installe à Alexandrie, où il enseigne jusqu'aux persécutions de Septime-Sévère qui l'obligent à quitter la cité pour se réfugier en Cappadoce. Cf. *RE* IV 1901, *s. n.* Clemens 6, col. 11-20 (Jülicher).

[314] Grégoire de Nazianze (env. 330-390), qui fit ses études à Césarée de Cappadoce, Césarée de Palestine, Alexandrie et Athènes. Contrairement à ce que dit Théodore, Grégoire n'a pas été formé directement par Origène (la chronologie l'interdit!), mais par ses écrits (qu'il étudie en compagnie de son ami Basile). Cf. *RE* VII 1912, *s. n.* Gregorios 4, col. 1859-1864 (Jülicher).

[315] Eusèbe de Césarée (de Palestine), qui prit le nom d'« Eusèbe de Pamphilos » (ou « fils de Pamphilos » : Εὐσέβιος τοῦ Παμφίλου) en reconnaissance pour son maître Pamphilos, disciple d'Origène. Il est formé à Césarée, qu'il quitte lors de la persécution de 303 pour le désert de la Thébaïde égyptienne, avant de rentrer en Palestine grâce à l'édit de tolérance de 311. Sa fréquentation des Égyptiens ne fut donc pas aussi longue que le prétend Théodore. Cf. *RE* VI/1 1907, *s. n.* Eusebios 24, col. 1370-1439 (Schwartz).

[316] Cyrille d'Alexandrie (370/380-444), né à Alexandrie dont il occupa le siège épiscopal. Cf. J. Quasten, *Initiation aux Pères de l'Église*, III, Paris, 1963, p. 175-210. La sagesse ou savoir profane dont parle Théodore juste après doit tenir à l'attribution que l'on a faite à Cyrille d'un lexique (cf. *RE* XII/1 1924, *s. n.* Kyrillos 2, col. 174-175 [Schultz]).

selon le Christ que par la sagesse profane comme le montrent tous ses ouvrages innombrables et inestimables pour l'Église du Christ : lui-même, assurément, s'exprime aussi de cette façon-là, en agençant ses discours avec une diction d'une couleur qui évite à dessein le lisse et ce qu'on est habitué à entendre. 6 Et Synésios[317] lui-même, homme tout à fait admirable dans tous les champs du savoir, en raison de sa facilité intellectuelle et de ses prédispositions naturelles qui s'étendaient à tous les domaines : agile et rapide, s'il en est, tant par l'esprit que par sa parole, se répandant en une éloquence infatigable, 7 ayant acquis et acheté toute sa sagesse dans les « laboratoires d'éducation » égyptiens[318] puisque – c'est lui-même qui le dit –, il n'a passé que très peu de temps avec des Grecs de Libye et, sur l'autre rive, d'Europe, il a un style rugueux dans chacun de ses écrits ; et il s'exprime avec de très nombreux mots impénétrables et désagréables par rapport à ce qu'on est habitué à entendre. 8 C'est que, parfois, un bon juge peut approuver et louer, et ne pas être intimidé, comme le sont les enfants, par les bruits assourdissants dont il n'a pas l'habitude ; et que, d'autres fois, on peut légitimement s'emporter contre ce qui, dans la langue, va contre les règles. **3.** 1 Mais sur ce point, maintenant, abstenons-nous : notre propos, en effet, n'était vraiment pas de faire un examen en règle de ces auteurs ni de porter un jugement. En tout cas, ce que je me proposais, je l'ai démontré à travers les exemples des hommes que j'ai mentionnés, qui ont tous travaillé dans le domaine du savoir à Alexandrie d'Égypte, comme je l'ai dit au début : c'est-à-dire que c'est là que tous ont acquis une pratique similaire de leur diction, qu'ils ont, par leur vocabulaire, rendue d'une âpreté assez inhabituelle.

« 2 On peut constater et conclure tout le contraire à propos de ceux qui ont été formés en Syrie et en Phénicie, au langage tout à fait lisse et sans quoi que ce soit d'inaccessible même pour la plupart des hommes, d'où une totale facilité pour toutes les oreilles ; et il n'y fait irruption absolument rien d'impitoyable, blessant par son âpreté. 3 Nombreux seraient les témoins illustrant cette opinion, si on veut bien y prêter attention. D'abord chez les philosophes, auteurs de doctrines ou de divers traités, comme par exemple Porphyre et Maxime (ceux-ci sont Phéniciens et même Tyriens), et beaucoup d'autres de cette région usant d'un pareil langage. Ensuite et surtout chez les rhéteurs, qui, au chapitre des modes de langage, pourraient encore plus légitimement servir de témoins. 4 Et passant sous silence bien des noms que je pourrais citer, je mentionnerai pour l'instant Lucien et Libanios, deux Syriens, qui se sont fait un nom dans l'art de la rhétorique et le travail de leur langue et qui ont publié maints ouvrages admirables pour la beauté de leur langage. 5 S'ils ont mis une excessive application à atticiser, ils ont surtout adopté et privilégié une langue enjouée sans bizarreries, si bien que ce en quoi la pratique de l'atticisme détourne des habitudes et ce qu'elle a de rude pour les oreilles, ils l'omettent et ne le choisissent pas ; ils n'ont même aucun plaisir à en faire un quelconque usage, faisant passer avant toute chose la douceur de la diction.

« **4.** 1 Tous ceux d'Asie ont aussi un style similaire, particulièrement les Ioniens. Un grand nombre de philosophes et de rhéteurs de cette région appuient cette opinion, si on veut bien

317 Synésios de Cyrène (370/375-413), qui, quoique né à Cyrène, fit ses études supérieures à Alexandrie où il suivit les cours d'Hypatie et où il se marie entre 402 et 405/406, avant de devenir en 410 évêque de Cyrène et métropolite de Ptolémaïs. Cf. *RE* IV A (2e Reihe) 1932, *s. n.* Synesios 1, col. 1362-1365 (V. Campenhausen). Théodore Métochite lui consacre sa *Sêmeiôsis* 18 (éd. K. Hult).

318 On a là probablement une citation déformée de Grégoire de Nazianze, *Or.* VII 6, où Alexandrie est présentée comme παντοίας παιδεύσεως (...) ἐργαστήριον.

en faire la liste. 2 Grande en vérité fut là-bas la contribution d'hommes excellents au chœur du savoir – je veux parler de l'éducation sous toutes ses formes, aussi bien les écoles philosophiques que les déclamations rhétoriques. En faire le décompte intégral serait une lourde tâche, qui n'est sans doute pas de mise ici. Et certainement, n'en mentionner que quelques-uns semblerait vouloir dire qu'on méprise les autres. 3 Je dirai donc en général que tous ces auteurs ont plaisir à user d'un pareil langage, renvoyant le lecteur désireux d'en faire le constat à leurs ouvrages nombreux et variés, et je ne rajouterai, pour l'heure, que cette seule affirmation : 4 en comparaison de celui de la gracieuse langue attique, les Égyptiens ont eu un style plus âpre et rustique, les Phéniciens et les Syriens, voire les Asiatiques et les Ioniens, un style plus enjoué. Ces derniers ont en tout cas choisi le style uni, accessible, sans difficulté et qui n'offense pas les oreilles. »

On voit bien que cette analyse [319] vise avant tout Alexandrie – Théodore le dit expressément (**3.** 1 : οἳ πάντες ἐπ᾽ Ἀλεξανδρείας κατ᾽ Αἴγυπτον) et tous les auteurs qu'il cite ou bien sont Alexandrins, ou bien ont été formés à Alexandrie et y ont professé (à l'exception d'Eusèbe) [320]. Est-ce là un jugement personnel du savant byzantin ou bien ne fait-il que répéter et développer une opinion courante chez les auteurs plus anciens ? Même s'il dit se fonder sur ses lectures personnelles (cf. § **1.** 3), il y a fort à parier que ses observations ont été nourries par des études anciennes [321]. En tout cas, c'est, à ma connaissance, le seul texte qui parle d'un style propre aux auteurs alexandrins. Il est difficile de se prononcer sur la validité de telles vues. Elles pourraient accréditer la perception, par les Anciens, d'une spécificité stylistique des auteurs alexandrins, tenant d'ailleurs pour une large part à l'emploi de termes difficiles et obscurs [322], ce qui confirmerait l'existence d'un particularisme du grec alexandrin de nature lexicale.

VI. UN CORPUS TYPIQUEMENT ALEXANDRIN : *LES PROVERBES DES ALEXANDRINS*

Je terminerai en versant rapidement au dossier une pièce peu exploitée : les proverbes alexandrins. On attribue en effet à Plutarque un traité intitulé *Des proverbes des Alexandrins* (*Περὶ τῶν παρ᾽ Ἀλεξανδρεῦσι παροιμιῶν* [323]) et qui pourrait découler d'un ouvrage homonyme composé au I^er^ s. par le grammairien alexandrin Séleucus (cf. *La Souda*, σ 200) [324]. Rien

[319] Je signale sans m'y attarder qu'elle reprend des catégories utilisées de longue date par les rhéteurs et grammairiens. L'opposition entre le τραχύ et le λεῖον développée tout au long du texte se retrouve, par exemple, chez Démétrius, *Du Style*, 176 (cf. P. Chiron, *CUF* 1993, p. 118, n. 239-240), ou Denys d'Halicarnasse, V (*Démosthène*) 20, 5; VI (*De la composition stylistique*) 12, 3; 15, 12; 23, 4.

[320] Cf. ci-dessus, les notes 308 à 317.

[321] Il ne s'agit évidemment pas des traités d'Eirênaios ou de Démétrios Ixiôn (comme le pense Mai, col. 949, n. 3) depuis longtemps disparus et qui, on l'a vu plus haut, ne pouvaient traiter du style des Alexandrins.

[322] Cf. § **1.** 1, τοῖς ὀνόμασι; § **2.** 7, δυσδιόδευτα πλεῖστα καὶ δυσέντευκτα; § **4.** 4, ὀδεύσιμον καὶ ἄπονον.

[323] Ou *Παροιμίαι αἷς ᾽Αλεξανδρεῖς ἐχρῶντο*, *Proverbes qu'utilisaient les Alexandrins.*

[324] Cf. *Plutarchi De proverbiis Alexandrinorum libellus inedi-tus*, recensuit et praefatus est Otto Crusius, Tübingen 1887 et *Ad Plutarchi De proverbiis Alexandrinorum libellum commentarius. De proverbiis Alexandrinorum libelli inediti*

n'est plus caractéristique d'une communauté que ses proverbes, qui jouent le rôle de références identitaires ; à ce titre, l'existence d'un corpus bien constitué et localement caractérisé semblerait bien démontrer une spécificité alexandrine (encore que celle-ci doive beaucoup à l'héritage macédonien[325]). Comme le concluait l'éditeur de ces proverbes, O. Crusius, ce corpus épichorique « nous prouve ce que nous savions déjà : que les Alexandrins au tournant de l'ère chrétienne constituaient une population en soi, singulière et donnant le ton dans sa langue comme dans ses mœurs »[326].

CONCLUSION

Faut-il finir sur la conclusion positive d'Otto Crusius ? Autrement dit, répondre par l'affirmative à la question que posait mon titre ? Je serai beaucoup plus prudent. J'ai dit mon pessimisme concernant la viabilité du sujet : l'impossibilité de pouvoir vraiment rendre compte d'une langue parlée, populaire, argotique à travers les sources écrites qui nous restent ; l'obligation dans laquelle nous sommes de nous fier à l'avis des auteurs anciens qui commettent de nombreuses erreurs, pas toujours détectables, sur l'origine alexandrine d'un mot ou d'une expression; la difficulté de pouvoir rattacher avec certitude les quelques faits avérés à un registre caractérisé de la langue (littéraire, technique, courante, populaire, argotique) ; enfin, la nature impressionniste de nos sources disséminées sur presque un millénaire, qui nous interdit de pouvoir faire une histoire cohérente et diachronique de ces idiotismes. Pourtant le bon sens milite en faveur d'une réponse positive au titre de mon exposé : une cité comme Alexandrie, la plus importante communauté grecque d'Égypte, une des plus grandes mégapoles de l'Empire, par ailleurs consciente et fière de son hellénisme, n'a pas pu pendant son millénaire d'histoire hellénophone ne pas développer des particularismes dans son grec, sinon du point de vue morphologique, du moins sur le plan lexical, surtout dans sa langue courante ou populaire. Des tendances à l'« endogamie linguistique » existent en grec dans

fasciculus alter, scripsit Otto Crusius, Tübingen 1895 (= *Corpus Paræmiographorum Graecorum Supplementum*, Hildesheim, 1961, IIIa et b). Le même auteur est revenu sur la question dans un article cité plus loin à la n. 326. Voir aussi *RE* XVIII/4 1949, *s. v. Paroimiographoi*, col. 1763-1764 (K. Rupprecht).

325 Cf. K. Rupprecht, *l. c.*

326 O. Crusius, « Zur der alexandrinischen Sprichwörtersammlung », dans O. Crusius, L. Cohn, *Zur Handschriftlichen Überlieferung, Kritik und Quellenkunde der Paræmiographen* (*Philologus Suppl.* 6), Göttingen 1892 (= *Corpus Paræmiographorum Graecorum Supplementum*, Hildesheim, 1961, IV), p. 306 : « Vor allem werden die in Alexandrien entstandenen Schriftwerke zur Vervollständigung dieser einzigen epichorischen Sammlung benutzt werden können, deren Existenz uns bestätigt, was wir auch sonst wissen : dass die Alexandriner um die Wende unserer Zeitrechnung ein Völkchen für sich waren, eigenartig und tonangebend in der Sprache wie in der Sitte. » Le même auteur parle à la même page « der Sonder-Jargon der Alexandriner, den unser im Beginn der christlichen Zeitrechnung entstandenes Büchlein fixiert (…) ».

d'autres régions de l'Égypte pour lesquelles nous disposons d'une documentation abondante sur papyrus[327]. Nous avons pu saisir quelques-uns de ces idiotismes de nature exclusivement lexicale, appartenant dans bien des cas à la langue courante, voire argotique, c'est-à-dire le registre de langue le plus enclin à l'idiotisme.

En tout cas, il est clair qu'on ne peut parler de dialecte alexandrin : on a vu la méprise qui entoure l'emploi de ce mot chez les Anciens et qui s'explique par le contexte linguistique de l'époque hellénistique. Il reste cependant à rendre compte d'une occurrence qui, elle, est tardive (VII[e] s.) et que j'ai présentée en introduction : celle d'Anastase le Sinaïte[328], qui nous raconte dans son *Hodegos*, X 1, 3, 15-16[329], que la foule (ὄχλος) des Alexandrins, lors d'une discussion publique, criait τῇ Ἀλεξανδρέων ἰδιωτικῇ διαλέκτῳ ἐπιχωριάζων « en s'exprimant dans le dialecte particulier des Alexandrins ». Ferait-il allusion à un patois grec alexandrin, incompréhensible aux oreilles d'un Grec d'une autre région ? C'est à cette conclusion qu'était arrivé W. Crum au sujet d'un passage de Zacharie le Scholastique (*Vie de Sévère*, *PO* II, p. 35) qui montre la foule en train de détruire le sanctuaire de Ménouthis et de « crier en plaisantant dans la langue du pays : " leurs dieux n'ont pas de *karamtitin*[330] " ». « The local speech, dit Crum, would naturally be a Greek patois[331]. » Je pense plutôt, comme l'a d'ailleurs écrit E. Wipszycka, qu'il s'agit en fait de copte[332]. Mais cette explication, assez patente pour le texte de Zacharie, fait *a priori* difficulté chez Anastase dans la mesure où il parle d'« une langue particulière des Alexandrins ». S'il s'agit bien de copte, il faudrait alors penser à un dialecte copte propre à Alexandrie. C'est une conclusion assez osée dans le cas d'une cité avant tout grecque – même si l'élément égyptien n'est pas à sous-estimer –, pour laquelle nous n'avons aucun témoignage écrit en copte. Elle n'a cependant rien d'impossible[333]. Mais il s'agit là d'une autre question.

327 Je citerai deux études récentes sur des termes propres à une région, voire un village : J.-L. Fournet, « Un nom rare du boulanger : ΑΡΤΟΚΟΛΛΗΤΗΣ », *REG* 113, 2000, p. 392-412 ; J.-L. Fournet, J. Gascou, « À propos de *PSI* IX 1061 descr. : Le nom du saunier et une formation méconnue d'anthroponymes féminins », *ZPE* 135, 2001, p. 139-149.

328 Prêtre et higoumène du monastère du Sinaï, il se rendit souvent en Égypte et en Syrie pour combattre les monophysites, les sévériens et les juifs. Il a fréquenté Alexandrie (avant 640 et sous le patriarche Jean III [678-685]).

329 Anastasii Sinaitae *Viae Dux*, éd. K.-H. Uthemann, *Corpus Christ., Series Graeca* 8, Turnhout, 1981.

330 Translittération déformée en syriaque du grec κηρωματίτης « rebouteux » (cf. L. Robert, *Hellenica*, XIII, Paris, 1965, p. 167-170).

331 *JThS* 25, 1924, p. 430.

332 E. Wipszycka, « Le nationalisme a-t-il existé dans l'Égypte byzantine ? », *JJP* 22, 1992, p. 104 = *Eadem, o. c.* (n. 194), p. 33. C'était déjà l'opinion de J. Maspero, *Histoire des patriarches d'Alexandrie*, Paris, 1923, p. 41, qui par ailleurs surestime beaucoup la composante coptophone d'Alexandrie (« Si la partie la plus active de la population (sc. d'Alexandrie) était étrangère, le noyau le plus vaste, le fond même était égyptien, restes de l'antique Racoti, ou paysans des environs séduits par l'attrait de la grande ville. »)

333 Gérard Roquet m'a dit croire en l'existence d'un copte particulier à la région d'Alexandrie. Un faisceau de faits de langue que l'on retrouve dans les inscriptions des Kellia et qui divergent du bohaïrique classique lui donne à penser que l'on a affaire à un dialecte « plus proche de la langue qu'[il] pense avoir été la langue d'Alexandrie » (conversation du 18/03/2003). Il se propose de développer cette hypothèse dans une prochaine étude.

ADDENDUM

– [37 **bis**] **στρατιωτός**, nom donné au scriniaire du préfet du prétoire d'Orient chargé de la collecte de certains impôts, notamment au titre des dépenses militaires (NR ou CSR)[334]. Justinien, *Édit* XIII, 13 (539) (= *CJC* III, p. 787, 8-10) : δεῖ τοίνυν ταῦτα κινδύνῳ τοῦ περιβλέπτου αὐγουσταλίου καὶ τῆς πειθομένης αὐτῷ τάξεως καὶ ἀπαιτεῖσθαι καὶ ἐπιδίδοσθαι, οὐκέτι τοῦ πράγματος πραττομένου διὰ τοῦ σκρινιαρίου τῆς σῆς ὑπεροχῆς, ὃν ἐκ τοῦ στρατιωτικὰ διοικεῖν στρατιωτὸν καλοῦσιν Αἰγύπτιοι « Il faut que ces impôts soient perçus et livrés aux risques et périls du spectable Augustal et de l'*officium* qui dépend de lui : cette tâche n'est plus du ressort du scriniaire de ta Sublimité (= le préfet du prétoire d'Orient), celui que les Égyptiens appellent *stratiôtos* du fait qu'il gère les affaires militaires (*stratiôtika*). » Le contexte laisse entendre qu'il faut comprendre par « Égyptiens » l'administration d'Alexandrie, dirigée par le duc et Augustal d'Alexandrie. Ce serait donc un idiotisme appartenant à la langue administrative, désignant un fonctionnaire délégué par l'office central du préfet. Mais l'interprétation de cet alexandrinisme n'est pas claire[335]. On pourrait de prime abord penser qu'il tient à la désinence du mot : à la place de l'usuel στρατιώτης (litt. « soldat »), on a recaractérisé le mot avec une désinence thématique, στρατιωτός. Celui-ci est par ailleurs inconnu aussi bien des textes littéraires que des papyrus et n'est pas enregistré par le LSJ et ses suppléments[336]. Notons cependant que ce changement de déclinaison s'observe assez sporadiquement dans les papyrus[337] et chez les auteurs tardifs[338]. Mais le texte de Justinien invite à une autre interprétation : en expliquant *stratiôtos* par le fait que ce fonctionnaire gère les *stratiôtika*, Justinien fait porter l'accent sur la sémantique et non sur la morphologie; sa remarque ne pointe pas une désinence inhabituelle mais rend compte du radical en dégageant son rapport avec la chose militaire qui justifie l'emploi du terme – rapport que ne laisse pas deviner le plus officiel σκρινιάριος. Il faudrait alors se demander si le mot transmis dans le texte de l'Édit n'est pas corrompu : c'est ce que font les éditeurs en proposant dubitativement dans l'apparat στρατιωτικόν – conjecture qui est appuyée par l'accent sur la finale donné par le manuscrit. C'est la solution qui me paraît la meilleure.

Ce terme est en tout cas intéressant en ce qu'il illustre une fois de plus qu'en matière de langue administrative, les provinces avaient des usages différents de ceux en vigueur dans les services centraux, en l'occurrence à Constantinople.

[334] Je remercie J. Gascou d'avoir attiré mon attention sur ce mot.

[335] Paraphrase du texte sans considération pour le vocable dans G. Rouillard, *L'administration de l'Égypte byzantine*, 2e éd., Paris 1928, p. 111; A. M. Demicheli, *L'Editto XIII di Giustiniano in tema di amministrazione e fiscalità dell'Egitto bizantino*, Turin 2000, p. 81-82. A. Avotins, *On the Greek of the Novels of Justinian. A Supplement to Liddell-Scott-Jones together with Observations on the Influence of the Latin on Legal Greek*, Hildesheim-Zurich-New York 1992, p. 198-199, fait une entrée à ce mot sans aucun commentaire. J. Maspero, *L'organisation militaire de l'Égypte byzantine*, Paris 1912, p. 86, n. 3, parle de « titre populaire » au sujet de *stratiôtos* sans autre explication de la forme.

[336] Du Cange le lemmatise en ajoutant « Eundem quidam censent qui στρατήγιος dicitur in eodem edicto cap. 15.16. », repris par le *TGL*. L'explication est évidemment à abandonner puisque, dans les passages cités, il est question du gloriosissime Strategius.

[337] Gignac, II, p. 15.

[338] S. B. Psaltes, *Grammatik der byzantinischen Chroniken*, Göttingen 1913, § 285, p. 173-174.

PRINCIPALES ABRÉVIATIONS

Les papyrus grecs et coptes sont cités selon les sigles de la *Checklist of Editions of Greek, Latin, Demotic and Coptic Papyri, Ostraca and Tablets*, consultable sur <http://scriptorium.lib.duke.edu/papyrus/texts/clist.html>.

Blass-Debrunner-Funk = F. Blass, A. Debrunner, *A Greek Grammar of the New Testament and Other Early Christian Literature*, trad. et révisé par R.W. Funk, Chicago, 1961.

Chantraine, *Formation* = P. Chantraine, *La formation des noms en grec ancien*, Paris, 1933.

DACL = *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, sous la direction de F. Cabrol et H. Leclercq, Paris, 1907-1953.

DAGR = C. Daremberg et E. Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, Paris, 1877-1919.

DELG = P. Chantraine *et al.*, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris, 1968-1980.

Der Kleine Pauly = *Der Kleine Pauly. Lexicon der Antike*, sous la direction de K. Ziegler, W. Sonthaimer et H. Gärtner, Munich, 1964-1975.

Der Neue Pauly = *Der Neue Pauly. Enzyklopädie der Antike*, sous la direction de H. Cancik, H. Schneider et M. Landfester, Stuttgart/Weimar, 1996-2003.

DGE = *Diccionario griego-español*, sous la direction de F. R. Adrados, Madrid, 1980- .

Du Cange = Du Cange, *Glossarium ad scriptores mediae & infimae graecitatis*, Lyon, 1688.

Gignac = F.T. Gignac, *A Grammar of the Greek Papyri of the Roman and Byzantine Periods* (*Testi e documenti per lo studio dell'Antichità*, 55), I– Phonology, Milan, 1976, II– Morphology, Milan, 1981.

Lampe = G.W.H. Lampe, *A Patristic Greek Lexicon*, Oxford, 1961.

LBG = E. Trapp *et al.*, *Lexikon zur byzantinischen Gräzität besonders des 9.-12. Jahrhunderts*, Vienne, 1994- .

Lex. Lat. Lehnw. = I.-M. Cervenka-Ehrenstrasser unter Mitarbeit von J. Diethart, *Lexicon der lateinischen Lehnwörter in den griechischsprachigen dokumentarischen Texten Ägyptens mit Berücksichtigung koptischer Quellen,* Vienne, 1996- .

Lexicon vasorum graecorum = *Lexicon vasorum graecorum* diretto da P. Radice Colace, I, Pise 1992; II, Pise, 1997.

LSJ = H.G. Liddell et R. Scott, *A Greek-English Lexicon*, révisé par H.S. Jones et R. MacKenzie, 9e éd., Oxford, 1940. *A Supplement*, par E. Barber *et al.*, Oxford, 1968. *A Revised Supplement*, édité par P.G.W. Glare, Oxford, 1996.

Mandilaras = B.G. Mandilaras, *The Verb in the Greek Non-Literary Papyri*, Athènes, 1973.

Mayser = E. Mayser, *Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit*, I, Leipzig, 1906, I/1, 2e éd. révisée par H. Schmoll, Berlin 1970, I/2, 2e éd., Berlin-Leipzig, 1938, I/3, 2e éd., Berlin-Leipzig, 1936.

RE = *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, sous la direction de Pauly, refondue sous celle de G. Wissowa et *al.*, Stuttgart, 1893-1963, 2e série, sous la direction de W. Kroll et K. Witte, Stuttgart-Munich, 1914-1972, Supplementbänder, Stuttgart-Munich, 1903-1978.

Schwyzer = E. Schwyzer, *Griechische Grammatik*, I, 2e éd. Munich, 1939, II, complétée et éd. par A. Debrunner, Munich, 1950.

Sophocles = E.A Sophocles, *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods (from B.C. 146 to A.D. 1100)*, New York, 1887.

TGL = H. Stephanus, *Thesaurus Graecae Linguae*, augmenté par C.B. Hase et W. et L. Dindorf, Paris, 1831-1865.

WB = F. Preisigke et E. Kiessling, *Wörterbuch der griechischen Papyrusurkunden, mit Einschluss der griechischen Inschriften, Aufschriften, Ostraka, Mumienschilder usw. aus Ägypten*, Berlin, 1925-1931.

INDICES

1. INDEX DES MOTS.

Je ne donne pas les formes dérivées.

ἀγγοθήκη [17] ; n. 101
ἄγυια/ἀγυιά n. 18
ἄθηρα p. 5
ἀλέκτωρ [6] ; n. 51
-αν (3e pers. pl. ind. parfait) [5] ; n. 47
ἀνεμόσουρις [51] ; n. 74 ; p. 66
ἀνήγκακα [2]
ἀντινόειος [25] ; n. 166 ; n. 290 ; p. 66 ; n. 300
ἀπόλυτον χάραγμα [38] ; p. 66
ἀπόστασις [50] ; n. 9
ἀρμάριον p.5
ἄρχεσθαι + inf. p. 68
ἀσκαλωναῖος [8]
ἄστυ n. 26
ἀφαίρεσις n. 7 ; p. 51
ἀφαρ(ε)ί [53] ; p. 65
ἄωρος p. 11-12 ; n. 55
βάϊον cf. βαιών
βαιών [40] ; n. 16
βαστέρνη [54] ; p. 66
βατάνιον [18] ; n. 51
βαυκάλη cf. βαύκαλις
βαύκαλις [19] ; n. 63 ; p. 28 ; p. 51 ; n. 252 ; p. 66 ; p. 67 (bis)
βῆσσα [20]
βλακεννόμιον [47] ; p. 65 ; p. 66
βουνός n. 51
βουρίδιον/βωρίδιον [11] ; p. 67
βοών [48] ; p. 65 (bis) ; p. 66
γαβέξ [55] p. 56 ; p. 66
δαφνῖτις [26]; n. 290 ; p. 66 ; p. 67
δεῖπνον ἐξ ἐπιδομάτων cf. ἐπίδομα
ἐλέν(ε)ιον [27] ; n. 115 ; n. 290 ; n. 295
ἑλικτὸς στέφανος p. 12 ; n. 55
ἐξαλλάσσω [57] ; p. 10 ; n. 20 ; n. 54 ; n. 286 ; p. 65
ἐξειλέω [58] ; p. 9 ; p. 65
ἐπίδομα [56]
ἐπίσταλμα [37] ; p. 65
ἐπιχειμάζω cf. χειμάζω
ἐρέκτης [35] ; n. 291 ; n. 300
ἐφθιοπώλιον [9]
ἡμίνηρος [13] ; p. 21-22
Ἡρακλοῦς n. 214
Θώθ [1] ; n. 15
ἵνα (causal) p. 68
Ἰορδάνης [43] ; n. 9 ; p. 9 ; p. 65 ; p. 66
καθώς [59] ; p. 17 ; p. 65
κάλαμος n. 10
καννίον [21] ; n. 9 ; n. 69 ; p. 66
καταπέτασμα n. 12
κηρυκίνη [44] ; p. 65
κιβώριον [28] ; n. 112 ; n. 147 ; p. 38 ; n. 165-166 ; n. 290-291 ; p. 65 ; p. 66 ; n. 300
Κικέλλια/Κικήλλια [41]; p. 66 ; p. 67
κλιμάκια n. 244
κλῶταξ n. 8
κνήδιον p. 5
κολοκάσιον [29] ; n. 166 ; n. 290 ; n. 291 ; p. 67 ; n. 300
κόμης p. 5
κόνναρον [30]
κόνναρος cf. κόνναρον
κόροιφος/κόρσοιφος [46] ; p. 65 ; p. 66
Κρόνια (?), cf. [41]
κυβιοσάκτης [16] ; p. 51 ; p. 66
λαβνεῖον n. 9
λαγχηρός n. 8
λαύρα Εὐδαιμόνων [49] ; p. 66
λιπάρων [31] ; n. 290 ; p. 66
λύγισμα p. 8
μενδήσιος [12] ; n. 290
μνηματίτης p. 5
μόναυλος p. 9
μονόσιρος [36] ; p. 65
μορέα [33] ; n. 290 ; p. 66
μόρον [32] ; n. 290 ; p. 66
Νεκρόπολις n. 244
νοτάριος p. 5
-οσαν (3e pers. pl. ind. imparfait ou aoriste) [4] ; n. 47 ; n. 52
παγκαρπία [10]
παλίουρος cf. [30]
πλάταξ [14]
πόλις n. 26
ῥάντης n. 214
ῥόδων [52] ; p. 66
σαραπιάς/σεραπιάς [34] ; n. 115 ; n. 290 ; p. 66

σκυταλίς [15] ; p. 66
στακτόν [22]
στρατιωτός [37 bis] (cf. *addendum*, p. 76)
ταγχάρας n. 8
ταός [7]
τεθεληκέναι [3] ; p. 9
τριβοῦνος p. 5
φασηλίς [23] ; p. 66
φιλόπονος [42] ; n. 9 ; p. 10 ; p. 65 ; p. 66
φυλάκιον/φυλακεῖον [45]
φύλαξ cf. [45]
φῶτιγξ [24] ; p. 67
χάλκινον [39]
χειμάζω ἐμαυτόν [60] et p. 11 ; n. 54 ; p. 65
ψυχαγωγός [61] ; n. 25 ; p. 65

2. INDEX DES MOTS PAR CATÉGORIES LEXICALES [334]

- NR : ἀντινόειος, βῆσσα ?, κολοκάσιον, μενδήσιος, παγκαρπία
- NR̸ : ἀνεμόσουρις, ἀπόστασις, ἀφαρ(ε)ί, βαιών, βλακεννόμιον, βουρίδιον/βωρίδιον, γαβέξ, δαφνῖτις, ἐξ ἐπιδομάτων ?, κόνναρον, κόροιφος/κόρσοιφος, κυβιοσάκτης, λιπάρων, μονόσιρος, πλάταξ, ῥόδων, σαραπιάς/σεραπιάς, στακτόν, στρατιωτός
- NR ou NR̸ : ἀγγοθήκη, βαστέρνη, βαύκαλις, ἐρέκτης, ἡμίνηρος, καννίον, Κικέλλια/Κικήλλια, φασηλίς, φῶτιγξ
- CR̸ : βατάνιον, ἐλέν(ε)ιον, ἐξ ἐπιδομάτων ?, ἐφθιοπώλιον, καθώς, χάλκινον ?
- CSR : ἀπόλυτον χάραγμα, κηρυκίνη, κιβώριον
- CSR̸ : ἀπόστασις, βοών, ἐξαλλάσσω, ἐξειλέω, ἐπίσταλμα, Ἰορδάνης, καθώς, λαύρα Εὐδαιμόνων, μορέα, μόρον, στρατιωτός, φυλάκιον/φυλακεῖον, χειμάζω ἐμαυτόν, ψυχαγωγός
- CSR ou CSR̸ : βῆσσα ?, σκυταλίς, φιλόπονος, χάλκινον ?
- H : ἀγγοθήκη, ἀνεμόσουρις, βλακεννόμιον, γαβέξ, ἐξ ἐπιδομάτων, κυβιοσάκτης, μονόσιρος, παγκαρπία, πλάταξ, ῥόδων, στακτόν, φασηλίς
- K : ἀπόστασις, ἀφαρ(ε)ί ?, βατάνιον, ἐπίσταλμα ?, ἐξαλλάσσω, ἐξειλέω ?, ἐφθιοπώλιον ?, καθώς, χειμάζω ἐμαυτόν, ψυχαγωγός ?

3. INDEX DES AUTEURS ET TEXTES PRINCIPAUX.

Je ne donne que ceux qui signalent des alexandrinismes.

Acron : cf. Pseudo-Acron
Aétius, IV 22, VI 68 : λιπάρων
Alexandre de Tralles, *De febribus*, 7 : βουρίδια
Ammonius, *Fragmenta in Joannem (in catenis)*, fr. 596, Jo 19, 14 : γαβέξ
Antiatticiste, p. 84, 13 : βατάνιον ; p. 91, 14-16 : -οσαν ; p. 93, 1-3 : ἐξαλλάσσω
Athénée d'Attale : cf. Oribase, *Coll. méd.* V 5
Athénée de Naucratis, *Le Banquet des Sophistes*, I 28 c : βατάνιον ; II 51b : μόρον ; II 51 d : μορέα ; III 72 b : κολοκάσιον ; III 94 c : ἐφθοπώλιον ; III, 118 f : μενδήσιος ; III 121 b : ἡμίνηρος ; IV 175 f, 182 d : φῶτιγξ ; V 210 c : ἀγγοθήκη ; VII 309 a : πλάταξ ; VIII 364 f : δεῖπνον ἐξ ἐπιδομάτων ; XI 784 b : βαύκαλις, βῆσσα ; XII 541 a : λαύρα Εὐδαιμόνων ; XIV, 648 b : παγκαρπία ; XIV 649 f : κόνναρον ; XV 677 e : ἀντινόειος
Corpus Glossariorum Latinorum, V 521, 2 ; 562, 51 ; 566, 15 : βαστέρνη (*basterna*)
Damascius, *Vie d'Isidore*, *Fr.* 103, 104 : κηρυκίνη, φυλάκιον/φυλακεῖον
Dioscoride, *De materia medica*, I 13, 1 : δαφνῖτις
Épiphane de Salamine, *De mensuris*, 83, 12 ; 82, 43 : χάλκινον ; *Panarion*, 51, 22 : Κικέλλια
Étienne de Byzance, *Ethnika*, p. 140, 7 : ἄστυ
Et. Gen., α 868 : ἀνήγκακα ; α 1444 : ἀφαρ(ε)ί (ἀφαρεί) ; β 129 : βλακεννόμιον
Et. Gud., π. 505, 41-42 : σκυταλίς

[334] Cf. ci-dessus le sens des abréviations p. 19-20 et n. 54 et 57. – Ne sont inclus dans cet index que les mots qui ont fait l'objet d'une notice.

Et. Mag. 106, 23 : ἀνήγκακα; 175, 25-28 : ἀφαρ(ε)ί (ἀφαρεί); 199, 11-12 : βλακεννόμιον; 328, 16-19 : ἐλέν(ε)ιον (ἐλένειον); 348, 25-27 : ἐξειλέω ; 531, 24-29 : κόροιφος ; 720, 45 : σκυταλίς
Eustathe, *Comm. Il.* III, p. 287, 13-14 : μόρον, μορέα (μορέη); *Comm. Od.* I, p. 7, 11-13 et p. 371, 9-10 : πόλις; I, p. 41, 7-8 : βῆσα
Florentinus : cf. *Geoponica*, XIV 7, 30
Galien, *Linguarum seu dictionum exoletarum Hippocratis explicatio*, XIX p. 144, 11 éd. Kühn : φύλαξ
Geoponica, XIV 7, 30 : μονόσιρος
Hérennius Philon, *FGrHist* III C, 790, F 1, p. 804, 26-805, 1 et F 2, 86-88, p. 809, 9-11 : Θώθ
Hérodien, *Καθολικὴ προσῳδία*, *Gr. Gr.* III/1, p. 91, 13 (*ap.* Étienne de Byzance, *Ethnika*, p. 660, 15-16) : φασηλίς; p. 109, 5-6 : ταός; *Περὶ Παθῶν*, III/2, p. 388, 10-12 : ἀνήγκακα; *Περὶ παρωνύμων*, *Gr. Gr.* III/2, p. 866, 10-11 : ἀσκαλωναῖος
Héron d'Alexandrie, *De mensuris*, fr. 60, 12 : χάλκινον
Hérophile, T 79 (*ap.* Galien, *De anatomicis administrationibus*, IX 5) : κάλαμος
Hésychius, β 103 : βαιών
Jean Philopon, *De vocabulis quae diversum significatum exhibent secundum differentiam accentis*, rec. b, β 10, rec. c, β 6, rec. d, β 7, rec. e, β 6 : βοών
Jean de Beith-Aphthonia, *Vie de Sévère, PO*, II, p. 214 : φιλόπονος
Justinien, *Édit* XI, 1 : ἀπόλυτον χάραγμα ; XIII, 13 : στρατιωτός
Lactance, *Inst.* I 6 : Θώθ (*Thoth*)
Manuel Moschopoulos : καθώς
Michel Apostolius, IV 99 : βλακεννόμιον
Nicandre, *Géorgiques*, *Fr.* 75 : μορέα (μορέη); *Fr.* 82 : κολοκάσιον
Nicéphore Grégoras, *Lex.* 26 : μόρον
Olympiodore, *In Aristotelis meteora commentaria*, p. 177, 19-23 : ῥόδων; p. 200, 19-21 : ἀνεμόσουρις
Oribase, *Collections médicales*, V 5 : στακτόν
Orion, *Etymologicum*, p. 12, 13-15 : ἀφαρ(ε)ί (ἀφαρί); p. 54, 6-9 : ἐρέκτης
Orus, *Vocum Atticarum Collectio*, A 42 : ἐπίσταλμα
P.Giss.Univ. V 46, col. III, 8-12 : p. 13
P.Oxy. LI 3611, 7-14 : p. 51
Paul d'Égine, IV 25, 5 : σαραπιάς/σεραπιάς
Pausanias l'Atticiste, *Voces atticae*, β 10 : βλακεννόμιον
Philostorge, *Hist. eccl.* I 4 : βαύκαλις
Photius, *Bibliothèque*, cod. 242, 52 : cf. Damascius; *Lexicon*, α 3595 : ἄωρος; β 150 : βλακεννόμιον
Phrynichus, *Ecloga*, 305 : τεθεληκέναι; 367 : χειμάζω ἐμαυτόν; *Praeparatio sophistica,* p. 127, 12 : ψυχαγωγός
Plutarque, *Des proverbes des Alexandrins* : p. 73-74
Porphyre, *Zetemata codicis Vaticani*, p. 333, 1-3 : ἀφαρ(ε)ί (ἀφαρεί)
Porphyrion : cf. Pseudo-Acron
Pseudo-Acron, *Scholies à Horace,* Carm., II, 7, 21 : κιβώριον (*ciboria*)
Pseudo-Zonaras, *Lexicon*, p. 360, 3-4 : ἀφαρ(ε)ί (ἀφαρεί); p. 177, 8-10 : ἐξειλέω
Scholia in Ar. Nubes, v. 4 d : ἀλέκτωρ
Scholies à Grégoire de Nazianze, XVIII 26 : βαστέρνη
Scholies à Théocrite, IV 62/63 b : κόροιφος/κόρσοιφος
Séleucus, *Des proverbes des Alexandrins* : p. 73
Sextus Empiricus, *Adversus mathematicos*, I, 213 : -αν
Sophrone, *Miracles de s. Cyr et Jean*, XXXIX 5 : Ἰορδάνης (*Iordanes*); XLIV 6 : καννίον; XLVI 6 : ἀπόστασις
Souda, β 150 : βλακεννόμιον; λ 772 : λύγισμα; κ 1540 : cf. Damascius; φ 823: cf. Damascius
Strabon, XVII 1, 11 : κυβιοσάκτης
Suétone, *Vespasien* 19 : κυβιοσάκτης (*Cybiosactes*)
Théodore Métochite, *Miscellanea*, 16 : p. 68-73
Thomas Magister, *Ecloga nominum et verborum Atticorum*, p. 172, 1-3 : τεθεληκέναι (τεθέληκα)
Timée, *Lexicon Platonicum*, p. 985 b, 18-20 : ἐξειλέω
Zacharie le Scholastique, *Vie de Sévère*, *PO*, II, p. 12; 24 : φιλόπονος
Zonaras : cf. Pseudo-Zonaras

Table des matières

PRÉFACE 1

AVANT-PROPOS 3

ÉTAT DE LA QUESTION 4

LE PIÈGE DES SOURCES 6

RECENSEMENT DES FAITS 13
I. Phonologie 13
II. Morphologie 14
III. Lexique 19
a. Alimentation 20
b. Conteneurs 23
c. Instrument de musique 30
d. Flore 31
e. Faune 42
f. Institutions administratives et religieuses 42
g. Surnoms, injures, plaisanteries 51
h. Divers 57
i. Analyse des faits lexicaux 64
IV. Syntaxe 68
V. Stylistique 68
VI. Un corpus typiquement alexandrin : *Les proverbes des Alexandrins* 73

CONCLUSION 74

ADDENDUM 76

PRINCIPALES ABRÉVIATIONS 77

INDICES 79
Index des mots 79
Index des mots par catégories lexicales 80
Index des auteurs et des textes principaux 80

Collection *Études alexandrines*

1. *Alexandrina* 1 (Jean-Yves Empereur éd.). 1998.
2. Véronique François, *Céramiques médiévales à Alexandrie*, 1999.
3. *Alexandrie médiévale* 1 (Christian Décobert et Jean-Yves Empereur éd.). 1998.
4. Marie-Dominique Nenna et Mervat Seif el-Din, *La vaisselle en faïence d'époque gréco-romaine. Catalogue du Musée gréco-romain d'Alexandrie*. 2000.
5. *Nécropolis* 1 (Jean-Yves Empereur et Marie Dominique Nenna éd.). 2003.
6. *Alexandrina* 2 (Jean-Yves Empereur éd.). 2002.
7. *Nécropolis* 2 (Jean-Yves Empereur et Marie Dominique Nenna éd.). 2003.
8. *Alexandrie médiévale* 2 (Christian Décobert éd.). 2002.
9. *Pharos* 1 (à paraître).
10. *L'exception égyptienne?* (Frédérique Duyrat et Olivier Picard éd.). (2005), 2007.
11. Mervat Seif el-Din, *Die reliefierten hellenistisch-römischen Pilgerflaschen*. 2006.
12. Elżbieta Rodziewicz, *Bone and Ivory Carvings from Alexandria. French Excavations 1992-2004*. 2007.
13. Dominique Kassab Tezgör, *Tanagréennes d'Alexandrie, Figurines de terre cuite hellénistiques des nécropoles, Musée gréco-romain d'Alexandrie*. 2007.
14. Sophie Basch et Jean-Yves Empereur (éd.), *Alexandria ad Europam*. 2007.
15. Michael Sabottka, *Das Serapeum in Alexandria*. 2008.
16. *Alexandrie médiévale* 3 (Christian Décobert et Jean-Yves Empereur éd.). 2008.
17. Jean-Luc Fournet, *Alexandrie: une communauté linguistique? ou la question du grec alexandrin*. 2009.

Ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, Paris – Publication de l'Institut français d'archéologie orientale
Dépôt légal : 1er trimestre 2009 ; numéros d'éditeur et d'imprimeur 998/0617

DIFFUSION

Ventes directes et par correspondance

Au Caire

à l'IFAO,
37 rue al-Cheikh Aly Youssef (Mounira)
[B.P. Qasr al-'Ayni nº 11562]
11441 Le Caire (R.A.E.)
Section Diffusion Vente →

Fax : (20.2) 27 94 46 35
Tél. : (20.2) 27 97 16 00
http ://www.ifao.egnet.net

Tél. : (20.2) 27 97 16 22
e-mail : ventes@ifao.egnet.net

Leïla Books
39 Qasr al-Nil St. 2nd floor - office : 12
[P.O. Box 31 – Daher 11271]
Cairo (Egypt)

Fax : (20.2) 23 92 44 75
Tél. : (20.2) 23 93 44 02
23 95 97 47

e-mail : leilabks@link.net
http ://www.leila-books.com

En France

Vente en librairies
Diffusion : AFPU
Distribution : SODIS